N° 441 — Tome CXVIII 1er Novembre 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, J.-W. BIENSTOCK, M.-Y. BITAR, JACQUES BRIEU,
FLORIAN DELHORBE, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, GILBERT DE VOISINS, RENÉ GILLOUIN,
CHARLES-HENRY HIRSCH, ALEXANDRE MAVROUDIS, CHARLES MERKI,
PAUL MORISSE, MAX RABUSSON, RACHILDE, J.-H. ROSNY AINÉ,
FRITZ-R. VANDERPYL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 441. — 1er NOVEMBRE 1916

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.................. 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve................. 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale................ 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin................ 3.50

Aurel
ean Dolent.............. 1 »
La Semaine d'Amour...... 3.50

Henri Bachelin
ules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly.................. 3.50
ettres à Léon Bloy........ 3.50
ettres à une Amie......... 3.50

J.-M. Barrie
argaret Ogilvy........... 3.50

Charles Baudelaire
ettres, 1841-1866......... 3.50
Euvres posthumes........ 3.50

Léon Bazalgette
'alt Whitman. L'Homme et son œuvre.......... 7.50

Christian Beck
Trésor du Tourisme :
Italie Septentrionale..... 3.50
ome et l'Italie Méridionale. 3.50
Suisse................. 3.50

Dimitri de Benckendorff
Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
an-Arthur Rimbaud...... 3.50
Vie de Jean-Arthur Rimbaud.................. 3.50

Albert de Bersaucourt
udes et Recherches..... 3.50
s Pamphlets contre Victor Hugo................ 3.50

Louis Bertrand
stave Flaubert......... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
ètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
ivres galantes des Conteurs italiens........... 3.50
ivres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
me de Napoléon....... 3.50

La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure.......... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise............... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II.............. 3.50
Le Fils de Louis XVI...... 3.50
L'Invendable............. 3.50
Le Mendiant ingrat....... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies........... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne...... 3.50
Le Sang du Pauvre....... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain............ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs...... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis............ 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren.......... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie........... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris............... 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme............... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère................ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol............. 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I................ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II.................. 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III.................. 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation................. 3.50

Fernand Caussy
Laclos.................... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine.............. 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort.............. 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique.............. 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine.................. 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages.............. 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat............... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte.................. 3.50
La Maison de Madame Gourdan................... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre.................. 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot................ 3.50

Dostoievski
Correspondance et Voyage à l'étranger............ 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel............. 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.....................

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

LE THÉISME ET L'HUMANISME

DE M. ARTHUR JAMES BALFOUR [1]

—

I

J'ai rarement le courage de rouvrir un livre où il est question de l'existence de Dieu. Ce sujet me remplit d'une tristesse intolérable ; il évoque la pire déception de mon existence. Car j'appartiens à la race amère de ces hommes qui, exagérant l'antithèse de notre imagination et de notre destinée, ne se résignent pas à voir finir, par un anéantissement, ensemble épouvantable et dérisoire, l'aventure fantastique de la vie.

Je ne relis donc guère les vieux métaphysiciens déistes, sachant trop ne trouver dans leurs raisons de croire que des raisons de ne pas croire, — mais il m'arrive de parcourir quelque livre nouveau, mu par je ne sais quelle confuse espérance. On m'avait anoncé que M. Arthur James Balfour avait traité du Déisme d'une manière subtile et originale. Et j'ai parcouru sa thèse avec une croissante mélancolie. M. Balfour est un écrivain sympathique. Il pratique le fair-play, le franc jeu — que beaucoup de philosophes, parmi les plus considérables, redoutent. Monsieur Balfour n'enveloppe pas les truismes de fumée et quand il présente un argument ingénieux ou complexe, il le fait avec une précision qui ne laisse guère place à l'ambiguïté. Il y a dans son livre une délicatesse de sentiment, une noblesse d'attitude et un accent d'humanité qui ne laissent pas d'être agréables. Ne croyez pas que ce soit au préjudice de la philosophie : M. Balfour est un argumenta-

(1) Le lecteur sait que M. Balfour est un éminent homme d'Etat anglais, qui fait actuellement parti du ministère Asquith.

teur nombreux, raffiné, solide et la thèse qu'il nous propose est parfaitement défendue.

La thèse est indirecte. M. Balfour n'a pas prétendu *prouver* l'existence de Dieu. Il s'efforce seulement de montrer que tout ce qu'il y a de meilleur dans les croyances humaines, qu'il s'agisse de beauté, de bonté ou de science, perd la plus grande partie de sa valeur, si nous renonçons à y voir une origine divine.

Cette thèse n'empêche pas M. Balfour de recourir à des thèses accessoires toujours intéressantes. Quoi qu'il en soit, c'est la valeur de nos croyances qui préoccupe particulièrement notre philosophe. Laissant de côté les croyances éphémères, il examine les croyances *inévitables* et permanentes, surtout les plus élevées ou les plus profondes. Mais qu'entend-il par croyances inévitables ? Il entend ces croyances qu'il nous est impossible de rejeter pratiquement. Elles n'ont pas besoin d'être évidentes *par elles-mêmes* ; on a beau les rejeter en théorie, on est fatalement contraint de les admettre pour tous les actes de l'existence : *on les vit*.

Nous ne pouvons, par exemple, détruire en nous l'idée d'un monde externe, d'un non-moi ; nous ne pouvons vider ce monde des créatures qui pensent, qui sentent et qui veulent, ni d'objets matériels, étendus, durables ; nous ne pouvons douter qu'il règne dans ce monde une certaine stabilité et que de nombreux phénomènes s'y répètent.

Le sens commun et la science, qui n'est que le sens commun développé, raffiné et « vérifié », sont d'accord sur ces croyances. Un savant peut être un philosophe idéaliste niant le non-moi, mais, en tant que savant, il est contraint d'admettre les données essentielles du sens commun, quitte à leur donner des aspects nouveaux.

M. Balfour ne se contente pas de ranger parmi les croyances inévitables celles qui se rattachent directement à la science. Il admet aussi des croyances inévitables dans deux domaines qui, par leurs manifestations essentielles, échappent à la mesure : le domaine de *l'éthique* et le domaine de *l'esthétique*, en élargissant le sens de ces deux vocables au point de faire rentrer dans le premier tout ce qui concerne l'action et dans le domaine du deuxième tout ce qui regarde la contemplation.

C'est au domaine de l'esthétique qu'est consacrée la première étude; l'éthique vient ensuite, puis la science.

Le sentiment esthétique est considéré à part de tout sentiment d'utilité, de tout principe d'action. Sans doute, la poursuite de la beauté donne lieu à des manifestations actives et celui qui crée l'œuvre d'art ne le peut pas sans travail, mais, en fin de compte, les « émotions » esthétiques sont d'ordre contemplatif.

Ceci admis, on se demande *comment* elles ont pu naître, et surtout comment elles ont pu prendre leurs formes les plus hautes. Faut-il admettre qu'elles sont l'effet du hasard ? Peut-on poser qu'elles sont un résultat de la sélection naturelle? Ou, enfin, s'expliquent-elles par des buts, par des desseins, — par la finalité ?

M. Balfour ne s'arrête pas à la thèse d'un hasard tel quel, un hasard sans règles et sans lois, qui pourrait être indifférent et, à tous les moments, régressif ou progressif.

Il veut qu'il y ait au moins dans l'évolution un processus qui remplace l'office de la finalité. Il n'en voit pas d'autre que la sélection naturelle.

En vertu de la sélection naturelle on pourrait à la rigueur imaginer que des formes inférieures de l'esthétique aient pu se maintenir. Ainsi, telles actions qui sont parfois représentées comme des manifestations primitives de la création artistique jouent leur rôle dans les amours animales : certains animaux dansent, d'autres chantent, ou se colorent ou exhalent des odeurs...

Admettons, dit M. Balfour, que si notre science était insuffisante, nous pourrions faire l'historique complet des émotions musicales en partant, par exemple, du simple plaisir qu'excite chez le singe femelle le hurlement du mâle pour aboutir aux plus délicates jouissances du musicien moderne, en serions-nous plus capables de résoudre le problème de la causation esthétique ? J'en doute. Certainement, nous n'aurions pas réussi à accorder le développement de nos sentiments esthétiques avec le processus général de l'évolution organique. Avant que ceci pût être accompli de manière satisfaisante, il faudrait montrer, non seulement que les goûts des singes anthropoïdes sont utiles aux singes anthropoïdes, mais que les goûts de l'homme sont utiles à l'homme et, en particulier, que les goûts des hommes civilisés sont utiles aux hommes civilisés.

C'est ce que M. Balfour estime impossible. Il ne voit pas du tout qu'un sens supérieur et délicat de la beauté soit une cause de succès dans le struggle for life. Dès lors, comment expliquer qu'un tel sens ait pu prendre un tel développement? Ne semble-t-il pas tout à fait dérisoire d'invoquer le hasard, — un hasard qui agit pendant tant de millénaires, dans un même sens, et avec un tel résultat ?

D'autre part, peut-on admettre que la beauté, uniquement due à la chance, puisse garder pour nous sa valeur ? Elle ne correspondrait plus à aucun de ces sentiments profonds, à aucune de ces aspirations intimes, à aucune de ces harmonies qui sont pour le poète, pour le peintre, pour le musicien l'essence même de la beauté (1).

La morale (celle-ci, selon la terminologie adoptée par l'auteur, exprimant la plus haute région de l'éthique), la morale régit les fins, et principalement les fins ultimes, de l'action. On divisera les fins ultimes en deux classes : les fins égoïstes et les fins altruistes. Cette distinction ne préjuge pas que l'égoïsme soit nécessairement un mal ni l'altruisme un bien, que l'égoïsme soit vicieux en soi ni l'altruisme vertueux. Des vices « noirs » comme la cruauté et la haine sont souvent d'ordre altruiste. On a cherché à faire de l'altruisme une forme de l'égoïsme, mais il existe des instincts altruistes où ne se découvre aucun instinct égoïste : l'amour maternel, les étonnantes impulsions qui se manifestent dans une ruche d'abeilles, une cité de fourmis, etc...

Quoi qu'il en soit, les instincts égoïstes et altruistes apparaissent comme particulièrement importants dans la sélection naturelle. Cela est évident pour les appétits et les impulsions égoïstes dont dépendent le maintien et la propagation de la vie. C'est évident aussi pour des instincts altruistes comme l'amour maternel ou paternel, sans lesquels les animaux supérieurs seraient complètement incapables de subsister. Mais peut-on dire que dans les plus hautes régions de l'éthique, il en soit encore de même ? Elles comportent toute une série de

(1) M. Balfour joint ici des considérations sur la beauté de la nature, dont la valeur lui paraîtrait étrangement diminuée si elle n'était une sorte de révélation d'esprit à esprit. Il appuie aussi sur la valeur esthétique de l'histoire. Les arguments qu'il fait valoir à ce sujet peuvent être négligés dans une brève étude. Ils sont intéressants, mais pas essentiels.

qualités morales qui ne peuvent aider à la victoire ni de l'individu ni de la race, et ce sont les plus nobles de toutes. Verrons-nous dans ces qualités les vains excès d'une énergie qui, dans ses efforts pour adapter l'organisme à l'ambiance, a dépassé le but ? C'est impossible. Les hautes qualités morales réclament une origine qui soit conforme à leur nature. La sélection doit être considérée comme l'instrument d'un dessein et non comme sa simple contrefaçon ; la téléologie déistique doit être substituée au naturalisme. Ainsi, et ainsi seulement, les valeurs morales peuvent être maintenues avec succès.

Si, dit M. Balfour, le mieux que nous ayons à dire sur la moralité est que c'est le produit du non-moral, et primitivement d'agents matériels, guidés jusqu'à un certain point par la sélection naturelle et abandonnés ensuite à la chance, un sens de l'humour, au moins, devrait nous empêcher de gaspiller de belles paroles sur la splendeur de la loi morale et l'obéissance respectueuse que lui doit l'humanité. Cette dette ne sera pas longtemps payée si la moralité en vient à être généralement regardée comme l'effet de causes inférieures comparable, en ses plus basses manifestations, aux appétits et aux craintes qui régissent, pour son bien, la création animale, en ses plus hautes phases, tout au plus à un accomplissement personnel, assujetti au caprice de l'individu. Il nous faut davantage pour que les plus nobles idéals ne perdent pas leur pouvoir. L'éthique doit avoir ses racines dans le divin, et, dans le divin, elle doit trouver ses fins.

Dans la partie intellectuelle de sa thèse, M. Balfour se propose d'examiner deux questions essentielles :

I. Quelles sont les causes de notre savoir, ou de cette partie de notre savoir qui concerne le monde du sens commun et de la science ?

II. La version naturalistique de ces causes affecte-t-elle la valeur rationnelle, la validité de leurs résultats ?

Non seulement nos croyances les plus banales, sur le monde où nous vivons, sont difficiles à justifier, mais elles sont étrangement difficiles à décrire. Néanmoins, on peut dire qu'il s'y trouve des objets étendus, qui ont une certaine position les uns par rapport aux autres, et qui possèdent une certaine durée. Les choses ne changent pas à cause d'un simple changement de position, mais le changement de position change leur apparence pour l'observateur. Le sens commun nous pose

ainsi dès l'abord le problème de la réalité et de l'apparence, tout en nous induisant à croire que notre expérience des choses naturelles est directe et immédiate. Jamais le sens commun n'a supposé que les objets perçus soient des états de notre propre esprit, qui copient ou représentent les objets externes. Il n'a pas imaginé davantage que le caractère ou la durée desdits objets dépendît de nos observations. Pour lui, les objets, et tout le non-moi, sont bien en eux-mêmes, et l'idée qu'ils ne sont que des apparences ne se pose point.

La science, malgré des réserves, est d'accord au fond avec le sens commun, dont elle n'est que le développement. Elle aussi distingue l'objet tel qu'il est de l'objet tel qu'il paraît. Elle aussi admet que les objets, et tout le non-moi, sont indépendants de notre expérience personnelle. Mais elle prête une grande attention à la manière dont la connaissance est produite par les objets. Elle étudie les séries causales. Et sans doute, le sens commun, grosso modo, n'ignore pas ces questions. Il reconnaît, par exemple, que nous percevons les objets à l'aide de la lumière ou du son, mais il s'en rapporte à la science pour chercher quelle est la nature de la lumière ou du son et la manière dont ils produisent en nous l'expérience d'objets brillants ou sonores.

La science accepte de faire des recherches ; elle range la perception même parmi les phénomènes dont il faut donner l'explication. Sa tâche est double. Dans la série cognitive, elle envisage des conclusions ou des prémisses, ou les deux. Dans la série causale, il s'agit de remonter la succession des phénomènes. Or, il est toujours possible de remonter les séries causales jusqu'à un point où elles s'évanouissent. En fait, dans toute hypothèse purement naturalistique, les éléments rationnels de la série causale demeurent à la surface. Pénétrez à quelque profondeur et ils s'évanouissent. Toute croyance, fondée ou non sur la logique, a des racines qui dépassent la logique. La science prétend tirer ses conclusions de l'expérience. Cette expérience est nécessairement basée sur la perception ordinaire des choses et tout l'outillage des laboratoires ne sert qu'à développer le pouvoir de cette perception. La science, néanmoins, transforme le monde du sens commun en un monde illusoire ; elle prétend, en effet, décrire les choses comme elles sont réellement, *non comme nous les sentons*,

ntendons *ou croyons ;* elle nous demande de croire que la erception est un effet lointain d'une longue suite de causes, hysiques et physiologiques, effet suscité par des choses extéieures, auxquelles, toutefois, il ne ressemble aucunement.

D'autre part, les modifications nerveuses qui déterminent a perception n'ont pas de ressemblance avec l'objet perçu ni vec l'objet réel. Ainsi, l'effet final, les effets et les causes ntermédiaires, les causes initiales, offrent des dissemblances ui sont pour notre esprit des énigmes insolubles. Nous n'aons aucun moyen de *prouver* que les uns dérivent des autres. Nous le croyons. Ce n'est pas l'expérience qui préside à notre royance aux objets externes, c'est, au rebours, la croyance ui préside à l'expérience. La science, comme le sens comnun, a son départ dans une conviction spontanée, irrésisible ; c'est sur elle qu'elle se base d'abord ; l'expérience ne ient qu'ensuite.

A cette croyance primitive se joignent d'autres croyances ont il n'est pas facile de déterminer l'origine, et qui sont néessaires à la naissance de tout savoir. Notre inclination à ttendre un futur qui ait une ressemblance avec le passé est e ce nombre. Est-elle due à la sélection ? Est-elle due à quelue cause moins hasardeuse? La philosophie et la psychologie nt été impuissantes à déterminer *pourquoi* la répétition de els faits nous incite à attendre qu'ils se répètent encore. Tous es arguments invoqués reviennent à expliquer le même par e même. Il nous faut recourir à un ou des principes généraux, elle la régularité de la nature. Celle-ci nous apparaît comme ne croyance inévitable. Aucun groupe humain n'y échappe. La forme seule de la croyance peut varier. Celle que nous adopons généralement peut se formuler ainsi : tout a une cause t les mêmes causes sont toujours suivies par les mêmes effets. C'est la loi de causalité. Elle dépasse, d'une part, l'expérience t, d'autre part, elle ne suffit pas aux besoins de la science. Elle 'applique en effet à des régions qui jamais ne furent accessiles à l'expérience finie, et, dans les régions accessibles, l'expérience ne démontre pas entièrement la causalité. Nous pouons attribuer les irrégularités apparentes de la nature à notre gnorance et à nos erreurs, — ce que d'ailleurs nous faisons. Nous pouvons supposer qu'une connaissance moins fragmenaire montrerait que notre observation avait été fausse ou insuf-

fisante, ou encore qu'une vue plus profonde ferait rentrer les soi-disant anomalies dans une harmonie supérieure, ou les ferait dépendre de conditions actuellement inconnues. De telles explications sont commodes, dit M. Balfour, et qui plus est, elles sont bonnes. Les irrégularités s'évanouissent à mesure que la science croît. Il est permis de croire que la loi de causalité ne souffre pas d'exceptions réelles.

Toutefois, une telle croyance est étrange chez ceux qui affirment que nous ne devons croire qu'à ce qui est observable ou expérimentable. Il ne leur est pas permis de prétendre que la régularité se cache derrière l'irrégularité, tant qu'ils n'en peuvent donner la preuve scientifique. Ils doivent admettre ce qu'ils constatent, rien de plus.

En somme, la croyance au principe universel de causalité n'est pas basée sur des arguments ni sur l'observation. Elle dépend d'une intuition, — une intuition de probabilité. Et lorsque nous refusons de croire à un degré quelconque de non-causalité, ce n'est pas parce que la non-causalité est inconcevable, ni parce qu'elle est contraire à l'expérience, ni parce qu'elle est incompatible avec la science : c'est uniquement parce qu'elle est en désaccord avec notre manière de concevoir le fonctionnement de l'univers matériel. Si forte est notre préconception, qu'il n'y a pas d'expérience qui puisse convaincre un savant que lorsque les causes physiques sont les mêmes, les conséquences physiques pourraient être différentes.

Voyons maintenant en quoi le principe de causalité ne suffit pas aux besoins de la science. La régularité qu'il postule exige une certaine sorte de « structure » qui est indispensable si le passé doit être expliqué et le futur prévu. Ce n'est pas assez que la marche de la nature soit déterminée. Il faut qu'elle le soit selon une certaine modalité! Mais quelle est cette modalité, quelle est cette structure? C'est une structure qui permettra de découper le flux des événements en répétitions intelligibles. Dans un univers où les événements, quoique strictement soumis à la loi de causalité, ne se répéteraient point de cette manière, aucune science ne serait possible. Il ne pourrait y avoir qu'une histoire, mais non une explication du passé; il n'y aurait aucun degré de prévision.

Si nous ne pouvions isoler des processus, limiter des phénomènes, jamais nous ne pourrions dire : voici une cause et

voici un effet. Nous nous trouverions devant un flux indéterminable.

La méthode que nous employons pour découper les phénomènes est ce que M. Balfour appelle le principe de négligeabilité. Il est plus important que même le principe de causalité. Si, pour nos observations et nos expériences de science ou de sens commun, nous ne pouvions négliger une multitude de faits liés au fait en cause, tout savoir et toute action seraient impossibles.

Malgré l'interaction universelle, il se trouve que nous pourons entreprendre la plupart de nos actions et la plupart de nos expériences en ne tenant compte que d'un nombre limité le facteurs. En ce qui regarde ces facteurs mêmes, nous pouons généralement nous en tenir à des approximations. Du reste nous ignorons totalement l'immense majorité des faits liés au fait que nous étudions, et cette ignorance, loin de nous gêner, nous est presque toujours favorable...

Comment en sommes-nous venus à pratiquer le principe de négligeabilité? Est-ce en nous basant sur l'observation, la raison ou le calcul? Du tout, dit Monsieur Balfour. Nous nous en rapportons à un sentiment de probabilité, une probabilité instinctive qui est non pas la fleur de l'expérience, mais sa racine.

Ni la science ni le sens commun ne considèrent la négligeabilité comme une hypothèse exigeant une vérification : elle s'impose dès le principe, elle conditionne toutes nos démarches. Si l'évidence *suit* la conjecture, elle peut être appelée vérification, mais non si elle la précède. Or l'évidence de la négligeabilité est primitive, elle se perd dans la nuit des causes.

Arrivé à ce point de son exposition, M. Balfour s'arrête un moment pour montrer que la causalité et la négligeabilité s'appliquent mal à l'individu vivant. Un homme quelconque est quelque chose d'unique; il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais un autre individu exactement pareil à lui. Il possède une unité intrinsèque que ne possèdent jamais les systèmes mécaniques. Les phases de sa vie ne sont jamais strictement répétées; elles ne peuvent pas être regardées comme une collection d'éléments indépendants, dont les processus puissent être examinés, vérifiés et répétés séparément. Non seulement le tout est unique, mais les parties le sont également. Ou

mieux, il n'y a pas de parties possédant un caractère déterminé en dehors du tout; non seulement, chaque chose est qualifiée par chaque chose, mais peu de qualifications sont négligeables. Une répétition parfaite est impossible. Le présent est toujours nouveau, le futur toujours douteux.

On objectera que cependant nous arrivons à prévoir avec une certaine justesse la conduite générale des personnes bien connues. C'est en partie parce que les alternatives de notre conduite sont en petit nombre et bien définies par comparaison avec les variations infinies de la pensée, de la volonté et du sentiment. L'action est canalisée. Mais la complexité du caractère défie toute analyse et sa variabilité dépasse tout pouvoir d'anticipation. La routine de la vie est accomplie chaque jour dans un esprit différent, et souvent une heure critique sonne où quelque créature soumise aux coutumes déserte, à sa propre surprise et au scandale de ses amis, les anciennes voies et erre soudain à la poursuite de l'inconnu.

On se demande en quoi l'impossibilité de prévoir *absolument* l'avenir d'un homme diffère pratiquement de l'impossibilité de prévoir tant d'événements inorganiques. C'est que, dans le cas des événements humains, notre impuissance est due à ce que ces événements sont incalculables par essence, tandis que notre impuissance à prévoir les événements naturels n'est qu'une incapacité quantitative : nous ne pouvons les déterminer, en fait, mais nous le pourrions : on voit d'ailleurs que nous les déterminons de mieux en mieux à mesure que s'accroît notre savoir exact, tandis que nous ne pourrions *jamais* déterminer positivement les événements d'ordre humain, parce que ces événements ne se répètent jamais exactement, parce qu'ils ne sont soumis à aucune loi, dans le sens strict du mot.

Avant de passer aux dernières croyances inévitables, il importe de remarquer que ces croyances admettent des degrés. On peut les regarder comme dues à des forces formatives qui varient depuis l'irrésistible coërcition jusqu'à une faible et douteuse inclination.

Comme les croyances que nous venons d'examiner, elles sont des résultats de tendances plutôt que de conclusions logiques, mais on peut les concevoir comme susceptibles de vérification scientifique. Lorsque nous examinons les efforts de

l'homme pour comprendre l'univers, nous pouvons remarquer des tendances séculaires vers certains types de croyances. Ainsi, nous remarquons que le plus grand nombre des physiciens n'admettent pas l'action à distance, qu'ils sont irrésistiblement entraînés à croire que toute action plus ou moins lointaine suppose des agents de transmission, alors que cependant l'action à distance semble un fait fréquent de l'expérience et que l'action par contact n'a reçu aucune explication décisive ni même précise.

Quoique moins énergique et moins répandue, la croyance à l'atomisme est encore une croyance qui se maintient, sans preuve cruciale, depuis bien des siècles. Ceux qui préconisèrent primitivement les atomes n'en avaient aucune garantie expérimentale, pas plus que ceux qui défendirent plus tard l'existence de ces moellons infinitésimaux. Si cette théorie ne représente rien de mieux qu'une divination individuelle, pourquoi persista-t-elle si longtemps parmi les « leaders » de la pensée scientifique, et par quel singulier hasard se trouve-t-elle finalement juste ?

Les croyances à la conservation de la matière, de la masse, du volume, du poids, du mouvement, de la force, de la chaleur, de l'énergie, ne sont pas moins remarquables.

Malgré les échecs multiples de cette tendance, elle ne fut jamais abandonnée. Aujourd'hui, réduite à la conservation de la matière et de l'énergie, peut-être de cette dernière seulement, elle n'est pas moins vivace. Si, finalement, la conservation ne s'appliquait qu'à la charge électrique, combien curieuse apparaîtrait l'opiniâtre croyance ! Après tant d'efforts pour découvrir un attribut indestructible de la matière, après avoir adopté et rejeté le volume, la forme, le poids, la masse, l'impénétrabilité, nous voici devant un phénomène qui ne fut clairement perçu que par les contemporains, sur lequel nos sens ne nous disent rien, et qui est encore inconnu de la plus grande partie de l'humanité !

En somme, les croyances inévitables du premier comme du second ordre ne tirent pas leur origine de l'expérience, au moins de l'expérience dont l'homme conscient dispose, et pouvons-nous parler d'une autre expérience ?

La sélection ne saurait les justifier, et souvent la sélection

est plutôt en contradiction avec les notions les plus élevées qui s'en dégagent, et auxquelles s'attachent les élites intellectuelles. Et puisque ni les croyances essentielles au non-moi, à la causalité, à la « négligeabilité », ni nos croyances accessoires à l'atomisme et à la conservation, ne dépendaient originellement de l'expérience, puisque les premières ne peuvent être vérifiées par celle-ci, puisque, d'autre part, nos plus hautes conceptions ne sont aucunement éclairées par des explications naturalistiques, il faut bien chercher une origine congruente, qui ne rabaisse pas la valeur de nos croyances.

Le résumé qui précède est, croyons-nous, conforme dans ses grandes lignes à la thèse de M. Balfour. Nous négligeons forcément beaucoup de nuances, dont quelques-unes offrent un grand intérêt en elles-mêmes, sans rien ajouter d'essentiel à l'argumentation. Au total, M. Balfour cherche à montrer que le meilleur de la culture humaine, en ce qui regarde la beauté, la bonté, le savoir, exige Dieu comme support, — que l'humanisme sans le théisme perd la plus grande partie de sa valeur. Les bases du savoir ne tirent leur source d'aucune expérience scientifique ou autre ; ni la haute esthétique, ni les morales supérieures ne s'expliquent par la sélection naturelle, ni par aucune théorie énergético-matérielle, et si les génies qui les créèrent ajoutèrent grandement la gloire de leur race, ils n'ajoutèrent rien à son succès animal. Ce succès ne saurait donc les justifier, et les autres explications naturalistiques bien moins encore, pour des raisons d'absolue incompatibilité.

Si donc nous prétendons maintenir à nos croyances et à nos émotions leur plus haute valeur, nous devons leur trouver une cause à leur taille. La beauté doit être mieux qu'un accident. La source de la morale doit être morale. La source du savoir doit être rationnelle.

Ceci admis, le naturisme, le mécanisme, l'agnosticisme apparaissent dans toute leur insuffisance ; une croyance théistique devient normale.

II

M. Balfour a d'abord traité le thème esthétique, ce qui paraît en somme normal, si l'on considère la tendance gé-

nérale de sa thèse. C'est évidemment le sens de la beauté qui semble le moins compatible avec l'utilité et, par, suite avec la sélection naturelle.

Il n'est pas besoin de s'en référer, comme le fait l'auteur, à nos plus hautes croyances et émotions esthétiques, pour être frappé des bizarreries apparentes que présente, dans le règne animal, ce qui a quelque analogie avec le sentiment artistique. Le paon qui fait la roue, les mâles qui exécutent des mimiques dansantes, les oiseaux chanteurs surtout nous placent devant une énigme aussi insoluble qu'une cathédrale, un oratorio, un poème, une statue, un tableau.

Si je m'expliquais bien les manifestations embryonnaires, je concevrais les manifestations plus élevées ; ce n'est pas une question de degré qui m'arrête ici, c'est une question de principe. Sans doute, *l'action* est bien plus apparente dans les manifestations primitives, mais c'est que la spécialisation y est moins avancée. Dès lors qu'on admet un plaisir goûté par la femelle, par le mâle ou par les deux, au déploiement d'un beau plumage, à une vocalise, on voit se manifester quelque chose qui n'est plus simplement l'action utile. Quelle raison y a-t-il pour que le chant du rossignol plaise à la rossignole ? Je vois bien que le mâle aura intérêt à bien chanter si la femelle préfère les mâles bons chanteurs. Mais cela ne me dit pas comment est née la préférence. Serait-ce que les bons chanteurs sont meilleurs mâles ? J'y verrais alors une singulière relation entre le chant et la génération, plus singulière en ce qu'elle ne se montre que dans un groupe restreint d'animaux. Au reste, dans le groupe des oiseaux chanteurs, les espèces qui chantent le mieux ne sont pas les plus fortes : le rossignol n'est qu'un assez pauvre oisillon, mal armé pour la lutte ; et il semble qu'il compromette encore ses chances de survivance en chantant témérairement la nuit, d'une voix éclatante, qui avertit ses ennemis de sa présence.

Il serait facile de multiplier les ratiocinations sur ce chapitre, mais ce qui importerait surtout, ce serait de savoir comment a pu apparaître un plaisir d'ordre esthétique, et, sur ce point, je suis aussi perplexe devant le cas du rossignol que devant le cas de Beethoven. Sans doute, à mesure que l'art se développe, il est moins facile à définir et il peut *sembler* plus inutile au point de vue de la concurrence vitale. Mais :

1° Nous savons naturellement mieux mettre en lumière l'utilité des choses rudimentaires que des choses compliquées.

2° Dans la nature vivante entière, le gaspillage est de règle. La théorie du moindre effort est une sottise, appliquée à un peuplier qui fabrique des myriades de semences, pour qu'une seule, et pas même, puisse accomplir sa destinée d'arbre.

Remarquons d'ailleurs que de nombreuses explications ont été données en faveur de l'utilité des arts. L'art est un élément d'association, un moyen de mitiger des instincts brutaux et nuisibles, un moyen individuel de plaire, un moyen collectif de vaincre en séduisant l'ennemi, en le prévenant en faveur d'une certaine civilisation, d'une certaine culture, etc., etc. Comme toutes les explications sélectionnistes, ces explications sont vagues et ont leur contre-partie, mais elles ne valent guère moins que les explications similaires sur le chant des oiseaux, sur la parure des faisans, sur la danse des coqs de bruyère...

Dans les deux cas, elles ne nous mènent nulle part, si nous envisageons des causalités « constructives », elles ne nous donnent aucune idée sur la manière positive dont s'est réalisée l'esthétique. Une suite de réussites, des survivances dues à des rencontres hasardeuses, n'introduisent dans notre conception que des notions de fortune, elles nous laissent absolument ignorants des modalités fondamentales.

Qu'on m'entende bien. Je ne veux pas dire que la sélection ne soit pas une sorte d'explication. C'est peut-être même une bonne sorte, nous ne le savons pas encore au juste. Mais c'est une explication extrêmement restreinte ; elle justifie, elle ne définit pas. Or, l'explication la plus nette, l'explication mécanique, par exemple, est déjà bien fragmentaire et nous laisse devant le trou noir des pourquoi : devant quels abîmes nous laisse la sélection naturelle !...

Et je ne demanderais pas mieux que de trouver un mode d'explication plus heureux, surtout plus complet. M. Balfour croit que nous y parviendrions en postulant une cause spirituelle, et, pour tout dire, la divinité. Ce serait sauter d'un bond à l'explication suprême. Si nous pouvions avoir la *certitude* que la divinité existe, il est trop évident que nous n'aurions qu'à nous incliner devant tous les phénomènes. Et si, par surcroît, nous recevions la croyance absolue que Dieu

st infiniment bon, infiniment juste, omniscient et omnipotent, s phénomènes les plus contradictoires, les plus affreuses ouleurs, les pires cruautés du destin et des êtres cesseraient e nous dégoûter ou de nous consterner : sans les comprenre, nous saurions qu'ils *doivent* finalement s'expliquer, et ous n'aurions pas la stupide prétention de juger l'intelligence ıfinie à l'aide de notre raison minuscule. Mais cela ne serait out de même qu'une promesse d'explication. En posant, par xemple, qu'une sonate de Beethoven ou l'émotion qu'elle veille en moi sont une émanation de Dieu, me fait-on comrendre comment l'esthétique supérieure et l'esthétique inféieure ont pu naître et se développer? Mon ignorance se proserne humblement devant le Créateur, mais les actes du Créaeur me demeurent inconcevables. Puisque ce Créateur est ıiséricordieux, mon ignorance m'est douce, jusqu'à ce qu'il ui plaise de la dissiper, et alors ma science sera douce aussi... u total, M. Balfour nous fait éprouver une déception dont ous connaissons l'amertume : il nous propose de tout expliuer en abolissant toute nécessité d'explication. Quel soulaement si, du même coup, il nous apportait la foi; mais omment faire, si nous devons précisément la tirer, cette foi, e notre incertitude?

Toutefois, ne craignons pas d'analyser l'argument de [. Balfour, en y ajoutant quelques « échelons ».

1° L'explication naturiste en général, et la sélection natuelle en particulier, n'ont pas « réussi » avec les hautes croyans esthétiques.

On a vu que nous accordons pleinement ces prémisses, non ulement pour les hautes croyances ou émotions, mais même our les formes rudimentaires de l'esthétique.

2° Il faut par suite chercher une explication qui s'adapte ieux au sujet, qui soit à la hauteur de nos croyances, qui aintienne toute leur valeur.

Ici, il convient de remarquer que les explications naturistes en sont qu'à leur début, et qu'en particulier la sélection turelle a été proposée depuis fort peu de temps. Quand on nge aux innombrables tentatives avortées qui précédèrent tablissement des notions les plus simples de la physique, and on réfléchit que la chimie est d'hier, que la biologie est

à peine esquissée, que la psychologie n'est encore qu'une vague ébauche, il apparaît naïf de croire que nous ayons seulement pu tenter une explication décisive sur la genèse de l'esthétique. J'imagine que des siècles doivent encore s'écouler, peut-être des millénaires, avant qu'on ait là-dessus des vues ensemble suffisamment nettes et suffisamment complexes. Alors, nous proposer d'abandonner les explications naturistes, c'est bien sommaire ! Les Copernic, les Galilée ont entendu, plus impérieuses, des objurgations analogues, à propos de problèmes qui furent résolus.

Ceci dit, comment ne pas admettre que l'on cherche des explications qui soient à la hauteur du sujet ? Mais où les trouver ? M. Balfour veut que l'esthétique soit mieux qu'un accident ; il réclame une cause qui puisse impliquer la naissance de la beauté et son développement, qui ne fasse pas de celle-ci une pure chance, un pur accident biologique.

Il y a plus d'une manière de répondre à cette demande, mais chaque réponse sera en somme bien vague. On peut supposer qu'il y ait dans les énergies une tendance esthétique. On peut supposer des consciences diffuses qui la comportent. On peut enfin supposer une conscience générale dont la beauté soit une manifestation.

M. Balfour va d'emblée à la conscience générale. Il tire ainsi Dieu de l'esthétique, et il dispense à nos croyances esthétiques une valeur inappréciable. Ce faisant, il plonge l'esthétique dans les plus profonds abîmes du mystère. Nos croyances demeurent aussi incertaines, elles sont aussi mal expliquées, car du Dieu dont elles dépendent, nous ne savons rien que les manifestations mêmes, — dans l'espèce les manifestations esthétiques, — qui nous incitent à postuler son existence. Et ces manifestations sont terriblement incertaines, le plus souvent incoordonnées, erratiques, hasardeuses. Elles donnent lieu aux appréciations les plus contradictoires, aux admirations et aux haines les plus baroques.

Tout homme qui a vécu avec les artistes sait à quel point leurs engouements sont instables et aléatoires, combien leurs enthousiasmes varient avec les rencontres, les époques, les écoles. S'il faut voir là les indices du divin, ce sont des indices singulièrement troubles et inconstants. Les plus hautes, les plus profondes contemplations n'échappent pas à cette in-

cohérence. Je crois avoir éprouvé maintes fois les joies graves de la contemplation esthétique, mais lorsque je me reporte d'une période à l'autre de mon existence, je vois trop que ces contemplations se rapportent à des admirations bien différentes, et les plus vives peut-être, celles de l'adolescence ou de la jeunesse, me paraissent aujourd'hui les plus mal placées, quelques-unes presque ridicules, suscitées par des œuvres dont l'infériorité me choque.

Monsieur Balfour fera-t-il abstraction des œuvres et ne retiendra-t-il que l'exaltation même ? Alors, celle-ci ne s'étayant plus que sur des impressions telles quelles, indépendantes des valeurs esthétiques, pourra-t-on encore en faire l'objet d'une thèse spéciale ?...

Au total, je ne vois dans l'esthétique supérieure rien de plus pour en appeler à l'existence divine que dans les plus simples faits de conscience. C'est mettre trop haut un petit développement perdu dans l'immense développement de la vie !

Quant à la valeur de nos « *croyances* » esthétiques, je la prise si peu, je crois tellement en percevoir l'inanité, que je n'éprouve aucun besoin de les sauver par une intervention supérieure. Elles m'apparaissent comme l'ombre d'une ombre.

L'éthique semble, moins encore que l'esthétique, favorable à des conclusions providentielles.

Les fins morales sont des fins actives. M. Balfour admet que la sélection naturelle, du moins en apparence, s'applique mieux à ces fins qu'à des fins contemplatives. La morale instinctive des abeilles et des fourmis, si altruiste, apparaît éminemment utile, on pourrait dire nécessaire, à l'espèce. Certaines morales humaines sont indispensables à l'établissement et au maintien des sociétés, d'autres à la conservation de l'individu aussi bien que de l'espèce. Que deviendrait un animal vertébré sans le dévouement maternel, dévouement qui doit persister pendant des années lorsqu'il s'agit d'animaux à développement lent comme l'éléphant et l'homme. Que deviendrait une société humaine où n'existerait aucune trace de sanction ?... Par suite, la sélection peut ici être invoquée. Mais suffit-elle ? Et surtout s'applique-t-elle à la haute morale ? On a vu que M. Balfour ne le pense pas. Il estime que nos vertus les plus belles, celles qui excitent au plus haut point notre admi-

ration, sont les moins favorables au maintien de la race et de l'individu, celles qui concourent le moins au succès.

Notre point de vue à cet égard est exactement celui que nous avons exposé à propos de l'esthétique. La sélection naturelle, de même que tout autre explication naturiste, nous renseigne bien faiblement sur la genèse des morales les plus embryonnaires. Etant données la ruche et les abeilles, on conçoit que la morale des abeilles soit favorable au maintien de l'espèce, *telle qu'elle est*, mais on ne voit aucunement comment se formera cette morale, pas plus qu'on ne voit comment se forment les abeilles. La mouche vulgaire, si amorale, semble-t-il, subsiste fort bien et d'une façon moins pénible que la fabricante de miel. En fait, la sélection favorise des modes si différents et souvent si contradictoires en apparence, que le vaste puzzle moral ne saurait aucunement être expliqué par elle seule. L'apport d'explication qu'elle nous fournit ne se rapporte pas à la formation, il vise seulement à nous assurer que telle forme se présentant, par hasard ou autrement, cette forme aura telle et telle chance de persister, étant données telles et telles conditions. Même dans ces limites restreintes, elle ne nous a généralement fourni que des indications incertaines sur des faits fort simples. — Mais quant à dire pourquoi il y a de l'amour maternel, de la morale de ruche, de fourmilière, de Peau-Rouge, de Chinois, d'Européen, c'est ce qui dépassera sans doute toute compétence à travers les millénaires des millénaires.

La morale *étant*, la sélection pourra nous en donner quelque idée négative, mais à quelle distance cela nous laisse de la genèse esthétique ! Encore un coup, nous tenons la sélection pour un élément d'explication, et peut-être un excellent élément, et ses échecs trop normaux ne nous autorisent aucunement à la déclarer inutile, mais, à coup sûr, son domaine sera toujours restreint.

Toutefois, si on admet, avec M. Balfour, qu'elle peut servir à expliquer la survivance des morales inférieures, je tiens qu'il faut admettre qu'elle pourra aussi servir à expliquer la survivance des morales supérieures. Plus difficilement, à coup sûr. Les morales supérieures sont propres aux sociétés les plus complexes, les plus riches en modalités subtiles, en nuances insaisissables, en actes incertains, variables, incalcu-

lables. Et comment voudrait-on que la sélection naturelle expliquât *déjà* leurs survivances, même partiellement, elle qui explique de si imparfaite manière la persistance des morales primitives ? En attendant, on peut soutenir que la haute morale est d'autant plus haute, en *général*, que les races ont acquis une civilisation mieux élaborée, ce qui coïncide le plus souvent avec des moyens supérieurs pour vaincre. Les personnes très morales jouissent fréquemment d'un genre d'autorité qui, pour n'être pas brutal, n'en agit qu'avec plus de persistance. On sait bien que des races barbares ont vaincu des races plus morales qu'elles, on sait bien que les justes peuvent être persécutés ou réduits à la misère, — mais ces anomalies sont le propre de toute évolution vivante. Et quand il serait vrai que la morale se dépassât *inutilement* elle-même, qu'elle comportât une évolution qui va au delà du but, cela même n'infirmerait pas le pouvoir explicatif de la sélection naturelle, cela le réduirait seulement. Il semble que la nature soit pleine *d'excès* évolutifs : l'antique inertie ne les explique pas, mais sert à les faire comprendre... En attendant, le partisan des explications naturistes peut dire avec une certaine sécurité : mes tentatives d'explication n'en sont qu'à leur début, comment peut-on déjà déclarer qu'elles n'aboutiront jamais ?

Revenons sur nos pas. M. Balfour entend que les morales aient une cause morale. Je n'y vois pour mon compte aucun inconvénient, — mais, dans l'ignorance profonde où nous nous trouvons, j'estime que la recherche de toute autre cause est parfaitement légitime. Lorsque l'auteur de « *Théisme et Humanisme* » s'écrie : « Si le mieux que nous ayons à dire sur la moralité est que c'est le produit du non moral, et primitivement d'agents matériels, guidés jusqu'à un certain point par la sélection naturelle, un sens de l'humour devrait nous empêcher au moins de gaspiller de belles paroles sur la splendeur de la loi morale et l'obéissance respectueuse que lui doit l'humanité », — je trouve cela tout à fait juste. La fameuse phrase kantienne est au fond assez puérile. Mais lorsque M. Balfour exige un Dieu pour expliquer la grandeur et la beauté de l'éthique supérieure, je lui retournerai volontiers sa boutade. « L'éthique, dit-il, doit avoir ses racines

dans le divin, et dans le divin elle *doit* trouver ses fins. » Si un Dieu est donné *d'abord*, et parfaitement moral, sans aucun doute, la morale en reçoit un encouragement incomparable. Mais le divin n'est pas mon point de départ, c'est mon point d'arrivée. Je ne suis pas invité à déduire la morale de Dieu mais Dieu de la morale. Or, si déjà, je ne vois pas que la haute morale soit un élément bien important, lorsqu'il s'agit d'en inférer l'existence d'un Maître de l'Univers, que sera-ce si je considère la basse morale, si souvent saugrenue, féroce, incohérente, contradictoire? Que dire de cet univers où le carnivore dévore l'herbivore, où les hommes tuent indifféremment toutes les bêtes, et se haïssent, et s'entretuent, et se torturent? Que dire de tant d'injustices, de tant de douleurs et de tant de misères? J'ai beau faire, je ne vois pas là des raisons suffisantes pour me forger un Dieu, et un Dieu qui aime la haute morale encore!

Pour mieux nous montrer que la valeur *explicative* de la science ne saurait s'appuyer *fondamentalement* sur l'observation ou l'expérience, ni sur le naturisme, M. Balfour insiste sur la nature apriorique de la plupart des croyances scientifiques inévitables. La première de ces croyance est celle d'un monde externe, d'un non-moi. Nous avons vu que l'auteur nie qu'elle puisse être vérifiée par l'expérience, puisque c'est sur elle que l'expérience fonde toutes ses structures. Quel que soit le fait externe en cause, il se présente *avant toute vérification* comme appartenant au monde du non-moi. Toute démonstration revient dès lors à expliquer le même par le même. Je dis : « Paul n'est pas en moi, il est hors de moi. » Mais si je n'ai pas le sens préétabli du non-moi, il n'y a aucun moyen de montrer la vérité de ma proposition.

C'est donner trop de force aux arguments idéalistes. On a remarqué que cette manière de raisonner peut après tout s'appliquer au moi aussi bien qu'au non-moi. Le cogito faisait dériver l'existence du moi de celle de la pensée, ce qui est un peu plus fort que de placer la charrue avant les bœufs. Le « je suis moi », et le moi = moi des philosophes allemands remplace la vérification par un *credo*. Mais ce *credo*, à l'état indéterminé, ne nous renseigne en rien sur les modalités du moi. Et il y a quelque chose de presque comique

lans les longs efforts des idéalistes pour tirer ces moda-ités d'abord du moi pur, puis de quelque vague activité pri-nitive.

C'est peut-être la plus prodigieuse des logomachies où se omplurent les philosophes. Connaissez-vous le fabuleux pé-iple du moi fichtien, du moi se mettant en route pour se réa-iser, et s'approvisionnant de la représentation d'un non-moi, omme cause de la limitation du moi ? Que les termes réali-er, limiter, représenter, aient déjà une signification qui dé-asse le moi pur, c'est ce dont Fichte ne s'occupe en aucune nanière, pas plus qu'il ne s'en occupera lorsqu'il recourra à es notions de qualité et de substantialité, de réflexion libre et pontanée, etc. Mais si ses successeurs l'ont plus ou moins ompris, ils ont vainement cherché un point de départ qui ontînt en puissance ce qui allait suivre. Autant qu'à l'heure lorieuse où l'homme du cogito poussa son cri de guerre, le oint de départ demeure un îlot stérile et nu.

Nous demeurons devant une existence diverse, fugitive, *névitable*, pour emprunter l'expression de M. Balfour.

En fait, le moi se trouve dans une position identique au on moi. Il conditionne l'expérience (1), mais, a posteriori, il st *vérifié* par l'expérience,— *si l'expérience a un sens*. Quant u contenu du moi, c'est la plus constante des expériences. 'en dis autant du non-moi. Lui aussi conditionne l'expérien-e, mais lui aussi est vérifié, innombrablement, par l'expé-ience.

Chaque acte de mon existence me contraint de croire que e ne suis pas la seule existence. Il ne m'est pas possible de essentir la même impression lorsque je pose la main sur un eu peint ou sur un feu réel, et je pourrai indéfiniment inter-hanger les deux feux, il y en aura toujours un qui me brûlera t un qui ne me brûlera pas. J'aurai beau vouloir que le nuage oit aussi bien que la route une création du moi, je ne pourrai as marcher sur le nuage comme sur la route. C'est là l'ex-érience : elle vérifie dans la mesure où une vérification hu-naine est possible. L'argument qui prétend nier cette vérifi-ation, n'est en somme que de l'amphibologie.

Ceci dit, il est clair que la vérification humaine ne nous *ex-lique* pas *l'existence* du moi et du non moi. Ces deux exis-

(1) La théorie complète de l'expérience reste encore à faire.

tences constituent l'existence totale. C'est par une analyse déjà fort abstraite que nous en faisons nettement deux espèces. Dans la réalité primitive, il semble que la différenciation soit à la fois moins précise et plus multiple. Un loup ne se confond pas avec sa proie, mais cela ne l'amène vraisemblablement pas à la distinction de l'existence en deux cloisons étanches, et nous-mêmes, dans les minutes où nous ne réfléchissons pas, nous distinguons et confondons à la fois notre moi et l'ambiance. Notre moi est lui-même, « plus ou moins à notre portée », et nous y sentons des zones extérieures par rapport à d'autres ; de surcroît, chaque jour, pendant le sommeil, tout se passe comme si notre moi nous échappait.

Si nous considérons la part de notre être qu'atteint plus ou moins l'expérience biologique, nous savons que cette part comporte de remarquables instabilités. Par la nutrition, elle s'enrichit chaque jour à l'aide d'éléments végétaux ou animaux empruntés à l'extérieur ; et l'extérieur ressaisit des éléments qui faisaient intimement partie de notre organisme. Le moi psychologique donne lieu aux mêmes observations : il s'accroît perpétuellement de pensées venues de l'extérieur, et l'insuffisance de la mémoire le dépouille aussi continuellement de certaines notions. Au reste, ces notions sont transmissibles. Lorsque je relis une de mes œuvres les plus anciennes, je découvre parfois que j'avais complètement oublié ou déformé certains passages, alors que tel ou tel lecteur les gardait présents à la mémoire : je *reprends* ma propre pensée comme si elle venait de l'extérieur. Comment ne pas conclure que mon moi est perpétuellement modifié sous toutes ses formes par l'ambiance physique, chimique, biologique, psychologique, et aussi qu'il opère des modifications dans l'ambiance ? Normalement, la distinction est à la fois variable et très sûre ; c'est l'analyse surabstraite qui la transforme en je ne sais quoi d'invariable et d'incertain : l'amphibologie, les jeux de mots métaphysiques aggravent encore le cas.

En résumé, la croyance inévitable au monde extérieur n'apparaît pas bien différente de la croyance au monde intérieur. C'est *l'existence* telle quelle qui est la vraie croyance inévitable.

Qu'elle conditionne l'expérience, qui se refuserait à le concé-

der? Ce n'est pas une raison pour que l'expérience ne la vérifie pas. Dès lors, pour nous, l'assertion de M. Balfour devient caduque. Les difficultés d'explication se rattachent à quelque chose de plus général, qui se retrouve dans toute notion, quelque bien vérifiée soit-elle par l'expérience : l'évanouissement des causes. Mais c'est ici un point sur lequel nous reviendrons dans la discussion finale.

M. Balfour insiste avec raison sur le fait que la science apporte des modifications importantes aux croyances du sens commun. Réduits à notre expérience personnelle, nous admettons des apparences, mais nous tenons comme adéquates à la réalité la plupart des perceptions. Par là, le monde extérieur n'a pas pour le savant une réalité aussi directe que pour un sauvage ou un ignorant. En fait, la réalité scientifique se perd dans l'insaisissable. En décomposant les phénomènes, elle nous propose des causes lointaines, dont la définition devient à la longue si abstraite et si subtile, que le monde extérieur finit par différer singulièrement du monde que nous avaient donné les sens et l'expérience immédiate. En d'autres termes, elle déforme considérablement et souvent fait disparaître les modalités qui déterminaient pour nos esprits les existences particulières. Elle multiplie les actes de foi, elle nous dérobe de plus en plus la réalité sensible, elle nous asservit de plus en plus aux investigations indirectes dont il faut interpréter la plupart des résultats.

Tout cela est vrai, mais en un sens seulement. La causalité scientifique ne supprime pas les réalités, elle ne les fait pas évaporer dans les symboles. La contrepartie de l'abstraction scientifique est une possibilité de mieux atteindre et de mieux manier le monde concret. L'expérience veut que nous fassions sans cesse le double trajet qui nous mène de la réalité immédiate à des réalités médiates et enfin à des lois qui ne sont rien qu'une manière d'exprimer abréviativement des multitudes de faits analogues. Sinon, le savoir serait une métaphysique.

Mais il est un autre aspect de la science, dont l'importance est extrême au point de vue qui nous occupe. C'est la suppression de nombreuses questions d'origine, qui jadis ne recevaient aucune réponse. Le monde où nous vivons a pris de toute manière une ampleur jadis insoupçonnée. La création du « ciel

et de la terre » n'est plus la même sorte d'énigme. La multitude des phénomènes s'est résolue en une autre multitude. Théistes, nous n'attribuerions plus *directement* à l'action divine ce que lui attribuaient les anciens, ou même un Képler, un Descartes, un Leibniz. Une part immense enfin de l'ancien inconnu a disparu. A la vérité, de l'inconnu nouveau s'est révélé, et même l'univers étant devenu *cognitivement* plus vaste, l'inconnu aussi apparaît *cognitivement* plus étendu. On peut dire que le sentiment de l'inconnu est une fonction du connu. En reculant les causes, nous avons perçu la nécessité de faire appel à des causes inédites, et la causalité essentielle semble plus lointaine que jamais. Beaucoup d'esprits religieux ont même vu là une preuve particulièrement décisive de l'impuissance de la science et en ont conclu à la nécessité de faire appel à la causalité divine. Dans l'espèce, à quoi cela nous avancerait-il? Lorsqu'on recourait jadis à Dieu pour expliquer *directement* les phénomènes, on n'expliquait rien. Dire que Dieu lance la foudre, est-ce expliquer la foudre ? Enseigner que Dieu dit : « Que la lumière soit ! », est-ce nous renseigner sur les phénomènes lumineux ? Affirmer que Dieu façonna l'homme avec du limon et lui souffla la vie, est-ce nous donner une idée satisfaisante de l'homme et de la vie ? Un Dieu nous expliquerait les choses dans la mesure où les phénomènes seraient conformes à ce que nous savons de Lui, et nous n'en savons exactement rien. Par suite, la science n'a d'autre ressource que de continuer dans sa voie. Elle remontera sans doute encore vers les origines, elle résoudra des problèmes jugés aujourd'hui insolubles. Et il nous est totalement impossible de dire jusqu'où cela mènera. En tous cas, dans l'espèce, le recours à une cause divine, une cause que nous ne pouvons comprendre, ne peut l'aider dans sa tâche.

Sur la croyance à la régularité des phénomènes naturels (actuellement définis par la causalité), M. Balfour dit les choses les plus intéressantes. Et il est certain que nous ne savons pas encore comment cette croyance est née chez les bêtes et chez l'homme primitif. Les êtres plus ou moins obscurs qui s'agitent autour de nous escomptent un avenir comme les hommes. Ils ont un sûr instinct de certaines suites. Telle odeur annonce telle proie, tel acte mène à telle fin, etc. Le

philosophe naturiste pourra voir là une sorte d'expérience ancestrale, ce qui peut être contesté, mais comment nier que, *a posteriori*, la confiance dans une certaine régularité des séquences est constamment vérifiée par l'expérience et par l'observation ? Si elle ne l'est pas toujours, si elle ne l'est peut-être jamais absolument, elle l'est pour l'essentiel de notre destinée. Alors, dire qu'elle échappe à l'expérience, c'est un abus de langage. On peut même prétendre qu'une intelligence « étant donnée », et pouvant persister en quelque manière, l'expérience lui imposera la croyance à une certaine régularité. On peut dire aussi que notre vie dépendant sans cesse d'actes conformes à la régularité des phénomènes, il a bien fallu que nos actes s'y conforment consciemment ou inconsciemment. Certes, lorsque nous posons que les mêmes causes doivent toujours produire les mêmes effets, nous dépassons de loin les limites de toute expérience : une telle conclusion exigerait que nous fissions un inventaire et une vérification de tous les processus de l'univers. En fait, nous usons ici de notre faculté de généraliser et d'abstraire (1) et nous en usons normalement.

Le vice n'est pas dans l'abstraction même, il est dans l'idée qu'il puisse y avoir des séquences rigoureusement pareilles. Aucune conjecture n'est plus gratuite. Il n'y a pas de fait, pas d'expérience, qui se passent dans des conditions identiques à un autre fait ou une autre expérience. Le savant, son laboratoire, la terre, le soleil, tout varie perpétuellement de position et de structure. De plus, chaque chose est différente de chaque chose. Par suite, aucune similitude, rien que des analogies. Pourtant, malgré les changements formidables de position et d'état, les analogies sont telles, qu'elles permettent les plus délicates approximations. Et cela paraît incroyable si l'on songe, par exemple, qu'à six mois d'intervalle, un lieu d'expérimentation subit des variations de soixante kilomètres de vitesse *par seconde*, relativement à la marche du soleil, sans compter un nombre indéfini d'autres variations. Néanmoins l'analogie se maintient, elle permet de conclure que tels faits, offrant entre eux des analogies étroites, sont suivis de tels faits offrant également entre eux d'étroites analogies...

(1) Chacune de nos abstractions dépasse l'expérience. Il est permis de s'en étonner, *mais en général*, non à propos de chaque abstraction particulière.

En somme, nous ne saurions admettre avec M. Balfour que la croyance à la régularité des processus naturels n'est pas conforme à l'observation et à l'expérience. Au rebours, cette croyance est imposée par tout ce qui nous entoure. On ne peut discuter que sur notre tendance à en faire un absolu, sans que cela diminue sa valeur expérimentale en dehors de cet absolu. Il est permis aussi de prétendre qu'elle n'est pas *née* de l'expérience : c'est peut-être qu'elle est une expérience elle-même, fondamentale, vitale : mon corps n'est-il pas un ensemble où la régularité des processus est évidente ! Du simple fait que je *continue* à exister d'une certaine manière, ne dois-je pas avoir un sens de cette persistance ? Et du fait encore que les faits essentiels à ma conservation se répètent autour de moi, est-il possible que je n'aie aucun sentiment de cette répétition ? Du moment qu'une part de conscience est donnée, c'est le contraire qui me paraîtrait inconcevable.

Le principe de négligeabilité suscite des observations à peu près semblables. Certes, rien n'est plus surprenant que la possibilité de découper dans l'univers des séquences et des objets, en négligeant un nombre prodigieux d'interactions. Comme nous venons de le voir, l'homme et son ambiance subissent des changements de position inouïs, et cela sans répit : néanmoins, nous pouvons reprendre, après de longs mois, des expériences familières ou scientifiques, et nous les voyons réussir. Lorsqu'on y pense, on demeure émerveillé de la persistance d'un être qui, en un an, passe au travers de tant de circonstances météoriques, de jours, de nuits, de saisons, que la rotation et la translation terrestre mettent perpétuellement dans une position différente vis-à-vis de l'astre qui fournit l'énergie aux organismes, tandis que cet astre lui-même file vertigineusement à travers l'espace. Tant de changements particuliers semblent à peu près incompatibles avec le processus vital. La négligeabilité est mêlée aux racines de notre action, elle est liée par destination aux premiers tâtonnements de l'expérience animale et humaine. Même, tout est arrangé d'abord pour que je ne voie pas l'immense majorité des incidences négligeables. Je n'en connais qu'un petit nombre, et pas toujours les plus importantes. Ainsi, suis-je conduit à mener mon existence selon des analogies tantôt

étroites, tantôt lâches, et je n'imagine guère comment il en pourrait être autrement. Soutenir que c'est un procédé en dehors de l'expérience, voilà ce qui m'apparaît fantastique. La négligeabilité est un élément d'expérience qui nous devient de plus en plus familier à mesure que le savoir se développe. Il n'a rien d'absolu, il est très relatif. On néglige plus ou moins, selon le degré d'approximation désiré, selon la subtilité de l'acte à accomplir... Au laboratoire comme dans la vie, la négligeabilité ne nous guide pas à la manière des principes, tout au contraire, elle est essentiellement pratique, *empirique*.

J'ai peu de chose à dire des croyances inévitables de second plan, qui sont plutôt des tendances que des croyances. M. Balfour s'étonne que l'atomisme ait pu naître et persister, alors qu'aucune expérience ne guidait ceux qui l'imaginèrent, ni, pendant des siècles et des siècles, ceux qui s'évertuaient à le défendre et à l'améliorer. Je tiens que, dès l'abord, les théories atomiques eurent leur point de départ dans l'expérience. Sans doute, elles dépassaient largement l'expérience, mais c'est là une très vieille habitude humaine. Pour le demeurant, la divisibilité de la matière d'une part, la possibilité de créer des ensembles avec des particules d'autre part, suggéraient des systèmes particulaires aux philosophes. Pour fabriquer du pain, ne faut-il pas réduire les grains en poudre extrêmement fine, et de cette poudre n'arrive-t-on pas à refaire une masse cohérente ? De tels phénomènes se reproduisent de toutes parts. Dès lors, ne devait-on imaginer des poudres de plus en plus fines, invisibles ?

Les théories de conservation étonnent de même M. Balfour. Je m'étonnerais bien plutôt qu'elles ne fussent pas nées. En apparence, le monde nous offre un mélange de conservation et de changement. La terre semblait jadis éternelle. Est-il bien surprenant qu'on ait imaginé que la substance dont elle est faite soit éternelle aussi ? Il était peut-être un peu plus subtil de supposer la conservation du mouvement, puis de la force, puis de l'énergie, mais là encore on voit que des conservations relatives ont mené l'esprit vers l'idée de conservation absolue. C'est toujours la faculté d'abstration portant des faits d'observation à la limite.

III

Dans son ensemble, la thèse de M. Balfour ne nous fournit aucun argument susceptible de nous faire apercevoir ou entrevoir une origine ou une action divine, ni dans les phénomènes de l'univers, ni dans les émotions, les activités et l'intelligence humaines. Son argument principal, à savoir que nos croyances esthétiques, morales, scientifiques ne trouvent pas une explication congruente dans la philosophie naturiste, et en particulier dans la thèse de la sélection naturelle, est un argument essentiellement négatif. Les arguments négatifs peuvent au reste avoir une grande valeur ; il leur arrive de nous mettre dans une alternative telle que le rejet d'une thèse nous contraigne à adopter la thèse rivale. Des fameuses expériences de Pasteur sur l'hétérogénie se dégage un argument négatif qui a déterminé l'immense majorité des savants à se prononcer pour la génération non spontanée. Pourtant, ces expériences sont incomplètes, d'abord parce qu'il est possible de les compliquer, ensuite parce qu'elles portent sur une durée trop courte. Elles eurent néanmoins un résultat décisif.

Lorsqu'ils portent sur des phénomènes généraux, les arguments négatifs sont presque toujours trop sommaires, et ceux de M. Balfour ont ce défaut. Le philosophe tient un compte restreint des progrès possibles de l'explication scientifique. Au point de vue génétique celle-ci, il y a cent ans, dépassait à peine les explications des anciens philosophes grecs. Elle s'est développée depuis avec une rapidité singulière ; elle a fait surgir des manières toutes nouvelles de considérer les origines. Je conviens qu'elle ne nous donne guère de satisfaction pour ce qui nous intéresse le plus et qu'elle s'est fréquemment contredite. Une révolution comme celle qui a suivi la découverte de la radioactivité remet en question la plupart des principes que les savants du XIXe siècle croyaient avoir établis pour l'éternité. Tout de même, de Laplace à Poincaré, de Lamarck à Quinton et à De Vries, de Faraday et d'Ampère à Curie et à Rutherford, la période est trop brève pour qu'on la tienne pour décisive. L'explication scientifique n'en est qu'à son aurore. On lui doit encore un long crédit, millénaire. Après avoir tourné et retourné en tous sens le mécanisme, la voici qui subtilise l'énergétique ; demain, elle montrera sans doute

que la conscience est mieux qu'un épiphénomène. Les croyances qu'elle nous propose ne sont pas encore des croyances stables ; il est peu de grands savants qui ne soient de cet avis. Proposer d'abandonner ces croyances pour la croyance en Dieu, c'est proposer un saut effarant. Avant d'en arriver là, si jamais on y arrive, il reste un nombre indéfini d'étapes à franchir.

Actuellement, l'insuffisance de nos explications ne saurait rien nous suggérer, sinon précisément que ces explications sont insuffisantes. Nous ne pouvons nous appuyer que sur des phénomènes accessibles : or, aucun de ces phénomènes ne nous montre la divinité. Lorsqu'on nous dit : « La beauté doit avoir pour origine quelque chose qui comporte la beauté, la morale ne peut avoir qu'une origine morale, la raison ne peut avoir qu'une origine rationnelle », on nous invite à faire dériver le même du même. Mais qu'est-ce que *le même* ? On voit de la chaleur dériver du mouvement, on voit du son dériver de l'électricité, le pain qu'on mange se tranforme en sang, en muscles, en nerfs, et la plante métamorphose les minéraux et le gaz carbonique en substance vivante. Alors, avant de conclure, on cherchera si la morale ne peut être le produit de quelque chose qui n'y ressemble pas *en apparence*, et de même pour l'intelligence, etc. Nous ne savons pas, nous sommes des créatures infirmes qui ont remarqué qu'il fallait chercher, — et nous cherchons. Pendant ces recherches, des témoins s'écrient : « Par cette voie, vous n'arriverez pas, adoptez tout de suite une cause suprême ! »

Au fond, l'homme ne demande pas mieux. Ce serait infiniment plus commode. Et si l'on ajoute que cette cause suprême serait un Etre, un Etre omniscient, omnipotent, parfaitement bon, parfaitement juste, qui ne voit que ce serait le plus doux repos, la plus délicieuse espérance ?

Malheureusement, cet être ne se décèle pas ; s'il existe, il juge inutile que nous le sachions : il faut que nous le découvrions par nos propres moyens. Comment faire ? Il est tout puissant, parfaitement bon, parfaitement juste, et il n'empêche pas la terre d'être un lieu infernal, où les êtres s'entredévorent, où la justice est incessamment bafouée. Il est parfaitement intelligent et l'intelligence n'est, en apparence, que l'apanage d'un nombre infime de créatures. Si, donc, je cherche

à l'entrevoir par ses œuvres, ses œuvres ne me décèlent que contradiction ou insuffisance. Je ne peux pourtant pas me dépasser, pas plus que je ne puis monter sur mes propres épaules ; je n'ai que mes moyens, et si c'est Dieu qui me les donne, c'est lui encore qui m'empêche de savoir qu'Il existe. En fait, le Dieu que nous créons, et que crée M. Balfour, est l'abstractions des abstractions, le surabstrait ultime. Nous y accumulons pieusement tout ce que nous supposons parfait (1). Mais ce faisant, nous devenons incapables d'expliquer l'imparfait, et tout nous semble imparfait dans notre mélancolique pèlerinage !

Il nous reste un dernier mot à dire à propos d'un argument classique qui, dans la thèse de M. Balfour, se présente un peu en « hors texte ». C'est l'antique argument de la contingence chez les êtres vivants et surtout chez l'homme. Un être vivant étant un exemplaire unique, jamais réédité dans la suite des êtres, dont on ne peut strictement détacher aucune partie, qui ne se rattache à aucune causalité ni à aucune fin calculable, échappe aux lois fixes qui régissent les phénomènes inorganiques.

Je ne répéterai pas ici les raisons classiques des déterministes. Elles ne résolvent pas le problème, mais leur valeur apparente est égale, pour le moins, aux raisons des partisans de la contingence. De surcroît, les phénomènes inorganiques et organiques, à mesure qu'on les observe mieux, sont de plus en plus soumis à des normes qui permettent la prévision. Pratiquement, la position des déterministes s'est améliorée de siècle en siècle. Même si l'on s'en rapporte uniquement aux travaux biologiques, on voit bien qu'ils mettent en lumière un nombre croissant de faits qui suggèrent des normes invincibles.

Comme je l'écrivais naguère : « On n'a jamais rencontré un homme qui ne passât pas par un cycle de phénomènes depuis la naissance jusqu'à la mort, un homme dont le sang et la chair ne fussent pas d'une certaine composition propre à l'espèce, un homme dont le système nerveux ne répétât point le

(1) Aussi bien Dieu bénéficie-t-il de l'accroissement de nos idées sur la perfection. Le méchant Jéhovah de Job, vantard, haineux, atrabilaire, est fort différent du Dieu de M. Balfour, à qui les arguments de ce Jéhovah paraîtraient bien pauvres !

système nerveux de ses congénères. Nous ne constatons pas de pensée sans cerveau; des perturbations légères du milieu rendent la vie et la pensée impossibles, il faut que la température de notre sang s'élève à 37°,2 environ; très peu de poison nous tue; une certaine dose d'alcool nous exalte, une dose plus forte nous abrutit. L'étude de la karyokinèse montre par quelles humbles opérations commence la construction de notre organisme, et ces opérations en apparence identiques pour tous les animaux supérieurs sont très comparables à celles qui président à la formation des animaux inférieurs. Plus on étudie nos organes,plus on constate leur ressemblance profonde avec les organes de nombreuses espèces animales, plus on découvre de faits comparables, par leur répétition, aux faits de la physique et de la chimie. Il en est qui se prêtent à des mesures quantitatives, et l'on découvre des analogies certaines entre telles séries physico-chimiques et telles séries biologiques. Par ailleurs, la chimie organique a recomposé nombre de produits qu'on attribuait jadis uniquement au domaine vital; elle a créé des composés qui prennent logiquement place dans les séries naturelles.

Il n'y a rien d'absurde à conjecturer que des expériences analogues à celles qui ont suggéré le déterminisme physico-chimique seront de plus en plus nombreuses et décisives dans le domaine biologique. Dès lors n'est-il pas excessif d'affirmer que l'existence organique et l'existence physico-chimique sont des domaines complètement séparés? Si le savant qui prétend à leur entière ressemblance est téméraire, celui qui nie leurs relations l'est davantage encore.

Lorsqu'on passe au domaine psychologique et au domaine sociologique, on voit s'étendre les incertitudes. Mais peut-on délibérément nier les liens qui rattachent ces domaines aux domaines biologique et physico-chimique? Non seulement on ne connaît pas d'intelligence en dehors des organismes, mais on voit trop facilement que certains de ces organismes ont un privilège fatal dans tel ou tel domaine de la pensée. L'homme se reconnaît à sa structure et, chose singulière, c'est chez les partisans irréductibles du spiritualisme qu'on s'est le plus acharné, lors des discussions lamarckiennes puis darwiniennes, à maintenir l'intangibilité de cette structure. Un gros orteil non opposable parut un signe manifeste de la no-

blesse humaine et un garant de notre âme immortelle ! Si l'on se place au point de vue *production* de l'intelligence, on montre de mieux en mieux que, dans l'organisme, certains organes y sont constamment liés. En outre, on a pu déterminer quelques dispositifs indispensables : la destruction de certains de ces dispositifs entraîne la destruction de fonctions intellectuelles ou apporte à celles-ci des modifications inévitables. En somme, la fatalité physico-chimique et biologique se décèle dans la production de l'intelligence, jusqu'à permettre une description scientifique, parfois une certaine mensuration. Mais la *manifestation* même de cette production, le jeu de la pensée, apparaît moins saisissable. Lorsque j'étudie ou que j'exécute un travail, ma pensée suit des trajets relativement déterminés, mais même alors, il est un nombre immense d'idées et d'impressions connexes qui paraissent jaillir au hasard. Savons-nous jamais rigoureusement ce que nous allons penser? Dans la vie normale nous l'ignorons étrangement.

Est-ce à dire que notre pensée est vraiment contingente ? Comment l'affirmer, puisque déjà sa production est entourée de conditions fatales ?

De plus, il apparaît que certaines conditions ont une influence certaine sur la réapparition de telle pensée ou de telle impression. On a mille fois rappelé l'action d'un parfum, d'une mélodie, d'un site, d'un visage ; on constate des analogies étonnantes dans l'effet produit sur une foule par l'éloquence d'un orateur, le feu d'un comédien, le prestige d'un chef, etc. La psychologie des foules révèle d'extraordinaires unanimités nées de circonstances semblables parmi des individus assez dissemblables. Un déterministe est libre d'en inférer que si les circonstances totales étaient mieux connues et pouvaient être mises en jeu dans des cas similaires, on aboutirait à prévoir les impressions des êtres. C'est ici le lieu de faire remarquer que l'argument de contingence, appliqué à une catégorie de phénomènes, peut paraître défavorable au même argument appliqué à une autre catégorie. Supposons, par exemple, que mes pensées soient totalement contingentes. Elles échappent d'une part à la fatalité dite matérielle, mais elles m'échappent aussi. En failt mes pensées vont et viennent, pour la plupart, à l'abri de ma volonté. Je ne me sens

pas libre d'avoir telle ou telle pensée, ou du moins je ne le sens que très partiellement. Plus j'aurai de pensées, moins j'aurai la faculté de déterminer leur apparition et leur disparition, plus leur indépendance par rapport à ma volonté sera grande, ou autrement, moins ma volonté, expression suprême de ma liberté, aura d'action sur elles. La contingence des pensées deviendra ainsi un élément négateur de la liberté du moi. Rappelez-vous ces nuits d'insomnie pendant lesquelles vous avez lutté contre le déferlement des pensées et des impressions. Jusqu'au matin, elles ont eu raison de vous, elles vous ont torturé, elles ont persisté à paraître, à reparaître, malgré votre répugnance, malgré la volonté formelle de les asservir : comme vous vous sentiez peu libre vis-à-vis de vous-même, comme la contingence apparente d'une partie de votre moi allait à l'encontre de la liberté hypothétique de votre moi complet !

En somme, la fatalité qualitative de l'irréversible s'accroît à mesure que décroît la faculté quantitative, où nous *croyons* discerner le réversible (1). Or, l'irréversible était devenu, avec les élèves de M. Boutroux, puis avec M. Bergson, un des plus puissants réservoirs d'arguments pour les partisans de la contingence : on voit qu'on peut en retirer des arguments de fatalité qui renforcent la position des déterministes. Ce n'est pas à dire que la question soit résolue ni sur le point de l'être : elle est essentiellement exhaustive, et par suite la bataille peut durer indéfiniment.

D'autre part, on perçoit mal de quel secours nous serait ici la croyance à la divinité. Il pourrait y avoir de la liberté sans qu'il y eût un Dieu. Et même un Dieu omniscient et omnipotent semblerait plutôt un élément infini de déterminisme. Il ne suffit pas de nous dire : « Dieu est libre, donc *nous* sommes libres. » On serait tenté de répondre : « Les créatures du Dieu tout puissant sont entièrement soumises à la volonté du Dieu tout puissant. S'il est vrai que leurs actes sont incalculables, c'est qu'il l'a voulu ainsi. S'il lui plaisait, le monde physique deviendrait incalculable, et le monde organique calculable. » Ce sont là jeux de princes, je veux dire de métaphysiciens. Encore un coup, Dieu ne nous expliquerait

(1) On sait que, pour mon compte, je nie le réversible, autant dans le mécanisme que dans tous les autres phénomènes. (Voir *le Pluralisme*, Alcan, 1909.)

rien, à moins qu'au préalable, on n'eût découvert en lui des éléments d'explication.

Jusqu'à présent, pour ce qui regarde les êtres et leurs fins, nous nous bornons à lui attribuer nos propres idées, et les meilleures ne valent guère mieux que l'explication des côtes du melon par Bernardin de Saint-Pierre.

J.-H. ROSNY AINÉ.

FANTASQUES

—

I. — *HEURE PASSÉE*

Retournons en arrière...
L'enfant court comme un fou dans le grand jardin vert
Encore tout mouillé de l'averse d'hier ;
L'enfant court, son âme est ravie.
— C'est donc toi que je regarde, ce soir,
Toi seul, qui m'apparais avec tes grands yeux noirs
Avides de jouir,
Déjà tout éblouis par les feux de la vie,
Toi dont le souvenir
Me fait envie ?
— Petit garçon, tu connaissais l'ennui
De la chambre fermée
Ou des livres ; qu'est-il près de celui
Des trop longues années ?
En souriant, je vois
Les travaux qui te semblaient d'un tel poids,
Tes chagrins, tes rêves, tes joies...
Ainsi je comprendrai peut-être, toi que j'aime,
Comment je suis devenu moi-même,
Quand, jadis, j'ai été toi.

II. — *FLEUR EMPHATIQUE*

Fleur éclatante, fleur rouge et tigrée,
Fleur savamment bouturée
Qui prends au jardin tant de place,
Tu sais bien le prestige
Que te donne une haute tige,
Certaine grâce
Altière et tes vives couleurs !
— Auprès de toi, les autres fleurs
S'éteignent, l'hémérocale
Perd son allure impériale,
Le lys commun a l'air trop pur,
La rose blanche paraît blême,
Enfin, dressés contre le mur,
Près d'un bosquet, là, tout au fond
Mes chrysanthèmes
Semblent faits de vieux chiffons.
— Pour te punir de ton emphase,
Je te cueille de deux doigts,
Et tu mourras dans un long vase,
Dans un haut vase chinois.

III. — *FIN D'UN BEAU JOUR*

Ce long jour s'achève en douceur ;
Vers le couchant, quelques vagues rousseurs
S'obscurcissent...
Le soir est là,
Un beau soir tendre et triste
Où persistent
De sourds éclats,
Des éclats lumineux sur les dalles de grès
Mat et lisse.
— Asseyons-nous, causons, l'heure est bonne ;
Dans la vasque, tout près,
Le jet d'eau fait un bruit monotone :

Et se répète, et se lamente,
De son égale voix dormante,
Comme si l'on pleurait,
Comme s'il pleuvait,
Et jamais le jet d'eau ne parle d'autre chose ;
Puis, une pause...
Il se tait
Soudain : notre jardinier l'a coupé.

IV. — *DÉSIR SAUGRENU*

Quand tu me dis que tu veux être singe,
Dans la grande forêt,
Pour danser sous la lune au fade teint de linge,
Pour t'ébattre tout près
Du ciel sombre,
Pour compter les étoiles en nombre
Excessif,
(Sans pour cela prendre l'air pensif,
Scientifique et morose),
Pour manger librement mille choses
Exquises : des fruits verts, des fruits pourris, des roses
Et de petits oiseaux savoureux,
Pour goûter le plaisir d'être deux,
Avec ta chère guenon qui se balance
(Quelle imprudence !)
A bout de bras
Sur les rameaux qui plient,
Ami, quand tu me dis cela, serait-ce pas
Que tu veux fuir jusqu'au trépas
Cette autre guenon qu'est la vie ?

V. — *QUELQUES MOMENTS VÉCUS AU LOIN*

Délices du voyage !
Longs jours pareils ou différents,
Soleils flagrants,
Beaux paysages

Que l'aube donne et le crépuscule reprend ;
Cascade aérienne au coude de la route,
Sentier mince et feutré, couvert d'arbres en voûte
Dont la courbe rappelle une église ;
Fleurs simples, fleurs exquises,
Surprise
De les voir tout soudain,
De les sentir comme on ferait en un jardin ;
Décors nouveaux rythmés au pas
Traînant des chevaux lourds et las ;
On salue, on regarde, on dit adieu,
Tête tournée,
On ne demandera pas mieux
Jusqu'à la fin de la journée,
Bien que l'on souffre de ces joies...
Et voici l'auberge où des chiens aboient.

■

VI. — *NOTES DE MUSIQUE*

Dans le bois clair, dans le bois vert,
Un oiseau chante
Ses petits airs.
Leur mélodie est tantôt vive, tantôt lente,
Leurs sujets sont toujours divers.
Le menton dans la main, silencieux, j'écoute
La chanson triste qui s'égoutte
Et cette autre qui semble fuir...
L'oiseau s'envole, il revient, il se pose
Pour chanter les vertus exquises d'une rose
Qui doit bientôt s'ouvrir,
Puis il me parle d'autre chose.
Il dit les cerisiers en fleurs,
Les robes de l'aurore,
Un lac mort aux mobiles couleurs
Et mille autres chansons encore...
Il chante l'onde, il chante l'air,
Il chante tous ses petit airs ;

Enfin, d'une discrète voix,
L'oiseau folâtre me parle de toi.

VII. — *SPLEEN*

Trou profond qui se creuse
Sous soi, mélancolie affreuse,
Sans forme, sans figure,
Mais présente,
Tristesse harcelante
Qui s'impose, qui dure,
Qui, chaque jour, nous semble rajeunie
Et plus prête à nous faire souffrir...
Elle se sert d'un souvenir,
D'un regret, d'un espoir, d'un rêve à l'agonie ;
Elle retire, brin par brin,
Les fils tordus de notre vie
Et nous les montre : tel chagrin,
Tel mouvement d'envie,
Telle déception cruelle,
Tel plaisir avorté,
Tel mauvais songe et telle
Petite lâcheté.
— Que faire avant demain, sinon devenir fou,
Sourire et sauter dans le trou ?

VIII. — *HOTES INATTENDUS*

Me voici, comme jadis, en Afrique ;
Le soir tombe, il est tard.
Un ciel fumeux, couleur de brique,
Fatigue mon regard.
Je trouve, en entrant dans ma chambre,
Des visiteurs inattendus :
Deux oiseaux, un lézard, des guêpes couleur d'ambre.
Un crapaud gris, pustuleux et pansu.

Le lézard violet à tête verte
Paraît fixé sur le plafond,
Les oiseaux sont entrés par la fenêtre ouverte,
Ils piaillent, ils font des ronds ;
Une étrange souris s'échappant de ma couche
M'aperçoit et s'affole ;
Des phalènes frôlent ma bouche,
Je vois luire des lucioles ;
De petits serpents noirs veulent passer mon seuil,
Des moustiques pointus m'empêchent de dormir,
Mais à tous je ferai bon accueil...
De mon rêve je prends tout ce qu'il peut m'offrir.

IX. — *OISEAU DÉCORATIF*

Instant d'attente
Où rien ne bouge, heure éclatante...
Surgissant du pré vert, je vois
S'envoler soudain devant moi,
Comme ferait un cri de joie,
Le plus féerique oiseau qui soit :
Rouge, avec des ailes orange,
(Sont-elles de soie ?)
Un bec vermeil
De courbe étrange...
— Oh ! quelle grâce quand il monte,
Cet oiseau merveilleux, pareil
A ceux des contes,
Vers le soleil !
Glissant sur l'air, il fait cent tours
Comme un feu-follet de plein jour,
Puis il plonge dans l'herbe touffue,
Flamme errante,
Un moment aperçue,
Mais que le vent souffla, puis il chante.

X. — *VOYAGE IMAGINAIRE*

Tranquille, transparente,
Douce à vivre,
L'heure passe sous les branches ;
Il a plu.
Maintenant, l'air est limpide, tu lis un livre,
Sans lire, puis, sans voir, tu regardes l'air nu
Par les fenêtres du feuillage.
Tu t'enfuis, tu te perds sur d'étranges rivages
Où de minces cocotiers balancent
Leurs jets d'eau verts.
— Ecoute ces oiseaux ailés d'argent qui lancent
Des cris durs sur la mer !
Ecoute aussi la brise
Qui parle bas ! écoute enfin le flot qui brise
Sur le corail et chante un chant
Impatient, méchant...
— Non ! reviens vite ici !
Le ciel se couvre de nouveau, le ciel est gris,
Le ciel est sombre, l'air est lourd,
Et je te garde un beau baiser pour ton retour.

XI. — *SOURIRE*

Votre sourire est bien à vous,
Je ne l'ai jamais vu chez personne ;
Un peu railleur, triste, très doux,
Un peu mystérieux, il donne
Des rêves sans prix ; il paraît
Quelquefois trop subtil...
Se moque-t-il ?
Serait-il prêt
A me tromper, votre sourire ?
En sa belle courbe indécise
Devrait-on lire
Une feintise ?

— Non point, car il m'apporte, à moi,
Chaque matin, comme un présent nouveau,
La paix, la joie,
Et le repos.
Entendez bien la longue paix sans nul ennui,
La joie intime avec ses discrétions rares,
Enfin le grand repos de l'amour qui prépare
Au repos sombre de la nuit.

XII. — *SÉPULTURE*

Tâchez de me trouver, dès aujourd'hui, ma chère,
Dans vos très proches alentours,
Un endroit agréable où je pourrai, sous terre,
Dormir ce long sommeil que l'on n'interrompt guère
Au jour.
Je ne demande pas de saule
Ni de marbre sculpté,
Mais je voudrais, en souvenir de votre épaule,
Un beau coussin pour m'accoter,
Et, sur ma tombe, un grand bosquet de roses
Où, la nuit, parfois,
Le rossignol se pose
Pour chanter son chant de roi.
Les fleurs me rappelleront vos lèvres
Et la chanson de l'oiseau triste votre voix
Fière, fervente, mais sans fièvre.
Ainsi, mon amour, je pourrai,
Malgré cette pierre si lourde,
Dorir dans l'ombre sourde
Sans pleurer.

GILBERT DE VOISINS.

MAURRAS, LEMAITRE, BARRÈS
APOLOGÈTES

—

Je me suis proposé, dans les pages qui suivent, d'examiner, par simple goût des situations nettes et des idées claires, la position par rapport au Catholicisme de trois de ses plus fameux défenseurs : MM. Charles Maurras, Jules Lemaître, Maurice Barrès. Si j'ai ainsi groupé des noms qui correspondent à des attitudes intellectuelles aussi différentes, c'est d'abord que ces trois apologètes du dehors ont exercé ou exercent une influence considérable, et, en somme, de même sens, sur toute cette partie, assez importante, de la jeunesse française qui, sans être catholique et parfois même se défendant de l'être, s'affirme volontiers, que l'on me permette le néologisme, procatholique ; ils peuvent donc passer pour assez largement représentatifs. C'est ensuite que leur apologétique à tous trois me paraît affectée de la même contradiction intime, de la même faiblesse secrète. J'estime en effet que ces sincères amis du catholicisme se trouvent être *en même temps* et quoi qu'ils en aient ses adversaires, et qu'ils ébranlent d'une main l'édifice qu'ils soutiennent de l'autre. L'analyse de cette contradiction, en dehors de son intérêt propre, m'a paru de nature à jeter quelque clarté sur la situation *réelle* de l'Eglise catholique dans la France moderne ; je dis de l'Eglise catholique et non du christianisme catholique, car le catholicisme comme source et principe de vie chrétienne est une chose, et le catholicisme comme système de Dieu, de la nature et de l'homme en est une autre, et en droit, sinon en fait, leur desseins ne sont pas liés.

§

Envisagé d'un point de vue historique et critique, le système catholique apparaît comme un syncrétisme à caractère mi-pragmatique, mi-poétique ou mythologique, d'éléments empruntés les uns à la tradition chrétienne, les autres à la tradition helléno-latine. Après une courte période pendant laquelle le christianisme primitif, dans sa sublimité rudimentaire, avait vécu en ennemi au milieu du monde civilisé, la politique d'apaisement prévalut, et le christianisme, en même temps que dans l'ordre temporel il revêtait la pourpre impériale, dans l'ordre spirituel s'interprétait et se transposait lui-même dans les termes du droit romain et de la métaphysique grecque. Je sais de bons esprits qui ne se sont pas encore consolés de ce mariage, qu'ils considèrent, suivant le point de vue, comme un sacrilège ou comme un adultère. J'en sais d'autres, moins bons à mon gré, qui ne se consolent pas que ce mariage soit aujourd'hui dissous. A quoi bon remettre en question les événements accomplis? Tâchons d'en comprendre la nécessité intime, afin de nous épargner les vains regrets et les vains espoirs.

Le système catholique, en tant que système, était destiné à se dissocier progressivement. Entre des éléments aussi différents d'origine, aussi divergents de tendance que le christianisme et la culture gréco-latine, il n'y avait pas de synthèse possible et l'apparence de l'unité n'avait été obtenue que par des concessions réciproques. Il avait fallu minimiser et infléchir la Foi, la Raison et la Poésie pour les faire entrer dans un système unique. A mesure que ces trois *Ordres*, pour parler avec Pascal, ont pris une conscience plus nette de leur essence, de leur dignité, de leur capacité de développement, ils ont l'un après l'autre aspiré à l'indépendance, et le beau visage de l'unité, sans rien perdre de son attrait, a reculé dans un ciel plus lointain.

Insistons-y. L'élément spécifique du catholicisme n'est pas dans le christianisme, puisque aussi bien, tout le monde en est d'accord, la vie chrétienne peut croître et prospérer en dehors du catholicisme; il est dans un certain *dosage* que le système catholique établit entre Dieu, la nature et l'homme, entre la religion révélée, la religion naturelle et la sphère des droits et du pouvoir humains, entre le Christianisme, le Paganisme et

l'Humanisme. Pendant tout le moyen âge, le cours des choses s'est prêté à ce que la constitution intime de chaque fidèle reproduisît au moins en gros la contexture et la composition même du système. Jusqu'au XVIe siècle, le catholicisme a correspondu à une vérité, à une vérité vécue. Et je ne prétends pas qu'il ne puisse pas y avoir, qu'il n'y ait pas aujourd'hui de vrais, de purs, d'authentiques catholiques. Toutes les survivances sont possibles ; ce qui a été vivant était, par définition même, viable, et on peut, à force d'artifice, reproduire au XXe siècle les conditions de vie et de pensée du XIIIe. Un catholique intégral n'en est pas moins aujourd'hui un être exceptionnel : je n'en veux d'autre preuve que les attaques violentes et constantes naguère dirigées par le sûr gardien de l'orthodoxie romaine, *L'Univers*, de défunte mémoire, contre tout le reste de la presse catholique, de la *Croix* à la *Libre Parole*. C'est que si le christianisme catholique est toujours vivant, le système catholique subit depuis quatre cents ans une lente et progressive décrépitude. A partir du XVIe siècle, les trois groupes d'éléments qu'il enveloppait dans son unité se sont successivement séparés, ont divergé comme les trois branches d'une fusée, et, rejetant toute autre loi que leur loi intérieure, se sont développés librement et chacun pour soi. La caractéristique du monde moderne par rapport au monde du moyen âge est là, dans ce fractionnement, dans cet *éclatement* d'une unité factice : désordre apparent, ordre véritable, ou du moins possibilité d'ordre, si l'ordre consiste à assembler les êtres et les choses selon leurs affinités profondes, sans rien violenter ni mutiler de ce qui est digne de croître et de s'épanouir.

La Réforme marque la première étape de la dissociation du système catholique. Sur le sens et la portée de ce grand mouvement les idées les plus baroques et parfois les plus niaises circulent dans la polémique courante. En réalité, si, négligeant les circonstances temporelles où elle s'est produite, et les égarements où la bassesse et l'indignité naturelles de l'homme ont pu l'entraîner, nous allons à l'âme même de la Réforme, nous nous trouvons devant une protestation violente contre ce que le catholicisme du XVIe siècle avait de trop humain, de trop païen, d'insuffisamment chrétien. Vous donnez trop à l'homme, trop à la nature, pas assez à Dieu, ainsi pourrait se formuler le reproche que Luther et Calvin adressent à Rome.

L'homme n'est que boue, la nature n'est qu'une occasion du péché ou de tentation. Dieu est tout dans l'œuvre du salut : de lui vient la foi, et le désir même de croire. Mais y a-t-on assez pris garde ? Les conséquences de la Réforme ont été bien différentes, suivant qu'on les envisage dans l'ordre spirituel ou dans l'ordre temporel. D'une part, en effet, la Réforme ramène la vie chrétienne à sa source, l'épure de tout élément étranger, la renforce et l'intensifie ; mais, d'autre part, par une conséquence que les Réformateurs n'avaient ni prévue ni souhaitée, elle libère le temporel du spirituel. Du fait qu'à la conception catholique de l'Eglise qui embrasse indistinctement croyants et non croyants elle substitue la conception de l'Eglise invisible, réservée aux seuls élus, elle concède, en quelque sorte par prétérition, à l'homme naturel la liberté négative qui lui permet de se développer pleinement de son côté. L'homme qui n'est chrétien ni de cœur ni de désir, le pur temporel, n'a qu'à se guider sur sa raison naturelle. Et chez le chrétien même, la sphère de la raison naturelle, vaste ou étroite, est en principe indépendante et séparée de la sphère de la foi.

J'intercalerai ici une observation relative à M. Charles Maurras. M. Charles Maurras est un des plus fougueux adversaires du protestantisme. Cependant il serait à peine paradoxal de soutenir qu'il rend un éclatant témoignage par ce que j'appellerai son cas, au sens clinique du terme, à la psychologie du christianisme protestant. On sait qu'à la doctrine catholique du salut par les œuvres le protestantisme a opposé la doctrine du salut par la foi. Or les « œuvres » de M. Charles Maurras sont excellentes, son zèle est ardent, son dévouement et son désintéressement admirables ; cependant il est plus loin que quiconque de la foi, tandis que nombre de ses adversaires, dont il a infatigablement dénoncé les « œuvres » et dont il a prédit, et sans doute hâté la condamnation, un Sangnier par exemple, sont très certainement de bons et sincères chrétiens. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises et nous allons voir M. Charles Maurras, après avoir rendu indirectement témoignage à la Réforme, rendre directement témoignage à la Révolution, dont il ne s'affirme pas moins énergiquement l'adversaire.

La Révolution marque la deuxième étape de la dissociation du catholicisme. Il n'y a rien de plus faux que de faire de la

Révolution la fille de la Réforme. Réforme et Révolution sont deux mouvements antinomiques ; ils ont en commun, il est vrai, d'être l'un et l'autre anticatholiques, mais leur anticatholicisme est de sens contraire. La Réforme reproche au catholicisme de ne pas donner assez à Dieu, la Révolution de ne pas donner assez à l'homme. En brisant l'autorité de l'Eglise, la Réforme ne lui substitue pas le libre arbitre ou la fantaisie de l'individu, mais l'autorité de la Parole divine, et la liberté qu'elle proclame n'est qu'une plus complète servitude. Mais sur les ruines de l'autorité royale la Révolution établit la liberté civile et politique, le droit de l'homme individuel et de la société à disposer d'eux-mêmes, la souveraineté de la raison naturelle. A la vérité, ce programme est confus et contradictoire. La Raison tend à l'ordre, et la Liberté érigée en principe absolu ne tend qu'au désordre. Mais le libéralisme de la Révolution est selon moi purement circonstanciel et ne tient qu'à une réaction légitime contre les abus de l'autorité. L'âme vivante de la Révolution, c'est la proclamation de la souveraineté de la Raison naturelle en matière de philosophie, de science, d'art, d'organisation de la société civile et politique. Or ce sont là autant de thèses que M. Charles Maurras professe en commun avec la Révolution et en contradiction avec l'Eglise. Fils de la Révolution, M. Charles Maurras prétend instaurer toutes choses, non pas, comme le voulait Pie X, *dans* le Christ, mais *sans* le Christ. Et si les résultats où le conduisent des principes identiques sont différents, jusqu'à leur être opposés, de ceux où a abouti la Révolution, c'est que sa conception de la raison naturelle est beaucoup plus complètement dépouillée que celle des révolutionnaires de toute influence chrétienne, même indirecte, c'est qu'elle procède directement et intégralement de l'hellénisme, et par là M. Charles Maurras se constitue une fois de plus, en dépit de lui-même, en hostilité réelle et profonde avec le catholicisme.

On a souvent et âprement reproché à M. Charles Maurras d'être un païen. Je ne m'associerai pas à ce reproche. C'est un fait que le paganisme, dans ce qu'il a de valable et d'éternel, refleurit universellement aujourd'hui, et M. Charles Maurras en se proclamant païen sans ambages, sans peur des mots ni des choses, n'a fait que de donner une expression nette au mouvement peut-être le plus profond de notre époque. Etre

païen, c'est, métaphysiquement, accepter le monde tel qu'il est, avec ses ombres et ses lumières, son inextricable mélange de bien et de mal, de guerre et de paix, de haine et d'amour ; c'est, moralement, accepter l'homme tel qu'il est, ni foncièrement bon comme le veut Jean-Jacques, ni foncièrement mauvais comme le veut Calvin, capable de vertu et de grandeur si la raison le dirige, voué à l'abjection si elle lui fait défaut ; c'est, socialement, aller de la société à l'individu, et non pas, comme le veut le Christianisme, et la Révolution, à cet égard fille, mais fille bâtarde, du Christianisme, de l'individu à la société; c'est enfin, religieusement, adorer la nature, soit filtrée, épurée, sublimée par le génie de l'homme, et c'est alors le Paganisme grec, soit intuitivement saisie en elle-même, dans l'intimité de sa puissance créatrice, et c'est alors le Paganisme celte ou germain.

Or du Paganisme ainsi défini nous participons tous peu ou prou, mais chez la plupart d'entre nous, et dans notre société en général, il s'accommode tant bien que mal, et plutôt mal que bien de ce que nous conservons du Christianisme. En d'autres termes, nous avons dissocié les deux systèmes de valeurs, les deux notions de Dieu que l'Eglise unissait à la faveur de l'obscurité de ses dogmes, et ne voulant ni ne pouvant renoncer ni au Dieu de la nature ni au Dieu de l'esprit, ni au Dieu métaphysique ni au Dieu moral, nous les servons tour à tour et nous les laissons, si j'ose dire, se débrouiller l'un avec l'autre. « Je sais très bien, écrivait à peu près, il y a quelques années, un pasteur allemand, député national-libéral au Reichstag, que lorsque je vote l'augmentation de la flotte je ne sers pas le Dieu de l'Evangile. Qu'y faire ? Je suis chrétien, et je suis citoyen allemand. »

Mais l'originalité de M. Charles Maurras, c'est que, par un phénomène peut-être unique de reviviscence, il exclut radicalement de sa pensée le Dieu chrétien pour honorer exclusivement le Dieu païen, la Nature, ou plus exactement la Raison, qui n'est, comme je le disais, que la Nature sublimée. C'est le plus sérieusement du monde qu'il nous propose, pour en faire l'objet de notre culte, la déesse France ou qu'il écrit de la première colonne des Propylées qu'elle est, à la lettre, ce que nous entendons aujourd'hui par un dieu. C'est avec une entière simplicité qu'il s'emporte contre le Christ hébreu, coupable

d'avoir affranchi l'esclave et déchaîné sur le monde le fléau de la charité. Et tout le monde a lu, mais personne ne se plaindra de relire la magnifique lamentation d'*Anthinea* sur l'éclipse de la raison grecque et la décadence du monde :

Je transcrirai mon impression finale, elle fut la plus forte de la journée. Je l'éprouvai dans un recoin, à droite d'une porte, devant le buste d'un homme jeune encore, à barbe longue terminée en boucles épaisses, au nez fin, aux joues creuses, les pommettes délicatement aiguisées, les orbites proéminentes et comme usées par le souci. Une ossature ruinée soutenait ce visage fiévreux, d'un caractère inquiet et souffrant. Joignez, autant qu'il me souvient, de grands cheveux roulant à flots sur les épaules, comme pour souligner, dramatiser, outrer un masque de douleur dont tous les traits finissaient en pointes subtiles... J'ouvris le catalogue de M. Cawadias. Je ne fus pas surpris d'y lire : « 419. Buste de jeune homme barbu trouvé au théâtre de Bacchus à Athènes. *L'expression et les traits du visage nous rappellent l'image de Jésus-Christ.* Art très intéressant. »

Non, je n'eus aucune surprise. Je sentis pourtant le besoin de courir au grand air pour dissiper le trouble où me jetait ce brusque retour du nouveau monde et du Nazaréen par qui tout l'ancien s'écroula. C'était le dernier jour d'avril et l'un des premiers du véritable printemps. Jusqu'au soir, je courus les monceaux de ruines informes, répandus entre des terrains vagues entre la rue d'Hermès et la pente septentrionale de l'Acropole. Dans l'enclos déserté de l'ancien gymnase de Diogène, où quelques moutons paissaient l'herbe, je me couchai au sol et regardai, sans dire ni penser rien, la nuit qui approchait ; *il me semblait qu'ainsi, sous la croix de ce dieu souffrant, la nuit s'était répandue sur l'âge moderne.* Mais les nuits de l'Attique ne sont jamais tout à fait sombres. Je fis un mouvement. La fluide clarté que développaient les étoiles me désigna avec insistance et autorité, sur un morceau de marbre pâle, ce mot inscrit en lettres majuscules, *Choros.*

Choros veut dire danse. Une danse est un mouvement concerté et réglé qui laisse dans l'esprit de belles figures. Ces lettres assemblées me gonflèrent le cœur d'espérance mystérieuse. Elles me firent voir des générations de morts ressuscités, de dégénérés refleuris. De la terre aux étoiles, tout passe, tout revient, tout est lié en chœur. Des circuits infinis correspondent à tous les vœux. *Un chrétien s'afflige, l'impie ! Mais il n'est rien que ne soulève la volonté tendue d'un esprit préparé et fort.*

J'étais entré au gymnase de Diogène pleurant la mort de Phidias et la décadence du monde ; mais le beau mot répété dans l'ombre brillante, *Choros*, *Choros*, dévora tout ce qui n'était plus digne de Phi-

dias. L'idée du chœur universel m'ayant éclairci la pensée, je repris passage sur le vaisseau qui me ramena chez les miens, apportant dans mes mains vides plus de trésors que n'en avait Ulysse quand il regagna sa patrie.

Ainsi M. Charles Maurras, en véritable Grec qu'il est, hait et méprise le Christianisme. Dans la même haine et dans le même mépris il englobe les prophètes juifs qui ont préparé la venue de Jésus-Christ, et qui, « élus de Dieu en dehors des personnes sacerdotales, furent des sujets de désordre et d'agitation », Jésus-Christ lui-même, qui fit « triompher l'absurde », les Réformateurs du XVIe siècle et leurs successeurs, « hommes affreux », « parti des pires ennemis de l'espèce ». De quoi donc M. Charles Maurras loue-t-il le Catholicisme? D'avoir *arrangé* le Christianisme, d'avoir organisé l'idée de Dieu, de lui avoir ôté son venin. M. Charles Maurras ne donne pas un instant dans les turlutaines newmaniennes du développement des dogmes; à la suite des exégètes protestants et de Renan, il constate que le Catholicisme a profondément déformé l'enseignement de l'Evangile, mais *il l'en félicite*. Ce n'est pas que le Catholicisme le satisfasse réellement et profondément; d'abord il ne croit pas au système catholique et ne peut le considérer que comme un « sublime poème », ensuite il estime que depuis la belle époque grecque il n'y a pas eu de véritable civilisation; mais enfin il sait le plus grand gré au Catholicisme d'avoir d'une part rendu le Christianisme inoffensif, ou le moins nocif possible, d'autre part maintenu, autant que faire se pouvait, la grande tradition gréco-latine, intellectualiste et autoritaire.

Je n'examinerai point en elle-même cette singulière apologétique, qui a de bonnes parties, mais qui est viciée, selon moi, dans son principe par une grossière et presque monstrueuse méconnaissance de ce qu'il faut appeler, par opposition avec l'ordre grec, l'ordre chrétien. Je noterai seulement que parmi les catholiques, les uns, qui sont plus chrétiens que catholiques, la considèrent, un peu naïvement, comme une dérision et un scandale; d'autres, plus catholiques que chrétiens, passent condamnation sur ce qu'elle a d'injurieux pour le Christianisme et, en dépit d'elle-même, pour l'Eglise, en faveur de l'aide qu'elle leur peut apporter contre l'ennemi commun du Catholicisme et de l'Hellénisme, savoir l'Individualisme libéral. Il me semble que la plupart de ces derniers ne mesurent pas

très exactement le sens et la portée de l'alliance qu'ils concluent ou qu'ils acceptent. Ils ne comprennent pas à quelle profondeur, avec quelle pureté et quelle plénitude M. Charles Maurras est un païen. Je tiens d'une source que je n'ai pas de raison de suspecter qu'un haut dignitaire de l'Eglise, qu'unissent à *l'Action Française* des liens d'étroite amitié, traite volontiers le Paganisme de son chef de « paradoxe d'esthète », voire même de « galéjade ». C'est là une grave erreur, dans laquelle ne tombent pas les disciples directs de M. Charles Maurras. J'en puis porter personnellement témoignage, car un jour, désirant consulter le délicieux et aujourd'hui introuvable *Chemin de Paradis*, le premier livre de M. Charles Maurras, celui où son Paganisme s'exprime de la façon la plus nue et la plus crue, je m'en fus bonnement le demander à l'Institut d'Action Française, où un Camelot du Roi me reçut avec la dernière obligeance, convint que la bibliothèque de l'Institut possédait bien cet ouvrage, mais refusa de me le communiquer disant qu'on l'avait relégué à *l'enfer*, et qu'il n'en sortait jamais. Je racontai par la suite l'anecdote à un prêtre (légèrement entaché il est vrai de libéralisme) qui me dit :

— Ce n'est pas seulement le *Chemin de Paradis* qui devrait être à l'Enfer, c'est toute l'œuvre de Maurras,— en attendant mieux.

Je trouve ce jugement un peu sommaire, mais non moins sommaire, et moins vraisemblable encore m'apparaît le jugement de ceux qui escomptent la conversion de M. Charles Maurras comme le terme logique et en quelque sorte obligé de son développement. Que si par un miracle ou, comme aime mieux dire un de nos plus spirituels ecclésiastiques, par miracle, cette conversion venait à se produire, elle conduirait M. Charles Maurras non pas au Catholicisme, mais au Protestantisme, car M. Charles Maurras, qui aime le Catholicisme contre le Christianisme, n'a jamais varié dans cette conviction que le Christianisme de la Réforme est l'héritier direct et fidèle de celui des Evangiles, et donc il ne saurait devenir chrétien qu'en devenant protestant. On se récrie? Qu'on prenne garde que M. Charles Maurras, lorsqu'il veut qualifier sa position personnelle, emploie de préférence l'épithète de *romain*, et que la *romanité* telle qu'il l'entend est si peu attachée au Catholicisme, si peu exclusive du Protestantisme, que

les seuls pays selon lui qui, dans les temps modernes, aient conservé et développé la grande tradition romaine sont l'Angleterre et la Prusse.

Mettons maintenant en forme notre argumentation. La Réforme avait dit au Catholicisme :

— Vous n'êtes pas assez chrétien.

La Révolution lui avait dit ensuite :

— Vous n'êtes pas assez humain.

Et que lui dit maintenant M. Charles Maurras?

— Vous n'êtes pas assez païen.

Avais-je tort d'affirmer que ce défenseur du Catholicisme intégral collaborait activement à la dissociation du système catholique ?

§

J'ai particulièrement insisté sur le cas de M. Charles Maurras parce qu'il est le plus net et le plus frappant. Mais, à la lumière de l'analyse précédente, qu'on lise maintenant les déclarations que prête Jules Lemaître, *dans l'Enquête sur la Monarchie*, à ce fameux ami qui lui ressemble comme un frère :

Je respecte beaucoup les protestants, mais, vois-tu, le catholicisme serait aujourd'hui tout à fait *exquis* sans cette funeste réforme. Cherbuliez, esprit vraiment libre, quoique protestant, l'a dit dans un de ses livres. *L'Eglise était devenue pour les peuples une vieille maison hospitalière et commode : les savants et les philosophes commençaient à s'en arranger ; le dogme lui-même s'assouplissait ou du moins on n'y songeait plus beaucoup.* Ce mouvement débonnaire aurait continué. Sans doute il y avait des abus : simonie, vente d'indulgences (comme il y a, dans les gouvernements laïques, des Panamas et des trafics de décorations). Mais un bon Pape aurait suffi à redresser ces incorrections regrettables. En se soulevant, non contre les abus, mais contre l'Eglise même, le moine Luther et l'abbé Calvin, hommes affreux, nous ont donné la Réforme, *laquelle nous a valu l'ordre des Jésuites, le rétrécissement du dogme et, pendant longtemps, une intolérance catholique égale à celle des Réformés.* C'est bien fâcheux. Sans cela il y aurait encore une « chrétienté » ; *toute l'Europe aurait aujourd'hui une même religion simplement traditionaliste et rituelle, qui pourrait être délicieuse...*

J'entends bien que Jules Lemaître termine ce développement par son éternel : « Prenez-en ce que vous voudrez, ma

remarque subsiste.» Mais aussi m'attaché-je moins à l'expression littérale qu'au mouvement de la pensée. Or le rêve que caresse la pensée de Jules Lemaître, celui d'une religion simplement traditionaliste et rituelle, ce rêve a été condamné trois fois par l'histoire, une première fois lorsque le Christianisme naissant a détruit le Paganisme devenu simplement traditionaliste et rituel, une seconde fois lorsque la Réforme a obligé, sous peine de déchéance immédiate, le Néo-Paganisme où tendait en effet le catholicisme de la Renaissance à se « rétrécir », plus exactement à renforcer en lui l'élément chrétien, une troisième fois lorsque la Révolution est venue signifier aux abbés de cour et aux évêques libertins que la Raison, désormais majeure, ne pouvait plus se contenter d'une tolérance de fait, d'un régime d'autorité tempéré par la facilité et la complaisance, et revendiquait la liberté comme son droit.

L'esprit moderne, profondément plébéien, repousse et méprise la frivolité aristocratique et libertine de la Renaissance italienne et du XVIII[e] siècle français, après quoi Jules Lemaître soupire. Il prend terriblement au sérieux et la raison et la foi, et la science, et les droits de l'homme, et les droits de Dieu. Rationaliste, il n'est nullement antichrétien, et au contraire il voit dans le Christianisme, en même temps qu'une source incomparable de vertus privées, un élément, sinon indispensable, du moins très précieux, de la vie d'un Etat. Dans les pays où il règne sans conteste ni partage, et c'est-à-dire dans les pays qui, ayant fait la Réforme et bénéficié de la Révolution, ont pu éviter à la fois ces deux grand maux, l'anticléricalisme et le libéralisme, il assure à la raison et à la foi la plénitude de leur dévelopement sur la base de leur indépendance réciproque. En France, il ne se montre anticatholique que dans la mesure où le catholicisme prétend asservir la raison. Ce qu'il exige de l'Eglise, et ce qu'il finira par obtenir d'elle, c'est qu'elle limite, sinon ses ambitions, du moins son action à la culture de la vie chrétienne. Mais, encore une fois, il reconnaît le caractère profondément sérieux de la tâche qu'il lui assigne. Déplorer avec Jules Lemaître que l'Eglise, par l'institution des Jésuites et le rétrécissement du dogme, ait cessé d'être pour les peuples « une vieille maison hospitalière et commode », une religion *exquise*, *délicieuse*, c'est se mettre, par rapport au catholicisme comme au rationalisme

moderne, dans une position excentrique et inactuelle, formellement rétrograde, c'est, tout en faisant profession de procatholicisme, dénier au Catholicisme tout caractère sérieux, c'est lui faire à la fois tort et injure.

§

Si M. Charles Maurras est un fils de la Grèce antique, et Jules Lemaître un fils de la Renaissance et du XVIIIe siècle, M. Maurice Barrès, lui, est à bien des égards un fils authentique de la Révolution. Et d'abord il fut dans sa jeunesse, et en dépit de son traditionalisme il est resté « un fameux individualiste ». Notons-le en passant, le système catholique n'exclut pas aussi absolument que le système de M. Charles Maurras l'Individualisme : car c'est en définitive l'individu, et non la famille ou la société, qui est seul apte à recevoir la grâce et à devenir le sujet du salut, et donc l'individu, en un certain sens et sur un certain plan, est pour l'Eglise une espèce d'absolu, tandis que pour M. Charles Maurras, pur *social*, l'Individualisme n'est admissible en aucun sens et sur aucun plan. Mais sur cette question de l'Individualisme, M. Maurice Barrès est aussi nettement *à gauche* que M. Charles Maurras est *à droite* du *Syllabus*.

D'une manière générale M. Maurice Barrès, qui défend aujourd'hui l'Eglise parce qu'elle est opprimée, serait tout prêt à la combattre si elle devenait oppressive, c'est-à-dire *si les circonstances la mettaient en position d'appliquer son système*. Ce qu'il défend dans l'Eglise, c'est ce qu'elle représente de pure et précieuse spiritualité, mais il en rejette positivement l'idéologie, tant politique que métaphysique. Et ainsi il se trouve lui aussi dans cette situation singulière d'avoir à redouter le triomphe de la cause même qu'il soutient.

Mais ce n'est pas tout, et le désaccord de M. Maurice Barrès et de l'Eglise n'est pas limité au terrain politique ou philosophique, il s'étend au terrain religieux lui-même. M. Maurice Barrès est, avec M. Charles Maurras, le principal artisan de ce réveil du Paganisme qui caractérise notre temps ; mais tandis que M. Charles Maurras restaure le Paganisme hellénique, c'est le Paganisme celte que M. Maurice Barrès retrouve au fond de lui-même. Qu'on veuille bien lire de ce point de vue le merveilleux chapitre de *La Grande Pitié des Egli-*

ses de France, intitulé, d'un titre un peu fâcheux, *La Mobilisation du Divin :*

Les pensées de nos lointains ancêtres exercent toujours de mystérieuses et fortes poussées dans notre vie. Le peuple des fées et des génies qui vivaient dans les eaux, les bois et les retraites a disparu, mais en mourant il a laissé aux lieux qu'il aimait des titres de vénération et gardé avec notre race des liens d'amitié ou de terreur. Les siècles comptent bien peu pour celui qui dans la solitude prend soin d'écouter sa conscience, d'en accueillir les murmures profonds et de recevoir au fond de son être les dieux dépossédés...

Arbres fatidiques, douces fées des prairies et des sources, mystérieuse respiration des bois, vent du soir qui passe à travers les taillis, ô sentiments fragmentaires ! Je ne vois pas dans la nature les dieux tout formés des Anciens, mais elle est pleine pour moi de dieux à demi défaits. Toute une végétation subsiste au fond de nos cœurs, tout un univers submergé. La forêt de Brocéliande, le vieux domaine des chevaliers de la Table Ronde, où repose le prophète Merlin, est à demi détruite, et, dans sa fontaine de Baranton qui bouillonne toujours, le perron magique est brisé. La forêt des Ardennes a disparu, et nul pèlerin ne va plus éveiller à Niedermendig le souvenir de Geneviève de Brabant. Les Carmélites à Domrémy, sous le Bois-Chenu, boivent impunément l'eau de la Fontaine des Groseillers. Depuis des siècles, le crépuscule est descendu sur les forêts merveilleuses. Leurs hôtes vaincus gisent au fond des lacs et dans les ravins sous les feuilles mortes. Et pourtant à chaque fois que je traverse un champ de feu, une roche des fées, une solitude, je les appelle d'une voix insensée...

... Quelles sont ces vapeurs qui s'élèvent des taillis et des dépressions du plateau, quel est ce trouble qui m'agite? Sont-ce les dieux de mes aïeux qui m'ont reconnu et qui m'attirent au fond des bois? Le corps frissonne et recule, l'intelligence est de glace, mais un cœur fidèle bondit. Ames du purgatoire, aïeux qui réclament des libations sur leurs tertres, génies des lieux et mes propres sentiments réveillés, toutes les épaves religieuses de la vieille race m'appellent. Petits dieux locaux de tous grades, ils nous attendent et nous demandent si nous sommes prêts à les reconnaître. Foule anxieuse, découronnée ! Et moi, pour les saluer, je n'ai pas besoin du ménétrier des campagnes vosgiennes qui, dans la nuit de la Toussaint, salue des sons de son violon les âmes invisibles répandues dans l'espace. Une fois de plus j'ai reconnu avec émotion les dieux de mes aïeux. J'ai entendu leurs voix étouffées et timides. Un hymne se lève dans mon cœur et se mêle au vent du crépuscule dans les arbres de la solitude.

On s'en veut, en vérité, d'interrompre, pour reprendre une

sèche dialectique, cet incomparable flot de poésie, d'une qualité unique, je crois, dans notre littérature (sauf peut-être quelques pages de Renan). Mais enfin ce Paganisme, par où se complète et s'achève, désormais débarrassé de son fatras positiviste, le culte barrésien de la Terre et des Morts, n'est pas seulement étranger à l'enseignement de l'Eglise, il lui est formellement contraire. J'entends bien que M. Maurice Barrès se borne à demander « une alliance du sentiment religieux catholique avec l'esprit de la terre ». Mais quel sérieux, quelle solidité, quelle vigueur peut avoir une alliance dont les contractants ont entre eux autant ou plus de points de friction et de sujets de discorde qu'avec la plupart de leurs adversaires?

§

Car veut-on, en manière de contre-épreuve, passer, sans avoir à y changer grand'chose, de l'une quelconque des trois positions « procatholiques » que nous venons d'analyser, à l'anti-catholicisme le plus catégorique? Qu'on prenne donc, par exemple, le Paganisme de M. Charles Maurras, qu'on en infléchisse légèrement l'accent des notions de Raison et d'Ordre vers celles de Beauté et de Volupté, qu'on y ajoute quelques grains de charité baissée de ton, changée de plan, de pitié à base de sensualité, bref d'humanitarisme, et l'on a qui ? M. Anatole France.

RENÉ GILLOUIN.

LE

DERVICHE QUI NE TOURNE PLUS

—

— Tu as su tout de même trouver ma demeure ? Alors, c'est qu'Allah, plus que ton guide, t'a conduit.

Elle est si pauvre maintenant, et si ignorée derrière ce cimetière en ruines, dont chaque pierre pourrait, mieux que moi, te conter l'histoire des Osmanlis. Les Francs comme toi (j'en ai connu et aimé à Stamboul) sont curieux, intelligents, et ne nous méprisent pas, bien qu'ils nous fassent la guerre. J'ai vu leurs muftis, et beaucoup étaient hommes de science et de vertu. Qu'Allah ait miséricorde sur ceux-là quelle que soit leur Foi !

— . . . .

— Oui, je suis seul ici avec deux frères. Quelle confrérie pour un supérieur de derviches ! Vois : naguère, aux temps glorieux de la loi et du sabre, ils étaient là quatre-vingts, tous plus pieux et plus saints les uns que les autres.

Ce couvent en ruines, où les corbeaux se disputent ma cellule, fut une œuvre d'art offerte par Mourad à sa chère ville. Ces kiosques vermoulus étaient couverts de briques vernies d'Andrinople, et si tu grattais ces colonnes moussues, tu y lirais du latin et du grec. Regarde celle-ci qui, brisée, voit son fût rongé par les mousses et les chancres. Belle comme une vierge du Yémen, elle t'indique la place de l'autel où la ville sacrifiait aux Cabires. Sous ces terres où végètent mes maigres choux sont rangées mille et mille dalles sous lesquelles le Romain, l'Hellène et le Dace dorment côte à côte, après tant de siècles de haine. Voici les cellules où vivaient nos frères. Derrière

est la mosquée, entourée du petit cimetière où nous recevons les derniers des nôtres qui meurent ici, en terre maintenant souillée. Les Bulgares ont mis leurs mules là où les religieux, naguère encore, se livraient à leurs pratiques. Le sol du lieu saint est à jamais pollué. Mes deux frères et moi, nous ne restons ici que pour donner la sépulture à ceux qui, trop malheureux pour pouvoir fuir la patrie envahie, ont dû subir le contrat des Giaours barbares. Un jour viendra où la mort nous prendra aussi et nous couchera sous la stèle au turban de marbre. Alors, la ville s'emparera du monastère déchu, y mettra des soldats ou des malfaiteurs ; des entrepreneurs sacrilèges viendront voler nos scippes pour en faire les tables que vous mettez dans vos cafés, et prendront nos cercueils de vieille pierre pour y faire boire leurs porcs.

— . . . .

— Ne sois pas impatient. Entre et assieds-toi. Tout en te contant ce que tu désires savoir, je te préparerai un peu de la divine liqueur de café, que nos poètes appelaient « un des quatre coussins du divan du plaisir ». J'ai tant vécu ici que le pays m'a révélé son âme. Parfois, lorsque le soleil avant de tomber dans la mer rend les monts pierreux pareils à des oranges, il me semble que les choses me parlent, et que les morts viennent murmurer à mes oreilles. Alors je pleure en pensant aux beaux jours enfuis de l'Islam et aux heures glorieuses où ces remparts, hérissés de janissaires, défiaient le choc de races entières. Regarde au-dessus de nous, sur cette crête, le château de Yédi Koulé. C'est là que l'Orient, en la personne de Xerxès, découvrit l'Occident. Il est le premier homme qui ait jeté des yeux concupiscents sur Therma, la perle makédonienne, le premier qui ait compris ce qu'elle serait un jour et les désirs qu'elle allumerait chez les plus éloignés des Barbares. Quand il la vit aussi souriante, entourée de jardins et de vignes, pure de souillures, car les eaux du Vardar, en ce temps, la respectaient, l'homme des déserts de sable eut envie d'elle comme d'une femme. Mais elle ne se donna pas à lui, pas plus qu'à d'autres du reste. Therma, devenue Thessalonique, puis Soloûn, puis Sélanik, ne sera jamais à personne. Elle est une incomparable prostituée fière de sa beauté, mais dont le cœur rebelle ne veut pas de maître. Regarde tes jeunes conquérants vêtus de bleu : ils s'en iront comme les autres chas-

sés par d'autres, parce que c'est ainsi depuis des siècles, suivant une loi mystérieuse et fatale...

— . . . .

—Le monde ne varie pas. Et ce ne sont pas tes canons et tes oiseaux de toile qui en changeront le cours immuable. Sélanik n'est qu'au Vardar. Depuis toujours, il se rapproche d'elle, et elle subit sa souillure et ses caprices comme une vierge fascinée par un vieillard impur est obligée de le servir. Mais laisse-moi te conter tout ce que j'ai lu dans ces livres dont les débris pourrissent à demi rongés par les rats. Sache donc que Sélanik est une enfant de ces Hellènes qui, aujourd'hui, te font sourire.

Les dieux présidèrent à sa naissance. Leurs temples aux multiples colonnes s'étagèrent le long de cette colline, que domina un Acropole. Les adroits marchands des îles couvraient la côte de comptoirs et y trafiquèrent longtemps de leurs vins doux et de leurs huiles blondes. L'or et l'argent y affluèrent, et les élégants citoyens d'Alexandrie ne dédaignèrent pas de s'y établir avec leurs écoles de philosophes et de poètes. Mais les Gaulois, tes pères, vinrent la ruiner stupidement, jusqu'à ce que les victorieuses légions de l'Italie les en eurent chassés. Elle connut encore de beaux jours, sous la paix romaine, malgré les assauts des pirates...

— . . . .

— Oui, tu sais tout cela, et aussi, sans doute, que la religion de tes ancêtres naquit ici, par le petit tapissier Yoûdi qui boitait, si pauvre que, pour subsister, il devait mendier les figues et les olives le long de ces rues. Ta religion devint souveraine, et les temples antiques cédèrent la place aux églises en forme de croix, où les prêtres criaillaient, haranguant la foule et submergeant tout. Les nuées de Barbares aux peaux jaunes déferlent toujours comme une marée et se convertissent. Mille monastères couvrent alors le pays, et le peuple se déchire en querelles de religion. La perle de la Makédoine passe de mains en mains et de maîtres en maîtres, et aucun ne peut la conserver, ni les hommes blonds de ton pays, ni les bruns envoyés de Venise...

— . . . .

— C'est alors que nous arrivâmes, nous, les Osmanlis. Le Sultan, déjà, avait conquis le pays, pour son plus grand bien,

mais les gens d'ici ne le comprirent pas et s'enfuirent. Il resta ici sept fois mille habitants, et lorsque Hamda Bey se présenta devant les murs, il ne trouva sur les remparts que bien peu d'hommes de Venise pour lui tenir tête. Alors, disent les livres, le Bey, dans sa bonté, voulut éviter un massacre, et tenta de dissuader les habitants de se défendre. Mais, pour toute réponse, ils se réfugièrent en prières dans les églises, suppliant leur Dieu de les protéger contre ceux qu'ils appelaient les Infidèles, et laissant aux milices d'Italie le soin de les protéger. Ce que fut le siège, Allah le sait ! Vois ce moignon de tour : c'est là que se donna l'assaut. Les nôtres, superbement enflammés, lancèrent leurs colonnes contre les murs. Elles s'y brisaient en affreux tourbillons, sous les coups que les Vénitiens, des créneaux, faisaient tomber sur elles. En vain les échelles se dressaient. La poix et l'huile ruisselaient sur la tête de nos soldats. Le sultan se fit monter un trône sur le champ de bataille, et là, risquant lui-même les traits et les projectiles, encouragea ses troupes. Il ne donna pas moins de six cents vêtements de soie magnifique à des officiers valeureux et de deux cents sabres de Bagdad. Les convois de dromadaires se succédaient dans la plaine pour pourvoir aux besoins des assaillants, et les animaux, une fois déchargés, emmenaient, à l'abri des coups, les blessés gémissants. Enfin, un janissaire hardi, Suleyman, parvint au sommet de la tour. A coups de cimeterre, il trancha les têtes des Italiens qui défendaient l'ouvrage, et les jeta dans la cour, parmi ceux qui se préparaient à monter. La terreur les fit se bousculer, car ils se crurent trahis. A la faveur de la confusion, nous pûmes forcer le rempart. Les Italiens et les Hellènes se sauvèrent sur leurs vaisseaux, et Mourad compta une victoire de plus.

— . . . .

— Mourad était un prince vertueux. Au lieu de se délecter bassement dans le sang et la volupté, comme l'eût fait tout autre vainqueur, il se retira discrètement sur les rives du Vardar, et y attendit que ses aides de camp eussent rétabli l'ordre dans Sélanik. Mais lorsqu'il y entra, il se désola en constatant qu'il n'avait conquis qu'un cadavre de ville. Alors, il entreprit de repeupler ce désert de pierres et de marbres, et invita les Osmanlis de la province makédonienne à venir habiter celle qui désormais s'appellerait Sélanik. Il rendit aux Héllènes qui

voulurent revenir leurs biens et leurs terres, et leur promit qu'ils en jouiraient dans la paix. Quatre basiliques seulement devinrent des mosquées, qui s'appelèrent : Eski-Djima, Yacoub-Djamissi, Eski-Seraï, Kazandjilar. Et la vie continua.

Mais ce fut un grand changement. Car partout où règne notre Foi, s'établissent l'ordre et la sagesse. Les corrompus Thessaloniciens, aux mœurs et aux costumes asiatiques, efféminés, voluptueux et somptueux, prirent peu à peu la gravité de l'Islam. Sur les têtes, les bizarres mitres, ornées de gemmes et de métaux précieux, furent remplacées par le modeste bonnet de feutre écarlate. La Loi refoula les femmes derrière les grilles de bois des Harems. Les rues, naguère débordantes d'une populace bruyante, devinrent des lieux de paix. Les arbres, sans contrainte, poussèrent où ils voulurent, les frondaisons envahirent les places publiques, et créèrent des coins d'ombre où il fit bon rêver sur une natte, en poussant le houka. Le silence et la paix musulmanes coulèrent doucement sur la ville ; les habitants, sans distinction de couleur ni de foi, vécurent tranquilles, pourvu qu'ils payassent l'impôt à Mourad. Et peu à peu les purs minarets jaillirent au-dessus des maisons, et virent avec joie une foule de plus en plus nombreuse répondre à l'appel magnifique des mouzzins.

— . . . .

— Les Youdis ? J'y arrive. Je n'aurai garde, puisque tu me demandes des choses vraies, de les passer sous silence. Je suis un vieil homme, et, dit-on, un savant. Tu as devant toi le dernier derviche de Tchaouch-Monastir. Après moi, certes, la Loi mourra à Sélanik. Mais j'ai vu beaucoup de choses et beaucoup de peuples... et à force de réfléchir, j'ai compris qu'il était mauvais de penser que tout, en dehors de ce qu'on aime, de ce qu'on croit, et de ce qu'on respecte, est mauvais. Nos ennemis, par une étrange volonté d'Allah, ont quelquefois en partage des biens qu'il ne nous a point octroyés. Peut-être par là, dans sa sagesse infinie, veut-il nous rendre modestes, et nous donner le désir d'acquérir ce qui nous manque ? Je ne sais. Mais écoute : si une race, si un peuple méritent de posséder l'impossidable, je veux dire la cité, c'est bien celui des Youdis (qu'Allah confonde !) Chassés des pays d'Espagne par ceux de ta croyance, ils accoururent ici avec leurs richesses et s'y installèrent. Tu connais comme moi ces hommes ti-

mides, âpres au gain et entreprenants, qui ne possèdent qu'une seule âme pour des millions de corps épars dans le monde pour leur châtiment. Le sultan, qui voulait, avant tout, peupler sa ville, les vit arriver d'un bon œil, et ne leur ménagea pas les encouragements. Alors, chose unique depuis le Prophète, la Synagogue put vivre en paix à côté de la Mosquée. On imposa les Youdis un peu plus que les autres, mais comme ils gagnaient de l'argent, ils ne se plaignirent jamais. Des banques naquirent, des entrepôts, des boutiques, une foule de négoces inconnus jusqu'alors. De tous les coins de la terre, le commerce afflua vers la ville. Youdis de Syrie vendeurs de dattes, Youdis de Flandre riches en draps et en broderies, Youdis du pays des « Iggliz » trafiquants de perles et d'or, Youdis d'Afrique et d'Italie marchands de grains, envoyèrent régulièrement dans la baie des frégates surchargées des biens de la terre. La calme cité du Sultan devint une des citadelles du négoce. La langue des Osmanlis dut céder le pas à l'espagnol qui servait à ces gens pour se comprendre. Et bientôt, même les janissaires et les eunuques parlèrent la langue du plus bel empire des Maures. Rien n'est changé aujourd'hui. Bien des maîtres se sont succédé sur cette terre. Mais si tu veux à coup sûr être compris de ce chaouch qui balaie la porte, parle-lui en castillan. Vois cette « Deunmeh » qui, la face couverte, passe peureusement la tête derrière ce pan de mur pour inspecter la venelle... sois assuré que ce n'est pas en turc qu'elle interpellera sa servante. Et ainsi en est-il partout. Toi-même, lorsque tu déambules dans les rues gorgées de marchandises, tu ne peux te passer des Youdis venus d'Espagne. Et c'est peut-être grâce à eux que tes soldats et ceux d'« Iggliz » peuvent subsister ici sans trop regretter leur patrie. . . . .

— . . . .

— Seuls, les Youdis ne peuvent prospérer. Sans les Osmanlis, ils n'eussent pu développer leurs facultés. Comme certaines plantes qui ne peuvent vivre et se multiplier que sous l'ombre propice d'arbres puissants, ils ne fructifient que sous une loi qui les protège et les réprime en même temps. Un jour vint où ils eussent pu se rendre maîtres de la place dont Mehmed le Sultan s'était désintéressé, dans son amour pour Andrinople. Mais, uniquement absorbés par leurs négoces, ils ne purent le

faire. Par une étrange contradiction, leurs esprits, plutôt que de s'appliquer à de saine politique, s'affolèrent en des disputes de synagogue. Et c'est maintenant que je vais te montrer l'erreur des gens de ton pays lorsqu'ils veulent chasser le Turc jusqu'à le rejeter de l'autre côté de la mer. Nous sommes, crois-le bien, les seuls à avoir appliqué à ce pays le régime qui lui convient. Notre pouvoir, sans règles trop rudes, sans lois immuables, a su se montrer, suivant les cas et les époques, paternel ou tyrannique, sévère ou tolérant. La bastonnade réussit souvent, là où échoue la prison, et il n'est pas mauvais qu'en certains temps des cadavres se balancent aux potences des carrefours par plusieurs dizaines. Vos systèmes tout faits et vos lois d'Occident ne valent rien pour ces gens-ci. Le Makédonien a toujours été un rebelle, un pirate, et un sot ambitieux. Son pays n'aura de valeur pour vous que si vous l'en exilez. Mais le dépeupler pour vous installer simplement ici serait la honte de votre civilisation, n'est-il pas vrai? Admire, au contraire, la puissance de l'Islam, qui a su grouper sous son sceptre, et faire vivre en harmonie relative, tant de peuples divers, et reconnais que notre société, malgré sa décrépitude apparente, est plus parfaite que la vôtre. Nous sommes le vrai peuple, le peuple sans aristocratie, ni bourgeoisie, ni plèbe. Tel portefaix d'hier sera peut-être ministre demain. Et tel puissant pacha, demain destitué, s'établira cafetier devant la porte de son ancien palais. De plus, notre Foi offre à ceux qui sont las des sottes querelles de la leur un asile sûr pour l'esprit. Les prières du jour sont de fidèles gardiennes des âmes. Et quiconque a goûté l'astmosphère de nos mosquées et de nos tekkés ne hante plus volontiers le Temple ou la Synagogue. Pourtant, ceux de la Croix ne l'ont jamais compris. Je ne te dirai pas les époques troublées et les régimes incohérents que connut la ville. Toujours nous pûmes nous y maintenir, jusqu'à ces heures de malheur et de sang, où le croissant dut céder devant les Giaours des Balkans. T'en souviens-tu? Tous se levèrent contre nous. La faute que jamais Hamid ne commit, les « jeunes gens » ne manquèrent pas de la faire, après leur stérile essai de révolution, et ils laissèrent le Roi des chiens de Bulgares rallier ses voisins sous son étendard. Montagnards de la Tchernagore, Serbes, Hellènes et Bulgares marchèrent contre nous....

— . . . .

— Oui, j'ai vécu ces heures. Nos armées n'étaient pas prêtes. Partout, dans la montueuse Albanie comme dans la triste vallée du Vardar, nos villes s'écroulent sous le canon. Tous les pauvres villages accrochés au flanc des coteaux ou cachés timidement dans le creux des gorges voient s'abattre sur leurs murs des nuées de rapaces massacreurs à la solde des alliés, qui torturent, pillent et incendient au nom de la Croix. Des carcasses humaines pendent à tous les arbres. Sous les tourbillons de fumée, le lamentable troupeau de femmes et de filles turques se sauve, se perd, et meurt de faim dans les montagnes. C'est, dit-on, le triomphe de la lumière sur la barbarie. Nous, dans ce monastère plein d'une foule de fidèles apeurés, recueillons des malheureux qui, instinctivement, viennent demander asile à la ville. On se bat dans les rues pour un morceau de pain, et le mugissement des armées en marche qu'apporte le vent du Nord augmente la terreur dans le cœur de chacun. Les femmes s'échappent des harems et, conduites par les eunuques affolés, se réfugient sur des galiotes qui lèvent la voile au hasard. Le sultan Hamid qui ignore tout, et la faute commise par les « jeunes gens », se voit embarqué de force sur un vapeur qui l'emmène à Stamboul, affolé, gémissant de comprendre l'immensité de la faute commise par ses adversaires, et qui ruine le patient travail de tant de générations de Sultans. Enfin, Hellènes et Bulgares entrent dans la ville. On poignarde, on fusille quelques centaines d'Osmanlis, et, la fièvre de sang passée, on s'occupe des Youdis dont les magasins sont brutalement visités...

— . . . .

— Je n'ai pas fui parce qu'il restait des Osmanlis ici. Mais beaucoup de mes frères ont été massacrés, et d'autres ont pris place sur les galiotes au moment terrible. Des Bulgares ont profané mon cimetière, et, comme je m'opposais à l'entrée de leurs mules dans le lieu saint, ils m'ont menacé, au nom de la Croix, de m'arracher les yeux et la langue. Puis, un matin, j'ai été tiré de mon sommeil par des piétinements affolés. Les chefs frappaient les soldats pour qu'ils se hâtassent. En quelques minutes, mon couvent était vide. Mais une fusillade retentit bientôt, enrichie de coups de canon. Un combat forcené se livrait dans les bas quartiers entre alliés. Quelques

jours plus tard, les Hellènes seuls restaient maîtres de la place, et dans la joie de l'orgueil satisfait, plantèrent sur tous les édifices le drapeau bleu et blanc...

— . . . .

— Ils ne m'ont pas fait de mal. Et moi qui ai vu tant de choses, je ne me scandalise pas de les voir rentrer en possession de cette Thessalonique qui leur appartint dans les temps anciens. Je sais, d'ailleurs, qu'ils ne la garderont pas. Ils ont construit ici des casernes, et ont traduit les enseignes et les noms de pays en hellène. A cela se borne leur œuvre. Les mosquées sont redevenues des églises, et une nuée de pappas aux cheveux longs et aux airs louches les ont envahies, apportant avec eux la crasse et l'ignorance. Les vaines disputes théologiques recommencent, et les lieux saints sur lesquels ne retentit plus le sublime appel du mouzzin, attirent une maigre racaille pouilleuse. Les bouges où se débite le poison se multiplient pour le plus grand bien des voleurs et des assassins de grandes routes. Ce qu'il y a de plus mauvais dans vos pays vient ici, apporté par les Hellènes. Sélanik est une basse prostituée suant l'alcool, la luxure et les maux honteux...

— . . . .

— Ils ne la garderont pas. Tu vois bien que les soldats jaunes d'Iggliz et tes soldats bleus la leur prennent peu à peu. Les frégates sont dans la baie. Vous marchez en maîtres par la ville. Et nous, les Osmanlis, nous rions silencieusement, sachant par expérience que, lorsque les chiens sont trop autour d'un os, ils finissent par se battre. Vous vous en irez, comme sont partis les gens de Rome, ceux d'Espagne, ceux de Venise, ceux de Serbie, et tous les autres. Vous vous en irez parce que Sélanik ne veut pas être possédée. Vois au large cette bande brune qui s'enfonce dans le sein du golfe. Elle gagne d'année en année, sur la rive. Le vieux Vardar resserre son étreinte. Bientôt Sélanik succombera sous son haleine, vide de Youdis, de Bulgares, de Francs et d'autres. Seuls, quelques Osmanlis mourront avec elle, fidèles jusqu'à la fin, pour que la parole puisse devenir une vérité : là où a lui le Croissant, il s'éteindra, quand le dernier minaret aura croulé de vétusté, quand le dernier Osmanli sera mort de vieillesse...

MAX RABUSSON.

ESSAI SUR LE NEUTRE

—

A Louis Dumur.

Dans sa déclaration de neutralité, le 3 août 1914, la Suisse a dit : « La Confédération suisse, inspirée par ses traditions séculaires, a la ferme volonté de ne se départir en rien des principes de neutralité si chers au peuple suisse... La Confédération suisse maintiendra et défendra, par tous les moyens dont elle dispose, la *neutralité* et l'*inviolabilité* de son territoire et observera elle-même la plus stricte neutralité vis-à-vis des états belligérants. » Tel est le texte inscrit au fronton helvétique. A première lecture, ce texte a quelque grandeur. Le malheur est qu'il ne signifie pas grand chose.

Sans cesser d'être neutre, un État qui n'est neutre que provisoirement, comme la Grèce, peut laisser occuper son territoire. Il y a donc dans l'idée de neutralité (permanente) cette affirmation : l'État neutre défend l'inviolabilité de son territoire. Il s'y engage. Mais ce n'est que depuis 1848 que la Suisse, unanime, a proclamé et fait respecter l'inviolabilité de son territoire. Dès lors, cette idée d'inviolabilité est devenue si essentielle qu'elle s'est détachée de l'idée de neutralité pour s'affirmer séparément. La Confédération défendra la neutralité *et* l'inviolabilité du territoire : ce sont choses différentes.

L'inviolabilité du territoire, on ne l'a que trop vu, n'a qu'un sens matériel, militaire. Elle devrait en avoir un autre. Elle devrait avoir un sens qui déborde le militaire, parce que la souveraineté d'un peuple peut être atteinte, même si le territoire n'est pas entamé. Il reste que la Suisse a pris l'engagement de repousser toute agression. Sur ce point tout le monde a toujours été d'accord. Mais la Suisse s'est engagée

à user de « tous les moyens dont elle dispose ». Et voilà que les difficultés commencent et que cesse l'unanimité : parce que l'idée d'inviolabilité entre en conflit avec l'idée confuse de neutralité.

Le chef d'Etat-major l'a déclaré : « Notre neutralité n'est pas sans inconvénient pour l'armée. » Le service de renseignements, qui est un des moyens dont la Confédération dispose et qu'elle s'est engagée à employer, est « partiellement » incompatible avec la neutralité. La conception de neutralité est ébranlée; en tout cas, les deux officiers accusés de trahison n'ont agi « que dans l'intérêt de l'armée et du pays ». — La Suisse romande a poussé des clameurs : théories abominables de marchandages et de compensations, périlleuse immoralité... La Suisse allemande a répondu que les deux officiers et le chef d'État-major étaient hommes d'honneur, qu'ils avaient gardé la confiance illimitée de tout le monde. Et voici maintenant l'assez plaisante conclusion du bouleversemen général : les deux officiers ont été acquittés, le chef d'Etat-major est resté tranquillement à sa place, pendant que Suisses français et allemands, d'une seule voix, les yeux sur le drapeau, entonnaient le chœur de la neutralité absolue. « La neutralité est la pierre angulaire de notre existence internationale. »

Désormais la Suisse a son tabou. La patrie est sauvée.

—

Qu'est-ce donc que la neutralité, et quels sont tous les moyens dont la Confédération dispose pour la faire respecter? On ne sait pas. Personne ne sait. Qu'on lise les vingt ou cinquante discours prononcés à Berne, on n'y comprend *absolument rien*. Il ne faut pas compter sur les juristes. Il n'y a jamais rien de bon à attendre des juristes. Ce sont des scribes plus ou moins retors, ensevelis sous les textes, avec au cou la gangue de la technique.

Dans la Convention internationale signée à Genève le 22 août 1864 au sujet des militaires blessés sur les champs de bataille, il est fait un grand abus du mot neutre ; — on ne sait pas où on en est. Cinquante ans plus tard, la Convention du 6 juillet 1906 pour l'amélioration du sort des blessés et malades dans les armées de campagne marque un progrès. Plus d'équivoque, ni de contradiction. Le mot neutre a été remis à

sa place et ne s'applique plus qu'aux non-belligérants. Mais l'année suivante, à la deuxième conférence de La Haye, de nouveau on ne sait plus où on en est. La V[e] Convention concerne « les droits et les devoirs des Puissances neutres en cas de guerre sur terre ». 25 articles sur les droits et les devoirs des neutres. Quand on a lu ça, on ne sait pas ce que c'est que la neutralité. En attendant, on s'en va partout répétant qu'on est neutre, loyalement neutre, d'une stricte et scrupuleuse neutralité, d'une neutralité *absolue.*

La neutralité permanente n'est qu'un peu moins provisoire que les autres. En outre, elle n'est jamais absolue. Elle est proprement de caoutchouc. Tant que les belligérants respectent le territoire neutre, on considère qu'ils respectent la neutralité. Il y a là une confusion tout au profit des belligérants. Ils peuvent injurier les neutres, les inonder de fausses nouvelles, semer l'or, le mensonge et la haine, extorquer des renseignements à l'Etat-major... Ce n'est que lorsqu'ils sont devenus un danger public qu'on prend contre eux des mesures, mais on ne les accuse pas de violer la neutralité, parce qu'ils respectent le territoire, l'inviolabilité du territoire n'ayant qu'un sens militaire. Davantage, les belligérants ont le droit d'exercer sur les neutres une pression économique. « Nous apprécions, dit le rapporteur romand de la commission de neutralité, nous apprécions chez nous les services que l'Allemagne nous rend ; nous savons qu'elle nous fournit notre *charbon*, mais nous savons aussi que ce qu'on nous donne de ce côté comme de l'autre, n'est qu'une petite récupération pour tout ce qu'on nous prend, car cette guerre économique, qui a éclaté en même temps que l'autre, nous prive de nos *droits* naturels et primordiaux (1). » En somme, les belligérants ont tous les droits, à une réserve près, qui ne concerne pas la neutralité. La question de neutralité ne se pose pas pour le belligérant. — Il en va autrement pour le neutre. En France ou en Allemagne le Suisse est suspect tant qu'il n'a pas fourni ses preuves. Il lui faut montrer patte blanche.

Un mot, il n'est plus neutre. Un silence, il l'est trop. Et au premier soupçon, on l'expulse. (On a d'ailleurs mille fois rai-

(1) Puisqu'elle cède des « droits naturels et primordiaux » contre du blé et du charbon, la Suisse romande estime donc que la *théories des compensations* se justifie en quelque mesure.

son.) Dans son propre pays, le Suisse est considéré comme violant la neutralité s'il manifeste seulement ses sympathies ou ses antipathies avec trop de conviction. Ainsi un mot est contraire à la neutralité et, pour un mot, l'amende et la prison, — alors que les conventions internationales (1) permettent au neutre même des actes de guerre. Un neutre peut aller prendre du service dans une armée belligérante, *se battre* pour la France ; mais dans son propre pays, il n'a pas le droit de *parler* contre l'Allemagne. Les juristes diront que ce n'est pas la même chose. On s'en doute, mais on dit que la neutralité est de caoutchouc et on attend qu'elle soit définie. Elle laisse le belligérant entièrement libre, à une réserve près, tandis qu'elle étouffe le neutre de ses tentacules soudain multipliés. Le neutre a tous les devoirs et un seul droit, celui de se taire. On lui dit qu'il faut renoncer à toute liberté pour que le pays reste indépendant ! Il y a vingt-huit mois que cela dure.

Avant même de chercher le sens de la neutralité, il faut tout de suite en tracer la limite, au fer rouge. La neutralité n'est pas absolue.

Quand le chef d'État-major dit que « notre neutralité n'est pas sans inconvénient pour l'armée », que le service de rengnements est « partiellement » incompatible avec la neutralitralité, il a parfaitement raison. Le chef de l'Etat-major n'a eu qu'un tort, c'est de n'aller pas jusqu'au bout de sa pensée. L'idée de neutralité serait sortie du débat moins incohérente. Mais en Suisse la pensée ne va jamais jusqu'au bout de rien et l'hymne national serait-ce la palinodie ? La Suisse doit et peut défendre son territoire par tous les moyens dont elle dispose. Elle s'y est engagée. Un de ces moyens, c'est le service de renseignements. Tous les renseignements qui intéressent la défense de la Suisse sont bons à prendre. L'idée de neutralité est limitée par l'impérieuse nécessité de la défense du pays. Le neutre n'est pour aucun des belligérants, mais il est pour lui-même.

On objectera que cette nécessité de la défense du pays peut mener loin. Il est vrai. « Le bien public, dit Montaigne, requiert qu'on trahisse, et qu'on mente, et qu'on massacre : résignons cette commission à gents plus obéissants et plus souples. » Ce qu'on ne comprend pas, c'est que des officiers de

(1) Deuxième conférence de la Haye, V Convention, art. 6.

sa place et ne s'applique plus qu'aux non-belligérants. Mais l'année suivante, à la deuxième conférence de La Haye, de nouveau on ne sait plus où on en est. La Ve Convention concerne « les droits et les devoirs des Puissances neutres en cas de guerre sur terre ». 25 articles sur les droits et les devoirs des neutres. Quand on a lu ça, on ne sait pas ce que c'est que la neutralité. En attendant, on s'en va partout répétant qu'on est neutre, loyalement neutre, d'une stricte et scrupuleuse neutralité, d'une neutralité *absolue*.

La neutralité permanente n'est qu'un peu moins provisoire que les autres. En outre, elle n'est jamais absolue. Elle est proprement de caoutchouc. Tant que les belligérants respectent le territoire neutre, on considère qu'ils respectent la neutralité. Il y a là une confusion tout au profit des belligérants. Ils peuvent injurier les neutres, les inonder de fausses nouvelles, semer l'or, le mensonge et la haine, extorquer des renseignements à l'Etat-major... Ce n'est que lorsqu'ils sont devenus un danger public qu'on prend contre eux des mesures, mais on ne les accuse pas de violer la neutralité, parce qu'ils respectent le territoire, l'inviolabilité du territoire n'ayant qu'un sens militaire. Davantage, les belligérants ont le droit d'exercer sur les neutres une pression économique. « Nous apprécions, dit le rapporteur romand de la commission de neutralité, nous apprécions chez nous les services que l'Allemagne nous rend ; nous savons qu'elle nous fournit notre *charbon*, mais nous savons aussi que ce qu'on nous donne de ce côté comme de l'autre, n'est qu'une petite récupération pour tout ce qu'on nous prend, car cette guerre économique, qui a éclaté en même temps que l'autre, nous prive de nos *droits* naturels et primordiaux (1). » En somme, les belligérants ont tous les droits, à une réserve près, qui ne concerne pas la neutralité. La question de neutralité ne se pose pas pour le belligérant. — Il en va autrement pour le neutre. En France ou en Allemagne le Suisse est suspect tant qu'il n'a pas fourni ses preuves. Il lui faut montrer patte blanche.

Un mot, il n'est plus neutre. Un silence, il l'est trop. Et au premier soupçon, on l'expulse. (On a d'ailleurs mille fois rai-

(1) Puisqu'elle cède des « droits naturels et primordiaux » contre du blé et du charbon, la Suisse romande estime donc que la *théories des compensations* se justifie en quelque mesure.

son.) Dans son propre pays, le Suisse est considéré comme violant la neutralité s'il manifeste seulement ses sympathies ou ses antipathies avec trop de conviction. Ainsi un mot est contraire à la neutralité et, pour un mot, l'amende et la prison, — alors que les conventions internationales (1) permettent au neutre même des actes de guerre. Un neutre peut aller prendre du service dans une armée belligérante, *se battre* pour la France ; mais dans son propre pays, il n'a pas le droit de *parler* contre l'Allemagne. Les juristes diront que ce n'est pas la même chose. On s'en doute, mais on dit que la neutralité est de caoutchouc et on attend qu'elle soit définie. Elle laisse le belligérant entièrement libre, à une réserve près, tandis qu'elle étouffe le neutre de ses tentacules soudain multipliés. Le neutre a tous les devoirs et un seul droit, celui de se taire. On lui dit qu'il faut renoncer à toute liberté pour que le pays reste indépendant! Il y a vingt-huit mois que cela dure.

Avant même de chercher le sens de la neutralité, il faut tout de suite en tracer la limite, au fer rouge. La neutralité n'est pas absolue.

Quand le chef d'État-major dit que « notre neutralité n'est pas sans inconvénient pour l'armée », que le service de rengnements est « partiellement » incompatible avec la neutralitralité, il a parfaitement raison. Le chef de l'Etat-major n'a eu qu'un tort, c'est de n'aller pas jusqu'au bout de sa pensée. L'idée de neutralité serait sortie du débat moius incohérente. Mais en Suisse la pensée ne va jamais jusqu'au bout de rien et l'hymne national serait-ce la palinodie ? La Suisse doit et peut défendre son territoire par tous les moyens dont elle dispose. Elle s'y est engagée. Un de ces moyens, c'est le service de renseignements. Tous les renseignements qui intéressent la défense de la Suisse sont bons à prendre. L'idée de neutralité est limitée par l'impérieuse nécessité de la défense du pays. Le neutre n'est pour aucun des belligérants, mais il est pour lui-même.

On objectera que cette nécessité de la défense du pays peut mener loin. Il est vrai. « Le bien public, dit Montaigne, requiert qu'on trahisse, et qu'on mente, et qu'on massacre : résignons cette commission à gents plus obéissants et plus souples. » Ce qu'on ne comprend pas, c'est que des officiers de

(1) Deuxième conférence de la Haye, V Convention, art. 6.

l'Etat-major se chargent de certaines besognes. Mais on cesse de s'étonner quand on s'aperçoit qu'ils ne faisaient que suivre leurs sympathies. Ces sympathies les ont menés loin. C'est ici que la trahison commence, ici seulement. Tant qu'ils n'ont en vue que l'intérêt de la défense du pays, et qu'ils sont en mesure de le prouver, il faut admettre non une atteinte, une limite parfaitement légitime et nécessaire à la neutralité. Mais dès que se manifeste, outre l'intérêt de la défense du pays, une sympathie excessive pour un belligérant, *aux dépens* de l'autre, systématiquement, la neutralité n'est pas limitée par les exigences de la défense nationale, elle cesse d'exister. Et le pays entier a part de responsabilité qui n'a pas su donner une direction à l'Etat-major, ni imposer sa volonté, s'il en avait une.

On objectera encore : la fin justifie donc les moyens ? La fin, quand il y va de la vie d'un homme ou d'un pays, justifie beaucoup de moyens. Seuls les fanatiques ne seront pas d'accord. Un des champions de la cause romande (1) a dit à Berne : « Je tiens les pleins pouvoirs pour inconstitutionnels, *mais* ils sont justifiables en vertu de l'adage : primum vivere, deinde philosophari. » Et un conseiller fédéral a dit : « Salus publica suprema lex esto. » C'est cela. La défense du territoire, de la souveraineté avant la neutralité. Ceci encore : Un député allemand a déclaré, aux applaudissements de la majorité de ses collègues, que les théories du chef d'Etat-major sont en contradiction avec la vraie conception de la neutralité absolue *mais* que le chef d'Etat-major est notre meilleur soldat et que nous ne devons pas le perdre. Et les juges de Zurich ont décidé que la neutralité n'était pas violée tant qu'elle ne l'était qu'objectivement. Voici enfin une limite non plus militaire ou juridique à la neutralité, une limite morale. S'adressant à ses amis d'Allemagne, un professeur de l'Université de Berne a dit : « Vous voudrez bien nous autoriser à garder notre neutralité tant que notre conscience nous le permettra »... Ce qui est odieux, ce qu'aucun honnête homme, ce qu'aucun Européen n'admettra jamais, c'est le *Not kennt kein Gebot*, de la part du loup qui saigne l'agneau. La Suisse est dans une position difficile. Tout est nuance, degré, interprétation, tact

(1) Qui a protesté avec énergie contre la théorie des compensations de l'état-major.

et bonne foi. Ce qui gâte et embrouille tout, ce qui rend la la position de la Suisse plus que difficile, périlleuse, c'est que les sympathies commandent, bien qu'on s'efforce de les mettre sous le boisseau. Elles commandent parce que la neutralité n'a point de sens. Cette pierre augulaire est de sable. Une chose reste pourtant acquise, la neutralité n'est pas « absolue ».

—

Les sympathies commandent. Nous ne sommes pas des automates, pas encore. Arracher la sympathie à l'homme, c'est le châtrer. A moins d'être une brute ou un tas de pierres, on aime quelqu'un ou quelque chose, quand ce ne serait que l'herbe ou l'argent. Arracher la sympathie à l'homme, ou l'amour, qu'est-ce qui reste ? Un automate, précisément. La guerre est à la frontière et non en Océanie. Comment rester en dehors de la grande mêlée qui bouleverse le monde ? Il n'y a que les morts qui n'ont plus rien à défendre et qui ne peuvent plus aimer. On les emporte dans un cercueil consentant à tout.

L'amour est tellement le plus fort que neutre signifie l'un *et* l'autre, c'est-à-dire tous les deux. Les sympathies de la Suisse vont à droite et à gauche. Pourvu qu'on soit d'accord sur deux ou trois points essentiels du contrat suisse, libre à chacun de suivre ses sympathies où elles le mènent. Libre à la Suisse d'être pour la France et pour l'Allemagne en même temps, à condition que chacun sache être, quand il faut, dans le domaine des pensées et des sentiments, comme dans le militaire, ni pour la France, ni pour l'Allemagne, — pour la Suisse.

C'est ici que la position de la Suisse devient délicate et périlleuse. Car les sympathies peuvent entraîner loin. L'instinct de race s'est réveillé plus puissant que jamais. La France et l'Allemagne ont agi sur la Suisse comme des aimants sur un clou, l'Allemagne surtout, on sait comment. Quand on cède aux sympathies, on passe du sentiment à l'acte, insensiblement. Il vient un moment où entraîné par ses sympathies, on perd de vue son propre pays, on cesse d'être pour la Suisse, alors qu'on s'imagine la servir encore. Et le mot neutre ne signifie plus rien, sauf compromis.

La neutralité a compris le danger. C'est pourquoi elle a prétendu interdire aux neutres d'exprimer leurs sympathies ou du moins leurs antipathies. Comme compensation, elle leur a prêché la compassion pour toutes les victimes de la

guerre, sans distinction. « Nous devons nous retrouver sur le terrain de la charité. » Le sublime ici se perd dans le ridicule.

Les neutres ne sont pas uniques propriétaires de la compassion. Elle est humaine et non pas suisse. Si les neutres ne peuvent se retrouver ailleurs que sur le terrain de la charité, ils ne se retrouveront jamais. Ils l'ont prouvé. Est-ce que la compassion pour tous m'empêche d'être pour la France avec tout mon amour ? Il fallait trouver autre chose.

Pour modérer leurs sympathies françaises, on a dit aux Romands : *audiatur et altera pars.* Mais l'autre partie est entendue depuis longtemps, depuis le jour où la Belgique a été jetée à terre et piétinée. Alors on a dit aux Romands : Taisez-vous, les oreilles de vos frères vous entendent ! — Entre mon frère et cette vérité, c'est mon frère que je sacrifie.

Il fallait trouver autre chose.

L'ordonnance sur la *neutralité* prescrit que la plus stricte *impartialité* doit être observée à l'égard de tous les belligérants. On dit : la neutralité et l'impartialité (comme on dit la neutralité et l'inviolabilité du territoire) : ce sont donc choses différentes, mais les deux termes sont devenus interchangeables. Mais qu'est-ce qu'une impartialité « stricte » et « complète » ? « Nous voulons, nous devons garder, dit le *Journal de Genève*, dans les événement actuels une impartialité complète. *Mais* il ne nous paraît pas possible... de ne pas élever une protestation indignée en faveur du petit pays si malheureux. » Monsieur, vous commencez à prendre parti. Et vous avez mille fois raison.

Impartialité ne signifie pas : qui ne prend pas parti. L'homme se pique d'impartialité pour donner du poids à son opinion, à son choix. L'impartialité est toujours orientée vers le meilleur choix. Les Allemands et leurs amis l'ont compris qui ont prétendu refuser aux neutres le droit de juger. Or l'impartialité prend la couleur des sympathies. Elle obéit le plus souvent quand elle prétend commander. Elle peut gêner les sympathies, retarder leur élan. Elle ne peut les supprimer. Nous ne sommes pas à une petite comédie du tribunal. Il y va de l'Europe et de tout. Les sympathies commandent, à moins d'accumuler contre elles les raisons et les attaques, au point de substituer à leur idole une autre idole. Mais il faudrait savoir ce que c'est que la neutralité — et on ne sait pas. Dès lors que valent ces

raisons et d'où partent ces attaques par lesquelles on veut imposer silence aux sympathies ?

Neutre ou belligérant, impartial ou non, tout le monde a pris parti dès le premier jour. C'est le droit élémentaire de l'homme. Et c'est son devoir. Ou si le mot déplaît, c'est son intérêt pressant, c'est sa loi. Les uns ont souhaité la victoire de la France. Ils l'ont dit. Mieux, ils l'ont prouvé. Les autres ont souhaité la victoire de l'Allemagne. Ils l'ont dit et ils l'ont prouvé. La censure n'y a rien fait. Où allaient les sympathies les plus nombreuses ?

Il n'est pas facile pour un Suisse de savoir ce qu'on pense dans son propre pays. C'est dire qu'il est extrêmement difficile pour un étranger de comprendre les gens et les choses de Suisse. Il y a des amis de la France par toute la Suisse. Il y a quelques amis de l'Allemagne à Lausanne et à Genève (et à Paris). Ceux qui ne possèdent rien ne sont pas trompés. L'équivoque ne les a pas possédés. Ceux qui ne sont pas attachés à des charges ont entendu la voix du bon sens, et du cœur. Quand le cœur parle, il n'y a plus de neutres.

Le président du Conseil d'administration d'un grand journal de la Suisse romande, à qui on reprochait d'être germanophile, répondait : « Que voulez-vous, tous mes intérêts sont en Allemagne. » Cette déclaration plaît infiniment. Elle est plus loyale infiniment que les affirmations équivoques de loyale neutralité, qui ne signifient rien. Tout le monde a pris parti.

—

La neutralité est une conquête des idées de paix et de droit. Ces idées sont en route depuis l'origine du temps. Chaque homme, né sauvage, s'élève lentement jusqu'au niveau qu'elles ont atteint. Elles se sont attachées au XIXe siècle, comme le lierre s'attache au noyer, grimpant vers les plus hautes branches. L'année 1831 est une grande date de leur histoire. Cette année-là, il fut question de la Pologne, mais passons.

Cette même année, il fut question d'un autre partage : de la Belgique. Mais la Belgique ne fut pas partagée. C'est un tournant de l'histoire.

Les idées sont ambitieuses. Elles font toutes les concessions,

(1) Le seul point où on ne puisse soupçonner la loyauté du Conseil fédéral, c'est quand il affirme qu'il défendra l'inviolabilité du territoire, l'Europe en demande-t-elle davantage ?

pourvu qu'elles étendent leur règne. L'idée de paix s'accommode très bien d'un partage brutal. Or les puissances ont reconnu l'indépendance de la Belgique et sa neutralité. C'est qu'à l'idée de paix, une autre idée s'est ajoutée.

La neutralité de la Belgique a plusieurs significations qui se superposent et s'enchevêtrent. Elle est, pour la France pacifique de Louis-Philippe, dirigée contre le Congrès de Vienne, contre la Russie, l'Autriche et la Prusse, contre le roi des Pays-Bas. Contre l'Angleterre aussi qui, en cas de partage, se fût installée à Anvers, les Allemands s'installant à Luxembourg. Pour l'Angleterre, la neutralité belge est dirigée contre le parti français de la propagande, qui demandait l'annexion de la Belgique; et contre les grandes puissances continentales. Talleyrand travaillait pour le prestige d'une France pacifique et forte. Il se souciait peu du droit des peuples. Le droit des Belges ne l'aurait pas arrêté cinq minutes si le partage, auquel il songea, avait été possible sans guerre. Et Palmerston n'aurait pas hésité longtemps.

Si l'on s'élève au-dessus des intérêts particuliers et des ambitions rivales, la neutralité belge fut en réalité dirigée contre l'idée impérialiste. La Belgique renonçait aux conquêtes, acceptait des frontières définitives, que l'Europe s'engageait à défendre contre tout envahisseur. C'était un coin de terre d'Europe soustrait pour toujours aux grands carnassiers. La cause de la paix et du droit venaient de faire un pas en avant. La lutte des intérêts contradictoires et la rivalité des puissances y avaient aidé plus directement que l'idée de droit, du moins, en apparence. Déjà en 1815, les puissances avaient garanti la neutralité suisse, conforme aux vrais intérêts de la politique de l'Europe. Mais l'idée impérialiste avait trouvé sa limite. Il lui fallait battre en retraite. Le principe de non-intervention conciliait les idées d'intérêt et de droit. Après des siècles de servitude, une aube pâle se levait pour les petites nations. A travers l'enchevêtrement de la politique et de la diplomatie, la Révolution agissait lentement : « La nation française, dit la constitution de 1791, la nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes, et n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple. » Cette même année encore, il fut question de neutraliser le Piémont, mais Metternich s'y opposa. L'année suivante, la

France et l'Angleterre firent de la Grèce une nation, parce que ses revendications tumultueuses étaient un danger pour la paix de l'Europe, et pour la soustraire à l'appétit russe. C'est au nom des mêmes principes qu'on neutralisa le Luxembourg en 1867. Dans la grande assemblée de Mülhouse, le 5 décembre 1912, la question commence à se poser de la neutralisation de l'Alsace-Lorraine.

Le traité de Francfort marque un retour offensif de l'idée impérialiste. La France fut meurtrie. Mais elle fut ramenée à la grande tradition de 89. Et l'Europe libérale fut acquise à l'idée de droit des nations. C'est pour cette idée qu'on se bat depuis vingt-huit mois. Quand on se bat pour une idée, s'il est permis de le dire dès maintenant, elle est déjà dépassée. L'idée nationale actuelle est arrivée au point où elle commence à ne plus satisfaire entièrement les peuples.

—

L'État neutre est une conquête des idées de paix et de droit (et, dans l'État, la représentation proportionnelle). En restant par principe en dehors de la bataille, l'État neutre ferme sa frontière à l'idée de guerre et offre tout son territoire à l'idée de paix. Voici une nouvelle affirmation de la neutralité : pour la paix. Y a-t-il rupture d'équilibre dans le monde, et guerre, il y aura quelque part dans le monde un refuge pour la paix. En pleine guerre, l'État neutre, image de l'équilibre vers lequel tendent les hommes et les choses, l'État neutre est comme une promesse de paix possible.

L'État neutre reste en dehors de la bataille, mais non en dehors du monde. Un conflit peut surgir. Pacifique, l'État neutre a recours à l'arbitrage, puisqu'il ne tire l'épée qu'attaqué. Les idées de paix et droit qui donnent un sens à la neutralité se rencontrent dans l'arbitrage. Neutralité signifie : pour le droit.

Il peut arriver que les idées de paix et de droit, dans leur rayonnement, s'opposent et se heurtent. Dans un pays démocratique, l'idée de paix tend à l'emporter toujours davantage. Mais contre la paix à tout prix, le droit proteste. Et parce que la protestation du droit se fait entendre, l'idée de paix trouve sa limite et la neutralité, quoique pacifique, est armée. La neutralité est armée, parce que l'idée de paix, quoique en route depuis longtemps, en est à ses premiers pas sur terre,

parce que la neutralité a un territoire à défendre, parce que le droit sans armée est une étoile filante dans un ciel d'été. La neutralité est armée, parce qu'il y a quelque chose de supérieur à la paix, et c'est le droit d'aujourd'hui.

Les idées de paix et de droit donnent un sens à la neutralité. Elles ne sont pas particulières à l'État neutre. On peut dire qu'il y a comme un acheminement des grandes nations vers la neutralité armée. Toutes les grandes nations font à l'occasion une déclaration de neutralité. En outre, dans la mesure où progresse l'idée démocratique, les grandes nations ne concluent que des alliances défensives. Comme l'État neutre, elles ne courent aux armes qu'en cas d'agression. Telle est la volonté du peuple,— mais le peuple se laisse tromper, quoique souverain. Comme l'État neutre, enfin, et au nom des mêmes principes, les grandes nations démocratiques ont recours de plus en plus à l'arbitrage. Les traités d'arbitrage se sont multipliés depuis 1899. A deux ou trois reprises, l'arbitrage a sauvé l'Europe de la guerre. Peut-être ne l'a-t-il que retardée, puisqu'elle a fini par éclater. C'est déjà quelque chose. C'est un commencement.

—

Neutre signifie ni l'un ni l'autre, ni Français ni Allemand, ni une chose ni une autre,— mais quelque chose quand même. Il s'agit de savoir maintenant si le neutre est pour la paix, pour le droit, et en définitive pour lui-même.

On n'a pas à discuter ici les « causes » de la guerre, ni à répartir les responsabilités dont chaque homme a sa part, et chaque État, une part plus ou moins lourde. L'Allemagne a voulu cette guerre,— cela suffit. Au dernier moment, alors qu'il était temps encore, le tsar a proposé de recourir à l'arbitrage. L'empereur d'Allemagne a refusé. Il avait refusé par avance, dès 1907, à la deuxième conférence de la Haye. Cent ans plus tôt, en 1806, la Prusse disait déjà à l'Europe : « Au-dessus de tous les traités, se trouvent les droits des nations. » Les droits de l'Allemagne, c'est la guerre offensive et de conquête ; c'est la Belgique piétinée,— et les neutres ont regardé faire !

Du moment que les neutres ne sont pas pour la paix et pour le droit, c'est-à-dire contre la guerre et la force brutale, il n'y a plus de neutres.

Des cas plus ou moins obscurs se présentent dans la vie, où un homme, un État peuvent hésiter et discuter. En août 1914, la première minute de stupeur passée, il n'y avait pas à hésiter et pas à discuter.

La Suisse, parmi les nations, occupe une place à part. Les nations s'appuient sur un vaste ensemble de traditions. L'idée démocratique y est plus ou moins développée. Elles peuvent entrer en guerre d'un jour à l'autre. — Le droit est pour la Suisse plus que pour quiconque primordial. La Suisse n'est sûre de méconnaître son intérêt véritable que si elle tourne le dos à ce qui fait sa raison d'être. Elle ne peut se rallier qu'autour de son idée nationale qui est une idée de contrat. Elle est démocratique, diverse et neutre, — ou elle n'est plus.

A l'heure où tout est action en Europe, elle s'est imaginée qu'elle pouvait ne pas agir, alors qu'il faut agir en fonction de l'Europe (1). « Il ne s'agit pas de hâter la paix, cela ne nous regarde pas », dit *la Semaine littéraire*. On voudrait savoir ce qui nous regarde. Sommes-nous, oui ou non, au cœur de l'Europe, ou quelque part entre ciel et terre ? Il ne s'agit pas de hâter la paix, en effet. Parce que l'intérêt vital des neutres, des Suisses, est que la paix ne soit pas hâtée. Par neutralité, nous ne devons pas hâter la paix, mais contribuer de toutes nos forces à la venue d'une paix qui consolide les principes qui sont notre raison d'être. La Suisse s'est engagée à défendre la neutralité « par tous les moyens dont elle dispose ». Du moment que la Suisse reconnaissait que l'Allemagne a violé la neutralité de la Belgique, et elle l'a reconnu, elle devait protester. Elle ne l'a pas fait sous prétexte que « ç'eût été agir contrairement à la neutralité ».

Le Conseil fédéral a suivi ses sympathies, à peine dissimulées, jusqu'à violer le principe de neutralité. Sans le vouloir, bien entendu, un député de Lucerne a expliqué la pensée des dictateurs : « Si le Conseil fédéral avait fait une protestation contre la violation de la neutralité belge, cette protestation aurait entraîné de graves inconvénients en nous entraînant au milieu de l'agitation belliqueuse. » Et si neutralité prétend signifier intérêt, elle se trompe. L'intérêt de la Suisse ne sera jamais d'aller contre l'idée de droit qui *seule* peut rallier les Suisses.

(1) La diplomatie suisse est d'une pauvreté et d'une incapacité qui font frémir.

A la fin de son très beau discours, le poète Spitteler a dit : « Une faveur exceptionnelle du destin nous a permis de rester simples spectateurs de la tragédie effrayante qui se déroule en Europe. » Simples spectateurs !

Dans une entrevue récente avec un journaliste, le général en chef des troupes fédérales a dit : « Les petits ont toujours une tendance à s'intéresser, à prendre moralement parti dans la lutte des grands. » Fâcheuse tendance, n'est-ce pas, pour les petits ! Tout le malentendu, tout le mal tient dans ces quelques mots. Il faut répondre au général, qu'il n'y a pas ou qu'il y aura toujours moins des grands et des petits et que c'est pour qu'il y en ait toujours moins que l'Europe se bat. Il y a des hommes et il y a des peuples qui sentent, qui pensent, et qui disent ce qu'ils ont à dire. S'ils sont petits, il y va de leur existence au soleil. Ce qui achève d'expliquer le désarroi suisse, c'est cette parole, suisse entre toutes : « En voulant rester fidèle à moi-même, je ne suis l'ennemi de personne. »

La Suisse romande a été dès le premier jour pour le droit. Elle n'y a pas grand mérite : elle n'avait qu'à se laisser aller à ses sympathies. C'est son amour pour la France qui l'a conduite dans le camp du droit. Mais on a vu que les sympathies peuvent entraîner loin — et ne suffisent pas. Il est arrivé que la Suisse romande s'est laissé détourner du droit, qui pouvait justifier ses sympathies, tandis que la Suisse allemande détournait obstinément les yeux du droit, pour n'avoir pas à renoncer aux siennes.

C'est pourquoi tous les efforts qu'on a faits pour se retrouver ont été vains. On ne s'est pas retrouvé. Pas plus en 1916 qu'en 1798. « Une diète extraordinaire eut lieu à Aarau, au mois de janvier 1798. Les députés renouvelèrent solennellement le serment d'alliance, jurèrent *une vague formule*, s'embrassèrent comme des frères... Et ce fut tout. Ils n'étaient pas d'accord ; ils ne s'aimaient pas... » Bon fait mentir pour paix avoir.

Programme neutre. — Au nom des principes de neutralité, la Suisse devait protester contre l'Allemagne qui a voulu la guerre, contre l'Allemagne qui a violé la neutralité belge ; parce que neutralité signifie pour la paix et pour le droit. Il

fallait faire cette protestation sans s'effrayer des conséquences qu'elle pouvait avoir. Les conséquences, selon toutes probabilités, n'auraient pas été redoutables. L'armée suisse était à la frontière, prête à défendre l'inviolabilité du territoire. Tout le monde le savait. Un jour viendra sans doute où il ne suffira plus que les neutres protestent, où il leur faudra défendre les armes à la main les principes de neutralité. Ce jour n'est pas venu. Il suffisait donc de protester et d'attendre. On pouvait alors se demander s'il ne fallait pas orienter la politique du pays vers le groupe de belligérants qui, comme les neutres, défendent la cause de la paix et du droit. Ceci n'est qu'une indication en passant. Du moins, la protestation étant faite, l'honneur était sauf et les Suisses ralliés. Dès lors la Suisse, dont la France et l'Allemagne ont besoin autant qu'elle a besoin d'elles, la Suisse pouvait, la tête haute, défendre les droits primordiaux » et ses intérêts matériels, passer des contrats, marchander ; la situation était nette. On a préféré le gâchis.

—

Il faut descendre maintenant des régions supérieures où les idées règnent loin des influences qui traînent sur la terre, loin de la vie.

La Suisse est divisée, mais elle se serait ralliée comme n'importe quelle nation aujourd'hui en guerre, si elle avait été attaquée. L'union sacrée n'est jamais que l'union de la dernière heure. Même parmi les nations aujourd'hui en guerre, il en est qui ont mis des mois avant de réaliser l'union sacrée.

La Suisse est dans une position difficile — et unique. Elle ne peut prendre exemple sur personne ni profiter d'aucune expérience étrangère. Elle crée quelque chose de nouveau. Comme l'apprenti, elle commence par gâcher l'ouvrage.

L'idée nationale a atténué l'idée de race. L'idée confédérée l'a atténuée davantage encore. Mais tandis que les nations se heurtaient dans une guerre impitoyable, l'idée de race, débordant les frontières nationales, est venue mettre aux prises, au cœur même de la confédération, les confédérés. La race, la langue, et tout ce qu'elles amènent avec elles de tendances et de sentiments, tout cela est étranger au patriotisme suisse. Chacun peut être pour soi d'autant plus complètement et librement que tous respectent mieux le pacte fédéral. Or le

pacte fédéral n'a pas été respecté. Avant la guerre déjà on s'en inquiétait, on s'en plaignait. La guerre n'a pas créé le malaise, elle ne l'a qu'augmenté, montrant la gravité du mal. Les Suisses allemands, plus nombreux, à moitié conquis (1) par l'Allemagne impérialiste, abusent de leur force, mettent la force au-dessus de tout. La Suisse romande n'arrive presque plus à se faire entendre. Alors, qu'est-ce qui reste de la Suisse? Elle se ressaisira, comme elle s'est ressaisie après 1798. Malgré tout, l'idée de droit avance, lentement. Si elle n'a pas réussi à rallier les Suisses, c'est qu'elle ne devient agissante qu'accompagnée d'un sentiment, qui l'obscurcit, en Suisse plus que partout.

La Suisse devra beaucoup à la victoire des Alliés sur l'idée impérialiste. Mais les Alliés et l'Europe devront quelque chose à la Suisse.

L'État neutre est une conquête des idées de paix et de droit, Le peuple a sauvé l'honneur. Il s'est trouvé des hommes par tout le pays pour protester contre la violation du droit. Le peuple a donné sans compter son argent et sa peine, parce qu'il est généreux et parce qu'il a compris qu'il fallait racheter les fautes des autorités et des prêcheurs de neutralité. Le peuple n'a pas été neutre. Quand le cœur parle, il n'y a plus de neutres. Ce n'est pas tout. La Suisse a fait quelque chose pour l'idée de paix. Dans un pays démocratique, l'idée de paix (2) tend à se développer toujours davantage. La paix à tout prix conduit aux pires abdications, mais la Suisse a tout de même donné au monde l'exemple d'une guerre pacifique. La Suisse oscille perpétuellement entre un *Staaten Bund* et un *Bundestaat*. On était, on est encore, au seuil de la guerre civile. Jusqu'ici elle a été évitée. Et le moins qu'on puisse dire, dès aujourd'hui, c'est que l'idée de race et l'idée impérialiste sortent de cette guerre pacifique diminuées et l'idée démocratique, malgré tout, un peu plus forte, car les Suisses ont eu raison contre la Suisse ; ils ont entrepris de faire la Suisse à leur image, qui est diverse. A sa manière, méritoire parce que peu glorieuse, la Suisse a défendu la bonne cause. Dans l'œuvre à

(1) Un fait significatif, concernant la neutralité, est l'attitude de la Suisse en 1907, à la IIe conférence de la Haye, dans la question de l'arbitrage. Cf Milhaud : *Du droit de la force à la force du droit*, p. 58.

(2) Il ne s'agit que de la paix entre pays. A l'intér ur des pays, la guerre de classes réserve de tristes choses.

laquelle l'humanité travaille, les peuples et les hommes se partagent mystérieusement la besogne.

Ce n'est pas vers le passé qu'il faut se tourner, vers Morgarten et les « traditions », qui signifient tout ce qu'on veut, c'est vers l'avenir, où l'idée neutre peut être appelée à jouer un grand rôle. Le jour viendra, on peut le croire et faire quelque chose pour qu'il vienne, où, quoi qu'il arrive dans le monde, le neutre pourra dire plus fièrement qu'aujourd'hui : Et moi, je suis neutre.

Mais la neutralité, ce n'est pas la maison, ce n'en est que l'orientation, comme un temple regarde vers la Mecque ou le soleil levant.

FLORIAN DELHORBE.

MARSDEN STANTON A PARIS

(*Suite*[1])

XIV

On sait que Bonington copia plusieurs Rubens et que ce dernier dessina d'après le Primatice. Manet nous a laissé un Titien et un Velasquez à sa manière; la Bethsabé de Rembrandt a tenté de nombreux et glorieux pinceaux et Courbet se délecta de longues semaines à rendre un portrait de Frans Hals. Je connais des *Amours* de Boucher peints à un moment d'urgent besoin, par Daubigny ou Dupré, je ne sais plus lequel des deux; et n'avons-nous pas vu les Raphaël du Vatican imités à la lettre par les plus fameux néo-classiques de l'Empire ? Je crois que refaire une peinture plusieurs siècles après l'époque de l'original, c'est contrôler son métal sur la pierre de touche.

Beaucoup de peintres modernes, trop remplis d'idées et d'intentions, ne prennent pas le temps de verser leur science dans l'éprouvette de la copie. Ils ne voient pas l'utilité de se rendre compte en quel sens leur inspiration de coloriste diffère des anciens. Ils ne croient pas dans la découverte d'une cuisine surannée, mais qui avait en tous cas l'avantage d'être plus directe et moins chimique, moins artificielle que la leur. Soutirer les secrets de métiers périmés a mené des artistes, tel Lalande, sur le chemin de la fortune; commencer par une patiente grisaille la reproduction manuelle d'un Hollandais pourrait servir de leçon à chacun de nos contemporains, fût-ce Vuillard ou Matisse. Ni Van Gogh, ni Cézanne n'ont hésité à

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 439 et 440.

leur tour à s'instruire de cette manière et j'ai vu un peintre de mes amis, appelé à laisser un nom célèbre, peiner tout un hiver devant le Jésus et la sainte Véronique du Ghirlandajo, toile savante par excellence, quoique de la plus pure poésie.

Voilà à peu près ce que Franchemin, couché encore sur son lit canapé, apprenait à Stanton qui venait de monter chez le poète pour lui raconter qu'il avait commis une gaffe. N'allait-il pas être obligé de faire une besogne aussi inutile qu'ingrate? Elle consistait en l'exécution d'une copie de la Joconde, commandée dans les circonstances suivantes :

Un matin, vers la Noël, une famille de retardataires (car la saison des oiseaux de passage finit vers le commencement d'octobre) longeait lentement les hauts murs de la *Grande Galerie* surchargés de tableaux. La dame lisant son Baedeker comme une jeune fille lit son paroissien, le fils faisant de l'acrobatie à la barre de fer qui tient les visiteurs à une respectueuse distance des œuvres d'art et le père regardant avec ennui la décourageante longueur de la galerie, formaient bien le plus classique trio d'Américains en vacances qu'on pût imaginer. Après un instant d'hésitation, la maman, s'adressant au gardien de service, lui demanda, en un français haché et indiquant de la main *l'Immaculée Conception*, de Murillo, ce que pourrait valoir cette fameuse peinture.

— Un million, répondit le fonctionnaire, avec assurance.

— Imaginez-vous, Harry, dit-elle à son mari, un million de francs, ce tableau vaut un million de francs.

— Deux cent mille dollars ? Lequel ?

— Celui-ci, de Murillo, un peintre espagnol.

— 1617 à 1682... lisait sur l'étiquette, clouée au bas du cadre, le *Yankee* contemplant la haute toile avec émotion. Il répéta machinalement :

— Ça fait deux cent mille dollars, chère.

Juste au moment, le garçonnet, tombant sur le derrière, dérangea le chevalet de Marsden qui croquait un détail de robe d'un petit Goya.

Le *business-man* rappela l'enfant et, comme pour s'excuser, salua Stanton d'un geste à son chapeau. Ayant dépassé le peintre, les trois visiteurs regardèrent ce que celui-ci était en train de faire.

— J'aimerais avoir une copie d'un de ces chefs-d'œuvre, confia la femme à son époux.

— Eh bien, achetez cela ; ce n'est pas grand et ne doit pas valoir trop cher, dit-il en montrant l'esquisse de Marsden.

— Oh ! non, je ne veux pas ça, elle ne me plaît nullement, cette chose ! s'écria-t-elle.

Marsden s'était tourné vers la dame au Baedeker.

— Vous aimeriez mieux la Monna Lisa ? fit-il.

— Ah ! vous parlez l'anglais ; qu'est-ce que cela vaudra, une bonne copie de la Monna Lisa ?

— Un millier de francs, avait répondu Stanton, la moitié payée d'avance.

— Ça fait deux cents dollars, chère, dit le mari.

On avait demandé au peintre son adresse et on avait causé encore pendant un quart d'heure de leur ville et de son lieu de naissance. Huit jours après Mrs Sweetart envoya de Londres un mot avec un chèque de vingt livres, lui passant l'ordre *d'une copie à la peinture à l'huile de la Monna Lisa.*

Le jeune peintre n'avait nullement compté sur cette commande et n'y tenait aucunement pour plusieurs raisons, dont la principale était qu'il ne se sentait pas assez de patience pour copier *la monotone beauté* (selon Abel) de la Joconde qui ne l'avait jamais beaucoup impressionné.

Laissant son grenier à la femme de ménage en train de remplir la salamandre, il descendit, comme tous les jours, pour aller prendre son petit déjeuner en face, dans une crèmerie, puis, au lieu de remonter, il eut envie de passer chez Franchemin pour raconter « l'absurde surprise ». On sait avec quelle tirade à la gloire des copistes celui-ci le reçut.

— Ça te fera du bien, ce travail imposé, poursuivit le poète. Tu trouveras chez cet ancien, que tu n'aimes plus, des vertus cachées. Guiraud et Logives sont allés trop vite, à te dégoûter de la Renaissance. De Vinci est un grand savant, mon vieux, tu le sais. Les savants deviennent intéressants pour ceux qui ne les craignent plus et tu auras mille balles par-dessus le marché.

— J'ai quand même envie de renvoyer leur avance à ces gens et de leur écrire...

— Ce serait idiot ! Il faut que tu fasses cette copie, justement parce que cela ne te dit rien. Il y a pour nous autres un

Dieu qui tient les fils de notre vie dans ses mains expertes. Par des chemins très détournés, il nous envoie les suppléments de joie ou de devoir dont nous avons besoin. Tu vas te mettre tout de suite à l'œuvre, si c'est possible : c'est un joli commencement d'année. Tu travailleras jusqu'à midi et demie et je viendrai te prendre pour que tu me payes un bon déjeuner.

— Oh ! ça avec plaisir, pourtant, je crois...

— Pas de prétextes. Comment ? tu veux gagner de l'argent et tu refuserais de faire cette copie ? observa vivement le guide. — *Evviva Gioconda* ! Elle te fera poser et souffrir comme une belle femme qu'elle a la prétention d'être. Te voilà casé pour un mois et chez qui ?

— Tout ça, que diable, m'a l'air d'être de la fumisterie.

— Non, non. Je suis sérieux et je suis sûr que Guiraud sera d'accord avec moi. Lui-même dit toujours qu'on apprend le plus chez les maîtres qui vous embêtent...

— J'aurais pu rester chez Ledru !

— Ah ! non, car Ledru n'a rien inventé, tandis que Léonard, fichtre, était plus malin que Raphaël et aussi puissant que Michel-Ange.

Marsden sentait que, venu chez Franchemin pour se laisser convaincre de refuser cette commande, il ne pouvait à présent ne pas suivre son conseil.

Il passa donc le mois de janvier et un bon bout de février devant ce portrait florentin qui est le résultat de la plus méticuleuse méthode picturale que jamais, même le plus miniaturiste des Flamands, ait employée.

— Tout de même... quelle surprise ! se dit Stanton en travaillant ; sont-ils drôles, ces Français ? D'abord, ils vous font prendre en grippe quelqu'un qu'on a appris à aimer comme votre père, puis ils vous conseillent de l'imiter ; c'est à n'y rien comprendre...

Mais au fond il comprenait et une phrase de Guiraud prononcée en le regardant travailler, au *Salon Carré* vers la fin du mois, lui fit sentir tout l'avantage de son effort.

— Ce qu'il leur en voudrait, cet infatigable chercheur, s'il savait que dans les Académies d'aujourd'hui on prend l'honnête image de son amie pour le dernier mot de la peinture ! Vinci, revenant sur terre et voyant nos avions, notre *Salon des Indé-*

pendants, nos victoires sur la matière inerte et sur la lumière, serait le plus acharné des ennemis de la soi-disant tradition.

Ce fut un trait de lumière pour Stanton qui, du coup, saisit bon nombre de raisonnements tenus à *la Roseraie*. Il éprouva le courage d'achever convenablement son entreprise énervante.

— J'en ai assez pour aujourd'hui, dit-il au vieux sculpteur. On n'y voit plus à partir de trois heures.

— Alors, venez vous rincer l'œil quelques instants dans les salles de sculpture du Moyen Age. J'étais venu ici pour voir une nouvelle acquisition ; si vous voulez, on ira ensemble, proposa le maître barbu qui aimait admirer avec un ami les œuvres qu'il préférait.

— Je veux bien, dit Stanton, en serrant ses instruments de travail dans une grande boîte à poignée en cuivre. Ce sera la première fois que je passerai une heure au Louvre avec vous.

En prenant par la Galerie d'Apollon, ils s'arrêtèrent un moment devant des émaux de Limoges, particulièrement chers à Marsden depuis qu'il fréquentait Jean Lalande.

— Quelles couleurs, quelle magnificence ! Au fond, c'est ça, la seule peinture durable ! s'écria-t-il.

— C'est ma conviction, attesta Guiraud, en se courbant sur la vitrine. Puis reprenant leur chemin ils descendirent *l'escalier Denon*, dominé par la Victoire de Samothrace, « à la robe humide et gonflée de vent marin ». Ils traversèrent la cour carrée pour ne pas perdre de temps dans les immenses galeries de poteries italiotes, étrusques et grecques qui relient le nouveau au vieux Louvre et entrèrent au rez-de-chaussée seigneurial où se détachent sur les murs blancs des dieux égyptiens en granit noir, rouge ou gris.

— Voilà de la sculpture qu'on appelle rudimentaire dans les écoles, dit Guiraud en tâtant un énorme sarcophage couvert d'hiéroglyphes. La grosse main de l'artiste errait, comme en caressant, sur la matière dure et polie qui, il y a plus de deux mille ans, avait contenu les restes d'un Pharaon.

— Vous voyez comment ils ont gravé ce petit lion et ces oiseaux héraldiques. Regardez-moi ce sphinx aussi, là-bas à gauche; hein, est-ce que c'est de la ligne, est-ce que cela a du style ? s'extasiait-il en parcourant le large *hall* qui sentait la pierre. Mais il faut nous dépêcher, sans quoi on fermera la salle des nouvelles acquisitions et vous allez en voir d'étonnantes.

Marsden se fit expliquer le mot *acquisition*. Goiraud, heu-reux de voir l'élève de Harken tant assoupli et si accessible aux idées imprévues, se recueillit avec lui devant deux colonnes torses gothiques ornées de fleurs, d'oiseaux à têtes de femme, de chimères. Il lui montra ensuite une Madeleine en bois peint au corps rose et sensuel, aux cheveux d'or; il insista sur l'allure sévèrement religieuse de la statue d'un roi avec son sceptre, d'une reine en manteau de parade, « raidis tous deux comme leur auguste pensée, hautains, simples et mystiques comme les cathédrales dont ils ordonnèrent la construction ».

De temps en temps le maître employait un mot d'anglais pour se faire bien comprendre. Ils arrivèrent au magistral tombeau de Philippe Pot que le souple servant de Charles le Téméraire et de Louis XI s'était fait construire de son vivant.

— Quel deuil! Combien ce monument simple est funèbre et comme ces pleureuses austères portent hardiment sur leurs épaules leur seigneur mort...

Montrant d'un geste la dernière salle au bout de l'enfilade des portiques, il reprit :

— Là-bas se révèle le savoir italien; allons-y une minute, vous verrez la différence entre Michel-Ange scientifiquement dramatique et le sculpteur du Nord qui ne se contentait pas d'étudier l'anatomie, mais disséquait l'âme. Quand ils veulent faire du sentiment, ces Italiens, ils font de la sentimentalité comme Laurano, et Donatello, si calé qu'il soit, reste un cour-tisan et un comédien... Oui, les Della Robbia sont jolis comme couleur; c'est vivant. Mais que ça paraît faible en comparaison avec la pierre peinte des Bourguignons. Voilà Jean Goujon qui a le premier donné carrément dans le panneau de la Renais-sance; et tout de même, savait-il son métier, le bougre? Il était aussi fort que Michel-Ange, oui, et que Meunier ou Rodin aujourd'hui. Mais cette sacrée littérature, et puis cette manie de faire *le beau morceau*. Non, mon garçon, croyez-moi, vivent les *Maîtres Catholiques* (1), toscans ou gothiques, qui sculptaient et peignaient pour la plus grande gloire de Dieu, se moquant du roi et du pape, s'il le fallait, racontant leur époque à travers chaque personnage, poussés par la sauvage sincérité qu'on trouve seulement chez les convaincus.

(1) Expression de Logives pour les *Primitifs*.

pire est cette absence d'une aristocratie qui existe même chez les sauvages et manque aux Etats-Unis.

— Je crois, au contraire, que ça lui servira à s'habituer plus facilement aux nouveautés qui l'entourent. S'il avait les qualités propres à un terroir, son œuvre en serait nécessairement et pour toujours pénétré. Tandis que ton héros ou Stanton, car au fond, tu ne traites que le cas Stanton, et encore en prophète de bon augure, perdra facilement son espèce de vernis quasi ethnographique et, par la force des circonstances, provisoire.

— Comment provisoire ?

— C'est clair tout de même. Aussi longtemps qu'une partie importante des futures générations sera enfantée en Amérique par des parents nés ailleurs, dans le vieux monde, il y aura impossibilité de fusion générale. Des écoles et des lois n'y changeront rien, même en un siècle. Donc un Stanton arrivan ici, à la condition, naturellement qu'il y prolonge son séjour indéfiniment, pourra mieux qu'un Flamand tel que Verhaeren ou qu'une Roumaine telle que la comtesse de Noailles, se franciser, non pas artificiellement, comme cette dernière qui ne possède, en somme, qu'une très correcte connaissance de la versification française et de notre langue, mais absolument.

— La langue n'a que peu à voir dans le métier choisi par mon type que j'ai fait compositeur pour ne pas être trop direct.

— Volnoten ? interrompit le sculpteur.

— Oh ! non ! celui-là est indécrottable, s'écria Franchemin en riant. Puis il reprit :

— La mère de Marsden est d'origine lorraine et son père Ecossais, ce qui est un mélange assez nordique ; je prouve justement dans mon essai que ces deux nationalités forment ensemble une espèce de celtisme, je dirais, chimique, qui aiderait à mon analyse de la métamorphose.

— Je crois que la chose est plus simple quoique moins romantique : un individu sans tradition bien prononcée est plus sensible à la tradition des autres qu'un citoyen de race sûre.

— C'est moi le citoyen de race sûre ? demanda Stanton qui, entré par la porte du coin, avait en vain cherché ses deux amis à l'intérieur.

— Non, au contraire, mon petit... mais Franchemin est en
rain de t'en confectionner une qui ne te déplaira peut-être
pas trop.

— Laquelle ?

— Celle de Français, dit Guiraud en clignant de l'œil.

Marsden ne répondit rien, car il préférait cacher son peu
d'envie de rentrer en Amérique. Il en avait honte. Quoique
encore très lointain, son retour éventuel l'inquiétait déjà. Pour
se mettre à l'aise, il s'efforçait de croire que la crainte de ne
pas pouvoir absorber assez de science lui faisait d'avance
regretter son départ probable.

— Quand est-ce que votre père compte vous revoir ?

— Ma mère m'a écrit qu'ils viendront certainement l'année
prochaine, en été. Mais mon vieux ne me laissera pas plus de
rois ans ici, s'il ne m'oblige pas à rentrer en même temps
que lui.

— Eh bien, tu vendras ta peinture et tu reviendras, dit
Franchemin.

— Vous voyez bien qu'il faut donc vendre pour pouvoir
vivre comme on veut.

— Tout cela dépend : vendre ou vaincre ! scanda Guiraud...
Et quand est-ce que vous partez en voyage ?

— Ah ! Abel vous a dit ? Eh bien, j'aimerais m'en aller tout
de suite, mais j'attends mon mois et le reste de ma Monna
Lisa.

— Je vous avancerai quelque chose si vous voulez, proposa
Guiraud, car c'est le moment à présent d'aller voir le Midi.
Donc elle est finie, votre copie ?

— Emballée et expédiée, répondit Marsden avec un soupir
de soulagement.

— Alors, cela ne vous a pas amusé ?

— Non, vraiment non, mais parlons plutôt du Midi...

— Si tu files maintenant, tu trouveras les amandiers en
fleur ; en un mois tu verras toute la France en sa robe de prin-
temps, dit Franchemin avec de la nostalgie dans la voix. Je te
ferai, poursuivit-il, une liste des villes où tu dois t'arrêter,
mais à la condition expresse de ne la communiquer à per-
sonne.

— Tu as raison, Abel ; ce pays-ci est le seul inconnu du
globe et tant mieux pour nous... dit le sculpteur.

— Oui, « la juste étendue de la France, » comme l'a si admirablement exprimé Rivarol, n'est pas encore à Cook, reprit le guide en se levant plus tôt que d'habitude pour arriver à temps chez ses parents où il dînait quelquefois pendant la morte-saison.

Stanton et Guiraud seuls, assis l'un à côté de l'autre, restèrent un moment sans parler. On allumait les becs de gaz en face; deux moineaux gazouillaient tout près de la petite table; des femmes, les manteaux ouverts et les fourrures rejetées en arrière, passaient lentement comme au printemps; un camelot, son paquet de journaux serré contre l'estomac, courait en criant deux sous, a et è, qui pour le public annoncent un titre de journal.

— Ça sent, je ne sais quoi, qui rappelle la bonne saison, observa enfin Marsden en déchirant la bande d'un paquet de cigarettes.

— C'est vrai, reconnut le sculpteur. Paris possède un climat exceptionnellement doux : l'hiver n'y existe qu'à peine, juste assez pour s'en souvenir chaque année.

— Oui, Paris, en tout, est exceptionnel; depuis le premier jour, tout bête que je parusse, je m'en suis rendu compte. Je crois que c'est pour cela qu'on se transforme ici avec une telle rapidité.

— C'est que vous avez changé...

A ce moment, arrivait sans se presser, le bas de la figure couverte d'une barbe broussailleuse, le légendaire Mojados.

— Oh, oh ! Don Pablo est dans la dèche ; il ne s'est pas fait raser depuis quinze jours, constata Mister Alexandre.

— Que désirez-vous boire, Monsieur Mojados ? demanda le garçon quand l'Espagnol fut installé.

— *Ung shangpoing*, répondit-il.

Marsden éclata de rire.

— *Ah ! vous pouvez rrigoler. Vous ôtrres, vous naissez tout ra-sés. Est-ce que vous avez jamais vu une Américaing barrbu, Monsieur Guiraud* ?

— Moi, non.

— *Moi, nong plus. Ils fong le mating ppfft — ppfft avecque leurs cinque doigts, et les voilà prôpres jusqu'au lendeming.*

— Qu'est-ce que vous prenez, Monsieur Mojados ? redemanda Stanton.

— *Eh bieng, offrrez-moi un ving blang gommé.*

Le garçon se retira.

— *Ça ne marrche pas les bussines*, raconta-t-il : *je crrois que je vais allère eng Afrrique chassère des éléphangs...* puis tout à coup sérieux, il déclama :

J'ai an grrang chagrring
dang mong cœurre, tout au fong.

Souvent cet être paradoxal improvisait quelques beaux vers, sans suite : on citait de lui une admirable strophe.

Aux poissons de l'eau,
du ciel aux oiseaux ;
et pour mon cœur du fer
pour le faire taire.

— Vous dînez avec nous ? se hâtait de l'inviter l'Américain.

— *Evidemmeng ! où dinerrais-je ?* répondit-il en peignant sa barbe qui le gênait visiblement.

— Avez-vous vu Barouin dernièrement ? demanda Guiraud, je voudrais le faire penser à me rapporter le Père Goriot qu'il m'a emprunté il y a trois mois.

— *Barrouing est fâché avècque moi.*

— Comment fâché ? Pourquoi ?

L'Espagnol, remplissant son verre d'eau de Seltz, confessa qu'il lui avait vendu une reconnaissance du Mont de Piété, de deux matelas, en lui faisant croire que c'était un appareil photographique.

— Mais quoi, Barouin sait lire, s'il ne sait pas écrire ! s'écria Guiraud, très amusé.

— — *Mais nong.... c'était pas la rreconnaissance même, que je lui ai vendue; mais la rreconnaissance de la rreconnaissance. Il l'a confiée à son concierrge pourre aller l'échanger d'aborre au burrô de prrêts sur gages ou commeng ça s'appelle ? puis pourre aller prrendre le Kodak au clou. Song pipelett a rapporté les matelass bieng fiselés. Il n'était pas conteng. Mais tout le monde peut se trromper, heing ?*

Les trois artistes qui, en pensée, virent le coquet Barouin trébuchant, le soir, sur le gros paquet des deux matelas, alors qu'il espérait trouver un appareil photographique, riaient de bon cœur.

— Vous êtes un cochon, mon vieux Mojados, d'avoir fait

cela et encore à un copain... affirma Guiraud en hochant la tête.

— *Oh ! depuis qu'il est dang les petites affiches ou commeng ça s'appelle sa gazette ? il fait le miché ; alorss je le rrespecte trrop pourre oser lui emprrunter un frrang*, expliqua Pablo Mojados en prenant une cigarette dans le paquet de Marsden. *J'aime mieux les Manillles à cinque sous, mais pourre cette fois je vous excuse*, expliqua-t-il en l'allumant.

— Et avec tout cela ? est-ce que vous travaillez un peu ! lui demanda Guiraud, intéressé.

— *Oui. J'ai commencé mong monumeng funérraire : ung perroquet se haranguang dans une glace. Mais mong hôtelier ne veut pas me le rendrre avang que je lui aie payé mong derrnier mois. Comme cela je n'aurrai même pas de tombô. Ça ne fait rieng ; je m'arrangerai pourre l'enterrremeng pourrvu quong paye mong dîner ce soir.*

XVI

Il n'y avait rien de plus déconcertant en apparence que de voir entrer à quelque vernissage ou au théâtre le bonhomme Guiraud, toujours habillé de même, en compagnie de la splendide créature que ses intimes appelaient Mme Fernande. Comme elle parlait peu et alors seulement modes et bijoux, avec d'autres femmes, on la supposait sans intelligence. L'ayant vue de plus près les rares fois que le sculpteur, au sortir de *la Roseraie*, avait invité Abel à dîner chez elle, dans le petit appartement bien propret, au second étage d'une maison de rapport de la rue Vavin, Franchemin considérait Fernande comme une magnifique bête d'amour, égoïste et paresseuse, que maître Alexandre avait merveilleusement su façonnner à son usage.

Plutôt économe que dispendieuse, ce qui est un trait national, elle savait ordonner avec soin un repas simple et léger, tel que son amant l'aimait, ce qui est encore un don du pays. Comme elle n'était plus, à trente ans, assez passionnée pour compliquer sa vie par des trahisons, elle ne se sentait pas obligée de jouer l'énervante comédie de la grisette avec son ami qui ne la tutoyait même pas. Si nous avions visité dans ses détails l'atelier du sculpteur, boulevard Montparnasse, nous serions peut-être moins étonnés de la peu sentimentale conception que le Canadien avait de l'amour.

Ayant passé l'âge des aventures, Guiraud, une fois à la tête de quelques dizaines de mille francs, avait commencé à acheter, quand l'occasion se présentait, à Paris ou pendant ses vavances, des objets d'art de haute valeur qu'il cachait au fond de son habitation pour se régaler devant, les jours de repos. Ce n'était nullement l'envie de se meubler qui le guidait dans sa chasse aux curiosités rares. Logeant à l'hôtel et mangeant au restaurant ou chez sa maîtresse, il n'avait pas de chez lui proprement dit ; aussi ne s'intéressait-il nullement, comme Abel, à ces mille riens qui font un ensemble intime, vous retiennent au logis comme une jeune épouse, remplissent les coins de votre intérieur aimablement et mettent de jolies taches de souvenances sur vos murs et vos meubles. Alexandre Guiraud se fichait d'un bout de broderie, d'une bergère Louis XVI, d'un petit cadre en bois doré, ou d'un bougeoir en cuivre, comme de son cousin de Montrouge, à présent chef de dépôt à la Compagnie du P.-L.-M.

Quand le sculpteur faisait des acquisitions, une ou deux fois par an, il ne regardait pas aux frais. Ainsi possédait-il deux Saintes en pierre, de l'école bourguignonne, qu'il avait trouvées un jour d'excursion, dans les environs de Vézelay, chez une paysanne. Un autel portatif en faïence de Satsouma, payé deux mille francs, rue Laffitte, et un Bouhda à quatorze bras, chinoiserie antique, qui en coûtait le double, provenaient tous deux de la célèbre Vente Muhlheimer. Un vase, haut de soixante centimètres, en terre cuite noire, orné d'une charge d'amazones, trouvé dans un tombeau de l'île de Chypre, était son orgueil ; quatre fines statuettes anglaises en buis, des femmes à peine drapées du XVIIIe siècle, prouvaient sa veine de chercheur : il les avait dénichées chez un Auvergnat, à Saint-Ouen, parmi de la ferraille et des chiffons pouilleux.

Gagnant au moins 25.000 francs par an, il n'en dépensait pas un quart pour lui-même, et à peine la moitié pour la belle Fernande ; il pouvait donc se permettre, ayant en outre le reste de son petit capital économisé, le luxe princier de son dernier achat, un léopard en matière précieuse, antiquité persane, qu'on venait de lui céder pour douze mille francs. De grosses lunettes sur le nez, il maniait et contemplait le rare objet avec l'intérêt du connaisseur technicien qui produit lui-même.

Eh bien, on peut dire que, comme son fauve en onyx, ses vierges bourguignonnes, Madame Fernande faisait partie de cette collection de pièces uniques et incomparables qu'il aimait chacune pour elle-même sans les soucis « d'un tapissier maniaque », selon sa propre expression.

Seuls Franchemin et Logives connaissaient ce musée secret; Alexandre attendait ce jour-là Abel pour lui montrer son dernier achat.

Mais, au fait, est-ce que le poète et Stanton aussi n'en étaient pas, de la collection Guiraud ? L'un comme une trouvaille des plus heureuses, de très vieille date quand il ne s'était pas encore attaqué à l'Extrême-Orient, et l'autre, comme une œuvre ébauchée par un inconnu, dont il avait pris possession malgré certaines taches qu'une conservation négligée avait imprimées dans cette délicate matière humaine ?

Quand Abel entra à l'improviste par la porte entrebâillée de l'atelier il trouva le sculpteur en train de tâter la croupe de son nouveau bibelot.

Franchemin apportait une lettre touchante dans laquelle Stanton donnait une relation alerte du pays qu'il venait de parcourir à bicyclette, de Rodez à Toulouse. Il parlait des bastides couronnant les collines du Lot et du Tarn, de Cordes et de Capdenac-le-Vieux, perchés sur leurs mamelons. C'était toujours la même exaltation que dans les épîtres précédentes où il décrivait les fresques du Château des Papes à Avignon : *La Pêche*, *La Cueillette des Fruits*, *La Chasse au Faucon*, *La Décollation de saint Jean* ; ou le Cloître de Saint-Trophime, la cathédrale arlésienne, et les Aliscans.

Si Stanton avait profité de la saine expérience du sculpteur et de la brillante érudition d'Abel, du pittoresque babillage de Barouin et des théories pan-françaises de Logives, sa sensibilité avait surtout été formée dans l'atmosphère de Paris en général où vivent des Lalande, des Franchemin, voire même des Mojados en pleine liberté, ni au-dessous, ni au-dessus de la masse, mais à son niveau ; cette atmosphère qui rend apte à sentir avec les plus fins moyens de notre instinct comme ces insectes étincelants et subtils dont parle avec tant d'agrément l'entomologiste Fabre.

Dans ses lettres enthousiastes écrites en un mélange d'américain et de français, le voyageur avouait chaque fois une

dette plus énorme de reconnaissance envers M. Guiraud et « ce cher, cher Abel ».

— Cela devient compromettant... dit le poète en repliant la feuille avec l'en-tête du *Grand Hôtel de la Gare*, à Brives ; s'il ne réussit pas, ça fera du joli.

— Ta, ta, ta... je suis content de découvrir tant de sentiment dans ce modeste Américain.

— Cela n'empêche pas, reprit Franchemin, que nous l'ayons quelque peu séquestré. A distance, nous lui faisons peut-être plus de bien qu'ici où nous l'entraînions sans trop le vouloir dans notre particularisme aigu.

— Tu dis ? demanda Guiraud, tâtant le derrière lisse de son léopard d'onyx et regardant Abel par-dessus ses lunettes.

— Je dis que nous l'avons retenu, ce garçon, sur la Rive gauche ; que nous l'avons entraîné traîtreusement dans notre...

— par-ti-cu-la-risme aigu... appuya le sculpteur. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que nous ne croyons pas sincèrement ce que nous croyons et est-ce que c'est toi ou moi qui lui avons défendu de fréquenter le quartier de l'Etoile ? Non, n'est-ce pas ? C'est bien plutôt son envie typiquement américaine *to work day and night* et les leçons d'économie de son vieux père qui l'ont poussé dans nos bras ; sans compter que toi, avec le métier que tu fais, pour pouvoir satisfaire ta passion studieuse, tu lui rappelles tel étudiant de Boston qui fait le garçon de restaurant en été à *Newport* ou *Atlantic City* pour payer ses frais de collège. Puis tous les deux, nous tenons de l'inventeur, ce qui a un attrait irrésistible sur toute âme transatlantique, même pour ceux qui considèrent là-bas l'artiste comme « dépensant son énergie en pure perte », suivant l'expression d'un de tes clients, ce médecin de Denver qui a fini tout de même par acheter une de mes Danseuses, dont tu possèdes le pendant.

Franchemin souriait en regardant ce vieil ami qui à présent palpait la tête de son léopard.

— Pourquoi ris-tu ?

— Il me venait à l'idée que Marsden ne nous plaît seulement peut-être que comme phénomène. Parmi tous les Américains que j'ai rencontrés dans ma vie au quartier et ailleurs, même parmi les plus savants et les plus sensitifs, Marsden est peut-être le seul qui ne réponde pas aux signes extérieurs

auxquels, selon Oscar Wilde, on reconnaît le vrai Yankee : à savoir qu'il ne nous a jamais barbés avec la faculté d'obtenir du maïs vert en Europe, avec les avantages de leur système d'enregistrement des bagages et la supériorité de la philosophie de Boston.

— Ne nous faisons pas de bile... une lettre comme celle que tu viens de me lire à l'instant ne vient pas d'un cabot ou d'un médiocre. Et ton *Essai sur la Métamorphose esthétique* que devient-il ?

— J'en suis à la question amoureuse et, avec Stanton, j'arrive à croire que, depuis son départ de la pension Lucas où il flirtait avec la fille de la maison, cette question ne se pose plus.

— Il épousera une Française... prophétisait Guiraud ; s'il s'abstient pour le moment, c'est qu'il a été élevé très chastement et qu'il n'est pas encore tout à fait imprégné de notre climat qui exige de chacun son rendement total. C'est de là que provient le naturalisme français qui construisit des cathédrales, enfanta une peinture de l'espèce de *l'Homme au verre de vin* et de *la Jeune Ménagère*, de Chardin, ce Dieu de l'intimité.

XVII

Vêtu comme un ouvrier mécanicien d'une cotte de toile bleue et d'un pantalon de la même étoffe tombant, en entonnoir, sur des pantoufles brodées, Jean Lalande peignait dans ce qu'il nommait son hangar. Ce local, éclairé par une baie vitrée et les carreaux dépolis qui formaient la moitié du toit, était en effet large, haut et sans le moindre luxe architectural. L'un des murs, couvert de tôle à hauteur d'homme, était entièrement occupé par un fourneau à gaz posé sur des tréteaux de fonte, un moufle en terre cerclé de fer et un feu à soufflet, éteint pour le moment.

Franchemin, confortablement installé dans un fauteuil rustique, posait en écoutant paisiblement le peintre qui lui reprochait d'avoir « la gueule du monde la plus difficile à faire ; tu changes tous les jours de bobine, et si encore tu avais la patience de rester tranquille ! »

— Jean, est-ce que je puis enlever tout ce fourbi ? demanda une voix de femme ; et par la porte entr'ouverte qui donnait

sur un carré, se montra le plus délicieux profil de Parisienne qu'on puisse rencontrer entre la Chaussée d'Antin et les Tuileries.

C'était la petite Germaine, enlevée un samedi soir sentimental à la sortie des Galeries Lafayette et épousée peu après, comme une alliance en faisait foi.

Toute enveloppée d'un long tablier bleu à bretelles qui faisait, peut-être mieux que sa plus jolie robe, ressortir les lignes souples de son corps, elle traversa l'atelier encombré comme un laboratoire, et désigna, à côté de son mari, une espèce de guéridon sur lequel un nombre infini d'objets couvraient un châle persan qui tombait jusqu'à terre. Il y avait là, pêle-mêle, les restes d'un déjeuner, des instruments pour tailler *des bois*, un encrier de deux sous, une pipe en terre rouge, de la monnaie, des miettes de pain et du poussier de tabac, un peigne, une orange desséchée de l'hiver passé, des morceaux de fusain, des feuilles noircies de traits, un vieux bouquin intitulé *Les Moyens secrets des Limousins*, par Jehan Varlet, entre une bouteille de vin rouge et un petit vase en pâte de verre.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? dit la menue Madame Lalande à Franchemin; il faut que je ne dérange rien. Il veut pourrir dans l'ordure, ce pauvre Jean; je n'ai qu'à m'incliner. On ne mange même plus ensemble, moi, je reste dans la cuisine, lui je le sers ici... et voyez, il n'a même pas fini sa crème renversée.

Le peintre, dont la figure maigre rappelait l'expression du Christ des icônes russes, sortait sa tête de derrière la toile à travers laquelle on voyait les grosses taches de couleur qu'il y collait avec ses pinceaux. Tirant sur ses longues moustaches gauloises, il répondit par un haussement d'épaules aux phrases de détresse de sa femme, en scrutant la jaune figure rasée du poète dont les cheveux, rejetés en arrière, laissaient à nu un énorme front écrasant un nez camus entre deux trous profonds où brillaient de petits yeux d'un vert qui, selon le jour, tirait sur le brun ou sur le gris.

— Je ne puis encore rien toucher ? insista Germaine en secouant la tête devant cet étalage : j'ai de l'eau sur le feu.

— Tout à l'heure, tout à l'heure; ne m'embête pas ou retourne dans ta chambre ; je te dis de ne rien enlever pour le moment. Quand j'aurai serré les croquis, tu pourras.

— Quelle misère, mes amis ! soupira la jolie enfant, qui, en découvrant ses fines chevilles chaussées de bas gris à jour, s'assit sur un canapé boiteux, appuyé contre le mur entre un lourd établi et une commode ancienne. En chantonnant : *Le lendemain elle était souriante,* Germaine se mit à arranger un béguin en paille claire qu'elle bordait soigneusement d'une ruche de soie saumon.

C'était, ce jour-là, la deuxième pose d'Abel. Pendant la première, le peintre, laissant son sujet babiller avec la petite, avait pris cette demi-douzaine de dessins éparpillés sur la table, sans toucher à sa toile. Le poète, se tenant de son mieux, regardait le paysage lointain qui, derrière les bâtisses de Montmartre, se confondait délicatement avec un ciel de turquin voilé qu'encadrait la façade vitrée de l'atelier. Lalande s'aperçut que son modèle se fatiguait dans l'immobilité recommandée.

— Repose-toi, dit-il, en tendant à sa femme une assiette à fleurs avec un couteau, une fourchette et un bol dans lequel stagnait du café ; puis il s'approfondit dans ses ébauches qui lui tenaient lieu de la grisaille des maîtres d'antan. Pour se dégourdir les jambes, Franchemin arpentait, avec une espèce d'effroi, ce long intérieur où règnait le plus fantastique des désordres. Il eut soin de pousser dans un coin un trépied sur lequel reposait, dans un bain de verre, une lessive de cendres gravelées à côté d'un mortier où restaient des gemmes couleur lapis et un pilon. Plus ou moins bien rangés le long des murs blanchis à la chaux, s'alignaient des bocaux, des récipients de toutes sortes, des fioles remplies de poudres noires, jaunes et dorées, des cartons bourrés de feuillets, des barres de couleurs enveloppées de papier, des toiles retournées montrant leurs châssis et des rouleaux de métal rouge. Au-dessus deux planches, bordées de franges en loques, faisaient bibliothèque. A part certaines œuvres d'histoire et l'Othello de Shakespeare illustré à l'eau forte par Chassériau, les *Curiosités esthétiques* de Baudelaire et le *Livre de vérité* par Claude Lorrain, tout ce que le peintre émaillleur avait pu rassembler relativement à son métier se trouvait là. Abel connaissait ces bouquins pour en avoir découvert plusieurs sur les quais et les avoir étudiés presque autant que son ami Lalande. C'étaient des dictionnaires techniques, entre autres celui de Molinier,

une livraison des *Merveilles de l'Industrie* par Louis Figuier; *les Leçons de Chimie appliquée* de Chevreul et le *Zur Farbenlehre* de Gœthe. Des tomes, soigneusement reliés, de Labarthe, de Linas, de Sommerard, de Laborde, voisinaient avec l'*Emaillerie chez les Eduens de Bullliot*, en fort mauvais état. *De Utrechtsche Emailleerkunst der Middeleeuwen*, bourré d'images, par Hendrikus Kluyt, s'appuyait contre le *Diversarum Artium Schedula*, du moine Théophile, cadeau de Guiraud ; quelques numéros dépareillés des annales de la *Gazette Archéologique* se pressaient contre de minces notices en toutes les langues sur les émaux de Londres, de Toulouse, de Budapest, d'Amsterdam, de Florence et de Russie et des brochures sur le métier des émailleurs égyptiens, persans, byzantins et moscovites, sur les cloisonnés des Japonais et des Chinois ; *Die Bayerische Emaillierkunst* de Otho von Bach, deux petits volumes de Pline l'ancien montraient leurs dos usés de la fin du XVIIIe siècle entre *l'Histoire de la famille de Court* et des carnets de notes manuscrites. Un vieil in-folio, fort abîmé, intitulé *Les Images ou tableaux des plates peintures des deux Philostrate, sophistes grecs, mis en français par Blaise de Vigenère, Bourbonnois*, complétait cette curieuse collection.

Un réveil-matin tic-taquait paisiblement dans le silence, pendant que Germaine cousait et que Jean s'était de nouveau mis à travailler, jetant de temps en temps un coup d'œil sur Abel, en train de feuilleter *Les premiers éléments de la Peinture pratique* par Ph. Valenciennes.

On sonna. C'était Jules Volnoten avec Jacques Lagarde dont l'intérêt et le médiocre talent l'attiraient journellement dans le sillage de Lalande.

Après avoir salué respectueusement la travailleuse sur son vieux sofa et Franchemin qui, distraitement, leur serra la main, Lagarde alla regarder l'esquisse de son ami, tandis que son compagnon s'asseyait sans rien dire devant le vieil harmonium près de la porte, dont il tirait des accords espacés et sourds.

— Eh bien, quoi de neuf ? demanda l'émailleur.

— Rien de spécial; je reviens des *Indépendants*. C'est effarant ce qu'il y a de toiles, 3000 ! J'y ai rencontré Barouin faisant sa promenade de reporter. Tu l'as épaté, avec ton *Labourage*; je l'ai entendu dire à Victor Petit du *Boulevard* que

c'était la meilleure chose du Salon. C'est du reste l'opinion de plusieurs.

— A part tes toiles, s'écria Lalande en priant d'un geste Franchemin de reprendre sa pose.

— Oui, je suis assez content des miennes, quoique Barouin prétende que mon nu est en saindoux armé.

— Je t'avais averti ; tu as peur de la couleur ; Charles a raison. Tu peins comme dans une cave. Puis tu ne sais à quel saint te vouer : Puvis, Maurice Denis, Carrière, tout ça se confond chez toi et tu t'endors sur de l'onanisme de tuberculeux ambitieux.

— Merci, dit Lagarde qui avait l'habitude de ces sorties.

— As-tu vu les Stanton ?

— Non, je n'y ai pas pensé.

— Tant pis. On les verra demain. Je m'étais chargé de les envoyer. Tu vas être étonné, Lalande, de ses *Toits sous la neige*.

— C'est possible.Seulement il faut foutre la paix à ce garçon pendant au moins un an. Il promet vraiment, mais sans Logives et *la Roseraie*. Il parle déjà comme un vieillard. On dirait, à l'entendre, un des fondateurs de la *Revue des Deux Mondes, section Boston*.

— Tu es injuste, protesta Franchemin en essayant de reprendre la même position dans son fauteuil de bambou. Je ne dis pas que Logives ne soit pas de temps en temps abrutissant. Mais n'est-ce pas moi qui l'ai fait partir en voyage, qui l'ai, pour ainsi dire, soustrait à notre violent Guiraud pour te l'amener ? Je suis surpris qu'il ne soit pas encore revenu. Il m'avait promis d'être là pour le vernissage.

— Oh ! il y sera...Il n'a qu'une parole ; en cela il est de son patelin et c'est bien, dit Lalande.

— Il n'en est plus beaucoup, de son patelin, affirma Franchemin, essayant sans y parvenir de conserver l'immobilité d'expression nécessaire à sa pose. Dans sa dernière lettre il m'écrit qu'on vit mieux dans n'importe quelle auberge française que dans le meilleur *Palace* des Etats-Unis.

On sonnait encore et le voyageur se trouvait devant eux, la figure hâlée et la petite moustache plus fournie sous son nez aquilin.

— Ah ! ah ! le voilà, l'auteur des *Toits sous la neige*, cria Lalande de derrière son chevalet.

Volnoten entonna la Marseillaise en s'accompagnant sur l'orgue !

Franchemin l'embrassa comme la petite Germaine à qui l'Américain apportait, dans un grand carton, toutes les spécialités des villes traversées ; il y avait un saucisson d'Arles, des *Jeannots* d'Albi, des prunes d'Agen, du nougat de Montélimar, des fruits confits d'Avignon, des violettes de Toulouse desséchées dans leur petite boîte ronde et du pain d'épice et des navettes aux amandes et des berlingots de Carpentras.

— Va chez le *bougniat* à côté demander du Gaillac... commanda sans se gêner Lalande à Lagarde ; on va goûter. Sacré Marsden, s'il nous apporte l'accent avec ça, il sera complet !

— Et mes peintures ? demanda Stanton à Franchemin qui le regardait avec un plaisir non dissimulé.

— Tu les verras demain ; un de mes bons amis qui est de la commission de placement m'a formellement promis de les mettre en bonne place, aussi près de la sienne que possible... tranquillisa Abel, en montrant le Jean Lalande qui n'avait envoyé qu'une seule toile cette année, trop occupé, dans ces derniers temps, par ses travaux d'émaillerie.

Lagarde rentra bientôt, tenant sous les bras deux flacons poudreux dont les bouchons étaient maintenus par du fil de fer, et Germaine portant six beaux calices sur un plateau en laque rouge.

— On dirait des campanules... dit le poète en faisant sonner le cristal d'un de ses ongles qu'il portait longs au bout de ses doigts d'évêque.

— A la tienne, dit Lalande trinquant avec Marsden, qui vite buvait la mousseuse boisson pour que personne ne s'aperçût d'une larme qui perlait au coin de son œil.

— C'est un Américain de contrebande, ce garçon, souffla Jean à l'oreille de sa femme.

— Jouez-nous quelque chose de sérieux... demanda Stanton à Volnoten en choquant son verre contre celui du musicien.

FRITZ-R. VANDERPYL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Francis Jammes : *Le Rosaire au soleil*, « Mercure de France », 3.50. — Gaston Leroux : *Le Château noir*. Lafitte, 3.50. — Gyp : *Ceux de la « Nuque »*, Fayard, 3.50. — Paul Aker : *L'Oiseau vainqueur*, E. Flammarion. 3 50. — Paul Margueritte : *L'Embusqué*, E. Flammarion, 3.50. — Henri Ardel : *Le chemin qui descend*, Plon, 3.50. — E. Roubeau : *La morale grise*, Plon, 3.50. — Jean-Louis de Praye : *L'un d'eux s'ennuyant au logis...* Jouve, 3.50. — Pierre de Valrose : *Une âme d'amante*, Perrin, 3.50. — Jacques Constant : *L'Enjoleur*, Albin Michel, 3.50. — Jean Corail : *Les Centurions*, Chapelot, 3.50. — Louis Arraou : *L'héroïque sacrifice*, Plon, 3.50. — André Prieur : *Le plus grand amour*, E. Figuière 3.50. — Bernard Walker : *La vengeance du Kaiser*, Laffitte, 3.50. — André Avèze : *Martha-Steiner*, Albin Michel, 3.50. — Jean Ravennes : *Quelques sabres dans la mêlée*, Jouve, 3.50. — Nadège Nastri : *Le culte du souvenir*, E. Figuière, 0.50. — Julien Flament : *Sur l'air de Tipperary*, Berger-Levrault, 0.50.

Le Rosaire au Soleil, par Francis Jammes. Il est entendu, depuis des siècles, que le malheur jette aux pieds des autels beaucoup de gens qui se seraient abstenus de toutes génuflexions en demeurant heureux, d'où j'aurais peut-être tort de conclure que les dieux sont nés de la peur, car... je tomberais dans un poncif. Francis Jammes n'est pas, lui, devenu chrétien en temps de guerre comme certains écrivains, jadis *bien modernes*, c'est-à-dire forts légers, aujourd'hui très pénétrés de leur mission de moralistes nouveaux. Francis Jammes n'a pas changé son fusil d'épaule, puisqu'il ne porte qu'un cierge à bout de bras. Si je n'ai pas l'honneur de croire au catholicisme, j'aurai au moins la loyauté de déclarer ma croyance en la foi, la bonne foi, de l'auteur du *Rosaire au soleil.* Francis Jammes était catholique et écrivain catholique avant les malheurs actuels. Pour cela seul il a donc le droit de conserver une quiétude, une sérénité d'âme qui, chez tout autre littérateur, nous paraîtrait absolument intolérable. Il n'a pas de nerfs, parce que dans les ailes des anges il n'y a que des plumes. La chair, les muscles, les fils électriques de toutes nos inutiles nervosités en sont absents. Ceux qui planent au-dessus de la terre n'ont pas besoin de se souvenir des gestes d'effrois, lesquels gestes s'accompagnent souvent, hélas, de la malédiction ou du blasphème. Francis Jammes reste égal à lui-même. Chose curieuse, ce fervent catholique est bien portant, sain avant d'être saint. Sa création, Dominica, est une belle fille d'une robustesse remplie d'attraits les plus féminins du monde. Elle est riche, bien née, très favorisée sous tous les rapports. Elle dit, en effet, son chapelet en

pleine lumière et j'aime cette clarté sortant d'une religion qui nous a habitués, ce me semble, à de plus dangereuses obscurités. « Le rosaire (pour ceux qui pourraient l'ignorer) est l'ensemble de trois chapelets avec méditation, à chaque dizaine, sur un Mystère. » Quinze mystères... Cinq joyeux. Cinq douloureux. Cinq glorieux. Il n'en faut vraiment pas plus pour que le génie d'un écrivain en conçoive un livre de la meilleure tenue littéraire. Je sais bien que je fais servir en disant cela une religion vieille de mille années à la puérile confection d'un roman; mais, ayant à en louer l'exécution, je ne me reconnais aucune qualité pour en définir les motifs. Un écrivain se doit à lui-même, sinon à ses lecteurs ou à son propre créateur, de composer son œuvre, et il est merveilleux de constater ici qu'en s'approchant de la perfection divine Francis Jammes a atteint la perfection romanesque. Son style est allégé des phrases de terroir qui nous le rendait savoureux, mais quelquefois indigeste. Sa malice méridionale s'est élevée à la hauteur de la plus humaine des philosophies et il a su devenir bon sans les banalités courantes. Dominica, au carrefour des voies impénétrables de la Providence, rencontre le pauvre, le malade, celui que le malheur amène aux pieds des autels avec un petit enfant dont la mère est morte. Le récit de cette première entrevue d'une jeune fille avec le gouffre de l'Absolu est fait par un artiste conscient de toute la beauté que doit recéler la sincérité de l'écriture. Qu'il l'ait emprunter aux *Ecritures*, moi, profane, je n'ai pas à m'en occuper : l'essentiel est qu'il nous la restitue intacte. « Le soleil comme une échelle d'or descendait du ciel... elle tenait une fleur bleue épaisse, je crois que c'était une jacinthe... cet homme et ce petit garçon, coiffés de chapeaux trop larges » (parce que la femme n'était plus là pour les accompagner dans les magasins) «... laids, d'une laideur sacrée faite de souffrance que Dieu contemple... » (Ah ! Il en contemple bien d'autres, le monstre !) Francis Jammes est certainement un chrétien qui nous parle avec ferveur de Notre-Dame de Lourdes, mais c'est par-dessus tout l'écrivain le plus consciencieux qui puisse être devant la Sainte Vierge... ou la France. Dominica sacrifie sa future joie maternelle, sa robe de soie couleur de braise, ses cheveux sombres et tout l'éclat de sa vie heureuse pour aller irrésistiblement vers les petits, vers les humbles, vers les pécheurs et stériliser son beau jardin de printemps pour ne songer qu'aux moissons d'en haut, dans le champ où le Pasteur jalouse parque ses brebis de prédilection.

Elle s'en va, son rosaire égrené au soleil, pour le redire, plus bas, à l'oreille de sa Supérieure, dans l'ombre du couvent. J'espère que Francis Jammes ne m'en voudra pas de lui avouer que si son roman n'était pas, purement et simplement, un chef-d'œuvre, je me serais empressée de me livrer aux plus désobligeantes remarques sur une re-

ligion, la sienne, que je ne comprends pas du tout; mais quand on me met en présence d'un beau livre, je cesse brusquement de voir ce qu'il y a autour (pas plus l'auteur que les inspirateurs), je l'ouvre... et j'admire, ce qui est ma façon, à moi, de prier.

Le Château noir, par Gaston Leroux. A la bonne heure ! Ça, c'est franchement autre chose que le roman feuilleton qu'on nous sert au bas de nos grands quotidiens de guerre. C'est la guerre et c'est au moins un conte qui endort nos angoisses réelles par la terreur fictive, celle qui fait rester sages les enfants les plus turbulents. Vous allez me dire que « Sophie qui a la cataracte » et Rouletabille dans un coffret à bijoux chez la mariée sont de ces absurdités qu'un lecteur ayant souci de sa logique ne pourra jamais admettre. Je prétends que tous les jours (précisément en Bulgarie sinon en Grèce), nous assistons à des choses bien plus absurdes et présentées avec encore moins de ménagements. Mais il y a mieux, il y a ce trait de génie qui fut de montrer l'intérieur d'une oubliette de château moyenageux à l'envers, c'est-à-dire de bas en haut. Ça, voyez-vous, ça vaudrait le voyage, même jusqu'en Bulgarie ! Une oubliette, c'est, en somme, le trajet parcouru par le supplicié pour se rendre aux enfers de la faim, de la soif, ou de l'écrasement, ou de la noyade. Or il s'agissait de nous montrer l'aller, aussi le retour. Comment ? Ça, c'est le secret du *Château noir*. Prenez vos billets ! Je ne me charge pas de la description.

Ceux de « la Nuque », par Gyp. La *nuque*, c'est, vous le devinez, l'arrière, le contraire du *front*. Quant à ce qui s'y passe, vous seriez bien étonnés de voir que si près du cerveau pourtant, au nœud même de la vie intellectuelle, vous ne rencontriez que... des gravures de mode dans un épanouissement de jupes à ruches, à volants, à godets, de surjupes, de doubles et de triples jupes. La très cruelle Gyp nous montre la fleur des pois de la mondanité occupée, parce qu'elle est presque en deuil de son époux disparu, à changer de toilette à toutes les occasions, bonnes ou mauvaises. Le génie de Gyp, qui a un génie terriblement français, encore plus français que parisien, consiste à tout dire en trois lignes de points ; mais elle vous en dit bien davantage entre quatre volants ! Il y a une certaine robe « relativement tranquille, gris éléphant », qui vous tombe sur... le mollet comme un coup de cravache. Il faut, en effet, tout le pesant harnais de la mode pour qu'une femme demeure esclave à ce degré-là des petits thés littéraires pour blessés résignés ou embusqués glorieux. Ainsi va le monde et nous avons la triste preuve que ce n'est pas le couturier boche, ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal. Il y a... faut-il le dire ? Que les jeunes femmes de certains milieux très chics sont bêtes. Et tout l'esprit de l'auteur n'arrive pas à nous parer cette marchandise.

L'Oiseau vainqueur, par Paul Aker. Celui qui est mort en service commandé, là-bas, en Alsace, s'était attaché au problème du vol plané sur place, autrement dit, à l'arrêt en l'air de l'avion qui ne peut être parfait qu'à la condition de pouvoir se maintenir immobile sur un point désigné. Le roman nous montre un jeune homme riche et bien doué sacrifiant le meilleur de sa vie et jusqu'à son amour au génie de l'invention qui le harcèle. Il trouve, enfin, la solution rêvée en compagnie de sa femme, amante généreuse qui entend, elle aussi, féconder l'œuvre même au prix du plus dangereux sacrifice. L'oiseau vainqueur, ne serait-ce pas mieux cet amour dévoué empruntant les ailes du redoutable appareil ?

L'Embusqué, par Paul Margueritte. Alors un *embusqué* c'est un monsieur qui loue un petit entresol et qui commet l'imprudence d'y recevoir une femme mariée ? Me voilà enfin renseignée, car je n'habite pas Paris depuis près de trois ans et je suis fort loin de ses nouvelles mœurs. Maintenant, si cet embusqué a une maladie de cœur qui l'empêche de se battre... autrement qu'en duel, cela ne m'étonne pas, étant donné le pauvre chiffre sentimental qu'il est obligé de.. secouer de temps en temps. Paul Margueritte, en faisant le procès du Monsieur et de la Dame bien modernes, a-t-il songé que ses livres vont en Allemagne parce qu'il est académicien et qu'il a de forts tirages ? Or, aussi les oreilles des ennemis (taisez vous ! méfiez vous !) nous écoutent jusque chez notre libraire, à plus forte raison devons-nous porter beau. Le talent de l'auteur ne sert pas du tout à flétrir cette éternelle histoire d'adultère, vieille comme le monde et surtout le grand monde, artistique ou bourgeois, dont il s'agit, ce talent-là incline, comme l'art suprême du couturier, à parer de grâces touchantes, la pauvre poupée qui gémit entre son amour trahi et son amour trahissant. Croyez-moi, Messieurs les grands littérateurs, c'est votre propre indulgence qui a le plus encouragé les femmes de peintres, modèles ou petites pensionnaires pieuses à trouver des excuses aux plus basses malpropretés. Il serait peut-être encore temps de remédier à l'état des choses que vous avez... sanctionné, ce serait de nous parler... d'autres choses. Le Paris d'hier est mort, il n'a pas été tué par les bombes prussiennes, il a expiré sous un grand ridicule. Croyez en un vieil ermite. L'ère du tango intellectuel est passé. Les hommes vont faire un autre métier que celui de choisir des cravates et d'attendre des amoureuses dans des garçonnières. Il n'y aura plus d'embusqués et encore moins de débusquées. Et vous, les romanciers de choix, les romanciers de salon, dites-nous que nous sommes affranchis de ces modes... vraiment surannées. Puisque c'est vous, le théâtre des mœurs, aidez-nous à croire les mœurs meilleures en changeant un peu nos marionnettes d'épaules. Les femmes qui se vengent de la trahison de leur mari en trompant à leur tour sont des cuisinières

qui mettent de l'arsenic dans le pot au feu parce que le patron leur a donné congé... et rien de plus. Et les mœurs des cuisinières infidèles, ce n'est pas intéressant, surtout quand elles s'efforcent au beau langage. Maintenant il y a la morale de l'histoire : le mari *blessé* pardonnant à la femme *infirmière*, et il y aura... la victoire pour faire tout oublier.

Le chemin qui descend, par Henri Ardel. Il s'agit d'une émancipée pour le bon motif: son art; mais cette jeune personne qui se défend d'aimer, parce que cela peut troubler ses conceptions humanitaires, se laisse peu à peu séduire par un homme marié. Circonstances atténuantes: il est bon musicien, quoique amateur. N'insistons pas sur les crimes commis au nom de la musique et... en musique. Au bout du livre, grâce, sans doute au talent de son auteur, je ne savais encore pas s'il blâmait ouvertement son héroïne. Il est vrai que le lecteur peut se reprendre au titre du livre en le refermant, mais il y a de très jolis sentiers qui descendent et qui aboutissent généralement à la mer.

La morale grise, par C. Roubeau. Qu'on en juge ! Un Monsieur exaspéré par le langage extravagant de sa femme la prend au mot le plus fou et se rend compte qu'il doit la tuer, elle et... l'autre. Au lieu d'être acquitté, il est condamné au bagne. L'amant et la femme guéris vont se fixer en Calédonie où, naturellement, on retrouve le mari qui est introduit dans le faux ménage comme forçat libéré, ce qui lui permet, à son tour, de tromper l'autre. Comme couleur, cela semble déjà terriblement flamboyant, mais la morale de l'histoire la voici : «... semblable à la plupart de nos veules contemporains, à moi qui ai écrit ce livre, à vous qui le lisez, à vos amis, à vos proches... » En ce qui me concerne, cher Monsieur, je puis modestement vous affirmer que je ne me réclame jamais d'un idéal sublime, parce que j'ai horreur des phrases et que je ne suis pas encore allée en Nouvelle-Calédonie ni pour une raison ni même pour un autre. A part ça, votre roman est au-dessus de toute espèce de banalité et si vous consentiez à voir plus simple, votre originalité n'en ressortirait que davantage.

L'un d'eux s'ennuyant au logis, par Jean-Louis de Praye. Confession d'une jeune femme du meilleur monde qui, au bout de cinq mois de mariage, est abandonnée par son mari. Il divorce pour épouser légalement une jeune fille qu'il n'aime pas et revient à sa première femme qu'il reprend en qualité de maîtresse... légitime, car, pour l'abbé Vernier, comme pour les catholiques, seul compte le mariage religieux. Mais le bébé qui est né de la reprise... individuelle, qu'est-ce que l'état civil en fera ?

Une âme d'amante, par Pierre de Valrose. Entre le mari et l'amant, qui tous les deux sont meurtris par la guerre, l'âme de l'a-

mante hésite et se torture, pour finir par faire triompher la bonne cause. Il demeure un enfant qui n'est pas... de la famille, mais il représentera le remords car il faut tout de même bien qu'une morale... pèse sur une tête innocente. « Tous ces changements-là sont superficiels. Nous n'allons plus au théâtre ou chez Ritz, parce que c'est mal vu, et voilà ! » Cela suffirait peut-être pour que le changement devienne vraiment intérieur.

L'Enjôleur, par Jacques Constant. Mœurs du quartier latin... de Montmartre. Des peintres, des modèles, des bourgeois parmi la bohême et un type assez réussi : Jean Merlin, l'enchanteur. On a tous connu ce garçon barbu, large d'épaule et très complaisant pour les femmes âgées, s'implantant dans les cafés et dans les salons sans que personne ait l'idée, naturelle pourtant, de lui demander si, avant de faire la traite des blanches, il avait fait celle des nègres. C'est avec ces hommes-là qu'on fait les porte-feuilles... et souvent des ministres !

Les Centurions, par Jean Corail. Coupé dans la préface de Paul Adam ces lignes définitives sur cette œuvre : « Il faut donc louer l'auteur de ce livre qui, dénommant nos officiers selon leur titre latin, voulut nous faire songer, une fois de plus, à la continuité de l'œuvre entreprise par les Scipions en Numidie et menée vers sa perfection aujourd'hui par les états-majors du Général Lyautey, par les Mangin, les Gouraud, les d'Amade, les Henrys. Ces brillants porte-lauriers ont pacifié le Maroc et, par de rapides victoires, assuré la quiétude des laboureurs et de l'artisan sur les champs comme dans les villes. L'œuvre est accompli » par *les Centurions.*

L'Héroïque sacrifice, par Louis Arraou. Deux jeunes gens élevés ensemble passent de l'amour chaste aux joies de l'amour libre, quoique demeuré pur. La guerre sépare les amants pour rendre à chacun la conscience de la grandeur de leur mission, puisqu'ils sont français ; l'homme donne ses yeux à la patrie et la femme toutes ses larmes de malade qui se refuse à troubler le courage de celui qu'elle aime en le rejoignant pour expirer dans ses bras.

Le plus grand amour, par André Prieur. Paré des meilleures intentions, ce roman est un peu naïf. Le plus grand amour est quelquefois si jeune ! Deux êtres se lient pour la vie et ont même le courage de prévoir l'union sacrée dans la mort, puisqu'ils achètent (avec le sourire) leur concession perpétuelle. Me sera-t-il permis, à moi, de signaler à l'auteur deux phrases, dans un dialogue qui me semblent... un brin hardies ? « Vous permettez, Madame, que je vous « cause, à cœur ouvert ?— Faites, Monsieur, répondit-elle résignée », et elle se dit : Je boirai jusqu'à la lie les conséquences de ma légèreté. » Malgré l'originalité de ce ton, il vaudrait peut-être mieux *parler...* comme tout le monde.

La Vengeance du Kaiser, par Bernard Walker. Dans la

préface du traducteur, Téodor de Wyzewa déplore que le romancier américain ne consente pas à citer quelques-unes de ces « atrocités » si caractéristiques de la kulture allemande. Mais le bombardement de *New-York* pourrait, à la rigueur, contenter les plus difficiles et il est bien regrettable que ce puisse être une âme américaine qui l'ait enfanté. Non, si je reprochais quelque chose à ce... feuilleton, ce serait de prétendre à une vengeance de la part du Kaiser. Pendu par l'Angleterre, fusillé par la France, déporté par la Russie ou oublié par les autres nations, dont la sienne, je ne vois pas bien le Kaiser dirigeant sa flotte (depuis longtemps dans les ports alliés) sur l'Amérique. D'ailleurs, ce jour-là, nous ferions certainement passer quelques notes représentatives aux puissances pour leur demander leur avis.

Martha Steiner, par André Avèze. La gouvernante allemande qui, après avoir aveuglé le père, fait tuer l'enfant. Quelques pages saisissantes sur la mort d'un brave prêtre au milieu de ses blessés et les ruines d'un petit village innocent.

Quelques sabres dans la mêlée, par Jean Ravennes. Carnet de route d'un soldat qui attache à son casque de héros un joli brin de plume.

Le Culte de souvenir, par Madège Nastri. Plût au ciel de la victoire que tous les naturalisés boches fussent aussi dignes dans leur vie que celui-ci dans sa mort...

Sur l'air de « Tipperary », par Julien Flament. Contes et poèmes en proses d'un vaillant Belge qui a vu et peint d'après nature. Le grand Verhaeren en fut charmé... Qu'ajouter à cet éloge ?

RACHILDE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

A. de Baudot : *L'architecture ; le passé, le présent*, Laurens, 15 fr. — Marc Henry : *Au pays des Maîtres-Chanteurs*, Payot, 4 fr. — Memento.

La librairie Laurens a publié un résumé des conférences de feu M. de Baudot, ancien inspecteur des édifices diocésains et membre de la Commission des Monuments Historiques, mort en 1915. C'est l'ouvrage qui a pour titre : **L'Architecture**, *le passé, le présent*, et dont M. Henri Chaine a écrit la bienveillante préface ; la quintessence, peut-on dire, des idées de l'enseignement du maître devant son auditoire du Trocadéro. L'auteur, en somme, a fait précéder des dissertations sur l'architecture moderne d'une « étude raisonnée et comparative sur l'architecture aux époques historiques », et la grande querelle à faire aux architectes se trouve indiquée dès le début : « Historiens et archéologues, dit M. de Baudot, *semblent* accepter l'infériorité de l'art actuel, comme si désormais il n'y avait

plus lieu de raisonner et d'inventer en architecture. » — Certes, le cycle des inventions possibles en cet art semble assez réduit. Pour eux qui se préoccupent simplement d'imiter le passé, il parle des « vaines et puériles préoccupations d'une esthétique spéciale qui a fait son temps ». C'est un point de vue défendable sans doute, mais comment, par quoi devons-nous remplacer les édifices qu'on construisait encore « dans le goût du passé » ?

Avant de nous le dire, M. de Baudot a résumé en de bons chapitres les considérations qui peuvent être présentées à propos de l'architecture des vieilles époques : l'art égyptien dont il constate que les effets sont dus surtout à la franchise des moyens employés et à la répétition des ordonnances, — tout en évitant le double emploi des matériaux. Il parle ensuite de l'art grec et dit assez de mal des Romains, qui ont été sans doute de grands constructeurs, mais d'assez pauvres artistes. Du reste, certains de ses jugements pourraient être révisés, par exemple quand il parle de l'architecture byzantine, qui n'a guère donné que l'église de Sainte-Sophie. Nous arrivons à la période du Moyen-Age et M. de Baudot, qui fut un des élèves de Viollet-le-Duc, en reconnaît justement l'attrait et le grand intérêt. Le Moyen-Age, on peut toujours le redire, fut l'apothéose de l'architecture et ses merveilles n'ont jamais été dépassées. Ce fut une époque de recherches et aussi de savoir, et à propos des constructions de ce temps l'auteur a pu faire cette observation très juste que dans l'antiquité les ouvertures donnant accès dans les édifices grandissaient en raison des dimensions du monument ; il en était de même pour les éléments de la mouluration. Au Moyen-Age, bien au contraire, tout fut subordonné à l'échelle humaine et à celle des matériaux, — principe nouveau qui ne fit que se développer et s'affirmer pendant la période gothique et la première Renaissance, — la Renaissance française. — Quant à la Renaissance italienne, il peut affirmer assez justement que ce fut un progrès factice. Ailleurs, il indique que les constructions de l'époque Louis XVI sont « sagement monumentales d'aspect, mais bien peu rationnelles ». A propos des édifices de la place de la Concorde, il blâme les pavillons en saillie qu'il trouve inutiles avec leurs frontons « dont la présence est absolument injustifiée » et il critique de même l'Ecole Militaire, dont le pavillon central « n'a d'autre rôle que de fournir un motif monumental », mais qui ne « correspond à aucune disposition nécessaire de l'intérieur ». Enfin, il dit assez de mal du château de Maisons-Laffitte, du dôme des Invalides et de la chapelle du château de Versailles.

On pourrait passer rapidement sur les chapitres qui concernent la partie moderne de l'ouvrage s'ils ne constituaient un plaidoyer *pro domo*. Ayant critiqué abondamment nombre des édifices qui

nous restent des périodes passées, M. de Baudot fait l'apologie du *ciment armé.* « Une mesquine considération de formes, nous raconte-t-il, l'habitude de la pierre ont répandu le *préjugé* que sans elle toute solution artistique est impossible. » Donc, ciment armé ; c'est la *tarte à la crème* de cette histoire. A propos des maisons modernes, il nous parle des dépenses « inutilement coûteuses » des constructions anciennes et revient toujours à « l'application du système franc et rationnel » qu'il préconise. Comme exemple, il nous indique un « groupe scolaire » ; le lycée de jeunes filles construit à l'angle de la rue de Douai et du boulevard de Clichy ; le bureau téléphonique du Faubourg-Poissonnière, élevé sur l'emplacement de l'ancien Conservatoire, qui est bien un miracle de laideur, soit dit incidemment ; enfin quelques maisons particulières dont l'une, rue Belliard, semble bien avoir été tapissée à l'extérieur avec des coupons de *linoleum.* Il donne ensuite le projet d'une vaste salle dont l'aspect serait à peu près celui d'une gare de chemin de fer et un « palais présidentiel » qui peut rappeler le Palais de Cristal élevé pour une exposition de Londres. — Nous ne croyons pas qu'il y ait là de quoi rénover l'architecture, — toutefois qu'elle en ait bien besoin sans doute. M de Baudot est mort ; paix à ses cendres. Mais il est un dernier échantillon de sa cuisine que nous nous en voudrions d'oublier, tant son horreur est flagrante et qui est l'aboutissement monstrueux de toute sa théorie. C'est l'église de Montmartre, Saint-Jean l'Evangéliste, une guérite en briques rousses qui effare en général les curieux non prévenus et peut être donnée comme un bon spécimen de ce que cherche l'art nouveau. Deux tours maigres reliées en hauteur par une arcade ; dans les écoinçons du portail des anges qui rappellent la pacotille des cimetières parisiens ; des bas-côtés et des galeries intérieures dont les balustrades ressemblent à la bordure d'un panier ; un vitrail de fond qui hurle dans la lumière. — On a mis le Bon Dieu dans cette étable pour lui rappeler le lieu de sa naissance, à Bethléem, le saint jour de Noël.

§

De M. Marc Henry, j'ai à signaler encore un très curieux ouvrage, abondamment observé, mais qu'on peut dire de dénigrement, **Au Pays des Maîtres-Chanteurs**, qui est une étude sur l'Allemagne et surtout la population allemande. M. Marc Henry, qui s'est trouvé depuis vingt ans installé en terre d'Empire, a constaté le mauvais goût de la population, ses appétits et ses tendances, mais indique quand même l'intérêt de son organisation, de ses pratiques journalières. Nous trouvons dans son livre une inauguration du « Kaffée princess » à Berlin, où se réunissent ensuite des exilés d'Arménie, qui rêvent de restaurer la liberté dans leur pays ; plus loin des choses sur la « zocial témocracie » et l'entreprise de specta-

cles ou soirées de propagande. L'auteur donne des portraits des princes de Bavière avec des anecdotes curieuses (1) et un tableau intéressant des fêtes de la région ; ensuite des indications cocasses sur la décoration de la capitale, toute faite selon le mauvais goût de l'Empereur. Un de ses plus curieux chapitres a été consacré à la femme allemande et l'on y peut cueillir des renseignements typiques : « Les teutons ne sont rêveurs et sentimentaux qu'à cause de la laideur ambiante où leur existence échoue. Incapables de fixer la beauté auprès d'eux, ils en arrivent à mépriser leurs compagnes et ce mépris tacite n'est que l'aveu de leur impuissance. Aussi, pour l'Allemande, le Français représente tout l'idéal qui lui manque; elle lui prête l'esprit chevaleresque dont elle a constaté l'absence chez ses compatriotes; plus encore, elle évoque confusément notre libertinage ; elle éprouve pour nous le sentiment inavoué et trouble qu'ont toutes les fille d'Eve pour le serpent »... Et plus loin, il écrit : « L'Allemande comme l'Allemand, hélas, croit que tout s'apprend, que tout s'achète ici-bas, même la compréhension du beau. Elle ignore les lois profondes de l'atavisme et de l'hérédité, l'histoire lente et précieuse des vieilles civilisations, l'affinement séculaire des races que le temps patient travaille sur sa meule puissante à la façon du diamant. La même erreur caractérise toute la race. Les Allemands sont des enrichis. Ils veulent avoir acquis par quarante ans de prospérité le droit imprescriptible de s'imposer à l'admiration du monde et ils confondent sans le savoir deux conceptions juxtaposées, sœurs jumelles issues de l'histoire des peuples, néanmoins si différentes dans leur essence : la civilisation et la culture. »

Quant à la vertu des femmes allemandes sur laquelle M. Marc Henry rapporte nombre d'histoires, elle est assez indiquée, dit-il, par cette affirmation d'un poète de là-bas : « La vertu, c'est quand personne ne se présente. » — Il y a d'autres constatations, par exemple sur la toilette, le mauvais goût de ces fagots, puis l'auteur convient qu'en Allemagne on a adopté beaucoup de pratiques simplifiées pour la vie courante, qu'il serait peut-être avantageux d'étudier en France. C'est le beau côté du tableau. Le volume contient aussi d'autres études : — sur les milieux Juifs et le développement de l'art allemand ; sur les étudiants, officiers et agents de police ; un curieux chapitre sur la Foire aux Vanités, où il présente des types et des milieux divers, etc. Peut-être a-t-il pris un peu trop dans le domaine commun plu-

(1) Une histoire amusante est rapportée à propos des mollets du prince Luitpold qui sont, paraît-il, remarquables, tant qu'un sculpteur qu'il recevait à sa table lui demanda l'autorisation d'en prendre un moulage... Toutefois éméché par le champagne, le sculpteur négligea les précautions élémentaires et le plâtre colla fortement aux mollets du prince, qui les avait fort poilus. Il fallut casser le moule pour délivrer Monseigneur qui pestait et jurait, car en même temps que le plâtre on arrachait les poils qui avaient été pris dans la pâte.

sieurs de ses anecdotes ; mais l'ensemble est amusant. L'éditeur enfin y a placé quelques curieuses illustrations en couleurs, tirées du *Simplicissimus*, et qui du reste sont bien des satires. J'indiquerai surtout des dessins de Thôny où l'on peut remarquer une *Kellnerin* ou servante d'auberge en grande conversation amoureuse avec un soldat bavarois dont les pieds sont une épouvante, et une « prolétaire » de même origine, — valant bien d'être mis sur l'étagère.

MEMENTO. — *La Correspondance archéologique* (Janv.-Mars 1916) publie une page d'histoire sur la 5e *ambulance internationale* et sa sortie des lignes allemandes en 1871 ; le *contrat de mariage de Mme de Sévigné ;* la suite de l'étude de Mr Pierre Dufay sur *la chanson populaire dans le Blésois,* ainsi que les nouvelles des sociétés savantes. — Dans l'*Intermédiaire*, on trouvera encore des discussions sur l'*architecte Pierre de Montreuil* ou *de Montereau* ; le *droit d'Amboste* sur l'avoine ; sur *les cages de fer*, — et cette question plutôt sangrenue : *Quelle pouvait être la coiffure de Notre-Seigneur Jésus-Christ* ? — Du reste il y aura des lecteurs pour répondre.

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Lanoë-Villène : *Principes généraux de la symbolique des Religions*, in-8 carré, 3 fr. 50, Fischbacher. — Paul Cordier : *Les trois États psychiques*, in-18, 3 fr. 50, E. Sansot. — Memento.

Dans les **Principes généraux de la symbolique des Religions**, M. Lanoë-Villène nous assure que les anciennes religions « dérivent toutes d'une religion dont on retrouve dans les Védas des vestiges nombreux, mais qu'on ne saurait reconstituer pourtant sans l'aide d'Homère, car c'est dans les poèmes homériques que ses restes sont encore les plus beaux et les mieux conservés ».

Ce n'est pas seulement en Europe ou dans l'Inde qu'elle a laissé des traces de son antique existence, mais dans tous les pays de la terre, même au Mexique et jusqu'au Pérou. C'est pourquoi les mots de *religion universelle*, seuls, peuvent servir à la dénommer sûrement. Cependant on pourrait aussi la qualifier d'*homérique* ou *d'anté-homérique*, puisque l'Iliade et l'Odyssée nous la font connaître dans ses parties essentielles.

Nous ne savons pas en quel endroit de la terre elle a fleuri tout d'abord. Une chose est certaine en tout cas, c'est que deux éléments bien distincts ont contribué à la former ; les uns viennent du nord de la Grèce, probablement de la Thrace et de l'Inde, les autres sûrement d'Egypte et de Lybie.

Cependant nombre de Grecs, entre autres Hérodote, Diodore de Sicile et Lucien, pensaient que leur religion était d'origine égyptienne, mais les sauvages du nord de l'Europe l'auraient profondément modifiée en constituant « un culte nouveau dont les formes se trouvèrent être bientôt toutes différentes des anciennes, à tel point que

jamais les Méditerranéens n'ont pu découvrir ses origines égyptiennes ou sudéennes. »

M. Lanoë-Villène affirme aussi que « la plupart des Grecs de notre antiquité n'ont à peu près rien compris à l'ésotérisme de leur religion ». Socrate est « un de ceux qui sur la religion a dit le plus de pauvretés. Il ne saisissait rien du tout à l'ésotérisme de l'Iliade et de l'Odyssée. » Et Platon, dans le livre de la *République*, aurait montré « une incompréhension absolue de la religion ». N'a-t-il pas banni « Homère de sa République » ?

La religion primitive et universelle aurait divisé l'univers en trois mondes, puis plus tard en sept et même en neuf. « Dans le Rig-Véda, — le plus ancien livre sacré de l'Inde, — il n'est fait ordinairement mention que de trois mondes. » « En Egypte, dans le *Livre des Morts*, les mondes célestes sont symbolisés par les sept salles que doit franchir le défunt avant de parvenir jusqu'aux plus hautes sphères de l'Amenti ». « Chez les Perses, la religion montre huit cieux superposés les uns aux autres » et « chez les Scandinaves neuf mondes sont mentionnés dans leurs vieux chants ». Mais, fait observer l'auteur, la division de l'univers en sept, huit ou neuf mondes marque « une décadence de la symbolique universelle » et les trois mondes seraient « nettement indiqués » dans les diverses religions que nous venons de citer.

Le premier de ces mondes comprendrait « la terre et l'intérieur du globe » ; le second, « l'espace qui s'étend dans le ciel entre la terre et la lune » ; le troisième, « le ciel situé au delà de la lune, vers le soleil »,

« Ces trois mondes servent de champ d'action à des forces physiques et métaphysiques de puissance différente ou contraire symbolisées le plus souvent par les dieux, les génies ou les démons des légendes ». Ce sont du reste les mondes qui ont « donné naissance aux trois grands ordres de divinités : 1° les dieux qui créent, habitant la zone solaire du ciel ; 2° ceux qui conservent, résidant dans notre propre atmosphère, et 3° ceux qui détruisent, dont la demeure est au plus profond des enfers.

Ces dieux trimourtiques seraient symbolisés par l'arc-en-ciel : les premiers, par le jaune, l'orangé et le rouge ; les deuxièmes, par le vert et les derniers par le bleu, l'indigo ou le violet ou par le bleu sombre ou le noir.

Telles sont les idées générales que M. Lanoë-Villène s'est appliqué à retrouver dans les religions de l'Inde, de l'Egypte, de la Syrie et de la Perse et chez les Scandinaves, les Etrusques, les Celtes, les Chinois, les Américains précolombiens, les Juifs, les Chrétiens et surtout chez les anciens Grecs, auxquels il a consacré plus de la moitié de son livre.

Malgré ses sérieuses références et les nombreuses citations puisées dans des ouvrages d'auteurs connus, anciens et modernes, je n'ai pas été très convaincu de la certitude de ses thèses, entre autres de celle de l'existence de cette religion *universelle* dont Homère aurait été un fidèle interprète.

Sans doute, les diverses religions présentent entre elles de nombreuses similitudes, mais cela tient, non à l'existence d'une religion universelle *antérieure*, dont elles ne seraient que des dégradations ou des déformations plus ou moins diverses et profondes, mais à ce que, dans tous les temps et tous les lieux, l'homme a toujours été pressé et obsédé par les mêmes problèmes et qu'il a employé, pour les résoudre, le même mode de raisonnement : l'*analogie*.

Il devait donc arriver à des solutions analogues ou tout au moins à des solutions présentant entre elles de nombreux points de similitude.

Malheureusement le raisonnement par analogie, qui est très séduisant et en apparence facile à manier, est basé ordinairement sur de vagues ressemblances ou sur des théories indémontrées et même parfois indémontrables et l'on ne vérifie pas généralement les conclusions qu'on en tire. Il conduit donc le plus souvent à des *à peu près* où à des *erreurs*.

C'est ce mode de raisonnement qu'emploient presque exclusivement les occultistes. De là vient le manque de solidité et de certitude de leurs sciences.

Les trois Etats psychiques dont traite M. Paul Cordier ne sont pas autre chose que la veille, le rêve et la mort. Sur la mort, il ne dit presque rien ; par contre, il s'étend longuement sur les rêves, parmi lesquels il classe le somnambulisme, qu'il définit : « un rêve adéquat à la réalité avec conservation de la motricité ».

Il étudie les origines des rêves, leur mécanisme, leurs caractères particuliers et il les classe en rêves adéquats et inadéquats à la réalité, en rêves normaux physiologiques et en rêves anormaux pathologiques et semi-pathologiques.

Il s'est proposé de montrer que « l'idéal est aussi réel que ce que nous appelons la réalité, le surnaturel aussi naturel que ce que nous appelons la nature et que vraisemblablement, enfin, la prétendue *inconscience* des morts est aussi consciente que ce que nous appelons la conscience des vivants ».

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première, qui est *analytique*, est surtout descriptive et en général exacte ; la deuxième, qui est dite *synthétique*, est purement spéculative. L'auteur y combat toutes les théories et systèmes qui sont contraires à son monisme idéaliste.

Voici d'ailleurs comment il le définit :

Dans cet essai de synthèse idéaliste, le monde... est regardé par l'auteur comme un monde psychique multiple, constitué par un ensemble d'individualisations nouménales,de déterminations phénoménales. Au-dessus des individualisations secondaires microcosmiques, est une individualisation primaire macrocosmique. En langage ordinaire, les perceptions et les conceptions individuelles des êtres particuliers, des êtres finis sont les « participations », pour nous servir de l'expression de saint Augustin, des perceptions et des conceptions individuelles d'un être universel, d'un être infini, lesquelles seraient communicables de Dieu à l'homme, à peu près comme celles de l'hypnotiseur le seraient à l'hypnotisé.

Nous ne le suivrons pas sur ce terrain, il y aurait trop à dire.

§

MEMENTO. — Dans son article sur l'*Occultisme et la Guerre* (*Revue théosophique* d'août), la présidente de la Société théosophique, Mme Annie Besant, justifie la guerre et cherche à en faire voir l'utilité, voire même la nécessité. Voici d'ailleurs ce qu'elle en dit :

« Lorsqu'on étudie l'évolution — l'œuvre du Mental divin dans la Nature, — la Guerre, cette apothéose de la souffrance physique, en vient à être reconnue comme un moyen rapide d'arriver à un résultat désirable, de développer les qualités admirables qui ont nom courage, endurance, sacrifice de soi-même, générosité, camaraderie, discipline, obéissance au chef, dévouement envers un homme, puis envers un idéal. Parallèlement avec ces qualités morales se développent aussi la force physique, la vivacité, la vigueur, la santé ; le corps devient obéissant à la volonté, résistant et capable d'efforts extrêmes. L'évolution ayant pour but le triomphe de l'esprit sur la matière, on voit que la guerre sera un élément qui accélère ce triomphe tant que ne sera pas atteint un stade où le bien qu'elle fait naître pourra être obtenu au prix d'une moins grande somme de douleur, tant que le niveau de l'amour animal de l'aise, du confort et de la paresse ne sera pas normalement dépassé et n'aura pas perdu le pouvoir de corrompre et de mener à sa perte l'être humain ordinaire. Jusqu'à présent les grandes civilisations ont été corrompues par ces vices, auxquels elles ont dû de tomber en putréfaction. Une contrainte extérieure a été nécessaire pour empêcher les hommes de retomber dans une indolence ignoble et luxueuse, et la Guerre, par suite, est demeurée un facteur *nécessaire* dans l'évolution humaine. La civilisation occidentale commençait à glisser sur la pente fatale, le luxe et la paresse menant à la sensualité, la sensualité à la bestialité, ainsi que le montrent les statistiques criminelles allemandes et les vils outrages dont s'accompagnèrent les premiers succès allemands. Les souffrances, les fatigues et les misères de ces années terribles rendront aux hommes la pureté des mœurs. La frequence des maladies vénériennes montre que la civilisation occidentale était en train de descendre rapidement la pente qui mène les races à leur destruction. La Guerre a empêché les nations occidentales d'être étouffées par cette boue, et rien d'autre n'aurait pu les sauver. Jusqu'à ce que les races les plus avancées, tout au moins, aient suffisamment évolué pour atteindre un point tel qu'elles ne pourront plus retomber dans l'impureté abjecte, la Guerre sera nécessaire pour rendre à l'homme sa dignité. »

On ne sera pas surpris de lire de telles affirmations lorsqu'on saura que Mme Annie Besant met le mal en Dieu. Dans le *Mental divin*, dit-elle, en effet, « il doit exister des formes où se trouve incorporé ce que nous appelons le Mal, tout aussi bien que des formes où est incorporé le Bien. Si toute Vie est une, s'il nous faut voir le Soi dans toutes choses et toutes choses dans le Soi, s'il nous faut considérer le Soi comme résidant également en chacun, il s'ensuit que le Soi doit-être dans le méchant comme dans le bon, dans le criminel comme dans le saint.

« Ce que nous appelons le Mal, dans notre vie limitée et pleine de luttes, encore, travaille au même but que ce que nous appelons le Bien. »

Ainsi le Mal produit la même chose que le Bien. D'ailleurs, « Dieu est dans la Guerre aussi bien que dans la Paix », et « par ces chemins divers, Il fait évoluer les hommes vers la perfection humaine. C'est là, ajoute-t-elle, le vieil enseignement hindou, c'est là l'enseignement théosophique moderne, basé sur la Sagesse-Antique, commune propriété de toutes les religions orientales. »

Etrange et dangereuse théorie. Il n'est pas possible d'admettre que le mal puisse produire le bien. Dans la nature, le semblable produit le semblable et non le contraire, et l'enfant ressemble à ses procréateurs. Si le bien apparaît parfois après le mal, c'est par réaction et parce qu'il existe déjà. Si le mal avait d'abord été seul, le bien ne serait jamais né.

La théorie de Mme Besant ressemble étonnamment aux théories panthéistiques des philosophes allemands, surtout à celle de Hegel (1).

Ces philosophes prennent l'état antinomique et contradictoire pour le premier principe de l'être, pour l'être absolu en un mot. Et ils sont par là conduits à inclure le mal en Dieu.

Si Dieu fait ou peut faire le mal, on ne peut exiger de ses créatures, de l'homme en particulier, qu'elles fassent le bien exclusivement. On aboutit ainsi à la négation de toute morale et à la justification du crime. C'est à cela qu'aboutit la morale des philosophes allemands. On en voit aujourd'hui les conséquences sinistres et monstrueuses.

J'ai montré dans la *Nouvelle Revue* du 15 août et du 1er septembre, que Kant avait mal posé le problème des antinomies et que ses successeurs en avaient tiré un Dieu panthéistique, où le mal est accouplé au bien et engendre même ce dernier.

J'y ai montré aussi que le vrai premier principe de l'être, ou l'être premier et absolu, est l'être à l'état *préantinomique*, d'où sont exclus toute négation et tout mal. Je prierai le lecteur que cela intéresse de s'y reporter.

Les *Annales des Sciences psychiques* de mai publient un très intéressant article du célèbre inventeur Edison sur ses expériences avec le clairvoyant remarquable Bert Reese. J'en extrais les curieux passages suivants :

« L'homme dont je vais parler m'a été envoyé par un de mes plus vieux

(1) C'est peut-être pour cela que Mme Besant et les théosophes placent la race *teutonne* au dessus de la race *celtique*, parce qu'elle se serait formée après celle-ci (voir à ce sujet la *Généalogie de l'Homme*, par le même auteur). Mme Besant ignore-t-elle donc que la France est la nation qui a produit le plus de génies et par suite d'hommes créateurs et que, par contre, l'Allemagne n'en compte presque aucun ? La France est, en outre, celle qui a le plus fait pour la réalisation de la fraternité humaine. Or, c'est là le but principal de la Société théosophique. Je doute fort qu'elle le réalise, surtout si elle met en pratique les fausses théories de sa présidente.

amis, qui me dit en guise d'introduction : « Cet homme, Reese, accomplit certaines choses étranges. Je désire que vous le connaissiez. Peut-être parviendrez-vous à expliquer sa faculté. »

« Reese vint en mon laboratoire, le jour indiqué. Il me demanda de faire venir dans la chambre quelques-uns de mes ouvriers pour expérimenter avec eux. Il demanda à l'un deux, un Norvégien, de se rendre dans la pièce à côté et d'écrire sur un bout de papier le nom de jeune fille de sa mère, le lieu de naissance de celle-ci et plusieurs autres choses. Le Norvégien plia ensuite le papier et le garda dans sa main fermée. Reese en donna le contenu aussi correctement que s'il avait lu de l'écriture imprimée ; il ajouta ensuite que le jeune homme avait dans sa poche une pièce de monnaie de 10 couronnes. J'ignorais l'existence de cette pièce ; Reese l'ignorait aussi d'une façon normale quelconque.

« Après que Resse eut fait des expériences semblables avec d'autres de mes employés, je lui demandai de me laisser essayer à mon tour. Dans mon cas, je passai dans un autre édifice et j'écrivis ces mots :

« Y a-t-il quelque chose de mieux que l'hydroxide de nickel pour une « batterie de matières alcalines ? »

« J'expérimentais alors avec ma batterie électrique alcaline et je redoutais un peu de ne pas être sur le bon chemin. Après avoir écrit la phrase ci-dessus, je me proposai un problème et j'employai toute mon attention à le résoudre, de manière que Reese ne pût déchiffrer au moyen de la lecture de la pensée ce que j'avais écrit ; je rentrai ainsi dans la chambre où j'avais laissé Reese.

Au moment où j'entrais dans la pièce il dit :

« Non ; il n'y a rien de mieux que l'hydroxyde de nickel pour une batterie de matières alcalines. »

« Il avait lu exactement ma question ; je peux ajouter que, jusqu'à ce jour, je n'ai rien trouvé de mieux que l'hydroxyde de nickel.

« Je ne prétends aucunement expliquer son pouvoir. Je suis convaincu que les besoins de la civilisation produiront quelque grande découverte au moyen d'hommes également doués : les rares voyants de la génération actuelle deviendront la multitude dans la génération suivante. L'intelligence normale future développera et complétera rapidement l'œuvre de l'intelligence anormale d'aujourd'hui. »

Le n° de juillet de *Psychic Magazine* contient un intéressant article intitulé : *Visions de Guerre, pronostics de Victoire.* E.-C., ancien polytechnicien, qui signe cet article daté du 11 juillet 1916, y note quelques « dates à observer » que je transcris : « 4 août 1916 (mauvaise pour les Impériaux, surtout pour les Autrichiens), 8 et 22 septembre 1916 (adoucissement, proposition de paix), 20 octobre 1916 (commencement d'allégresse pour nous), 8 décembre 1916. Bien entendu ces dates indiquent le milieu d'une période marquante ou son début (comme le 30 octobre), car il est à noter que les événements de la guerre comportent toujours au moins une semaine et plus souvent un mois pour leur complète éclosion. »

M. E.-C. rapporte ensuite quelques visions curieuses de sujets qu'il a interrogés.

JACQUES BRIEU

LES REVUES

Je sais tout : M. G.-H. Wells, sur les Hohenzollern et l'Allemagne. — *La Revue de Paris* : M. J. Sageret : « l'Avenir de l'Union Sacrée ». — *La Grande Revue* : M. H. F. C. : « L'arrière tragique ». — *La vie politique et littéraire* : son 23e prix de poésie. — *Le Correspondant* : lettres d'un croyant : le capitaine Belmont. — Memento.

Je sais tout (15 septembre) publie un article fort curieux de M. G.-H. Wells : « De quoi demain sera-t-il fait? La carte de l'après-guerre. » Le remarquable romancier anglais a quelquefois prévu juste. On pourrait presque lui attribuer l'invention des fameuses autos blindées dites « caterpillars » et « crème de menthe », qui ont si heureusement réussi dans les attaques sur le front de la Somme. La rédaction de la revue prévient ses lecteurs que les idées émises par M. Wells peuvent ne pas être celles de la grande majorité des « Français ». C'est pourquoi les idées de M. Wells présentent un intérêt. La majorité, surtout la *grande majorité* d'un peuple, quel qu'il soit, ne peut avoir que des idées fausses, en particulier sur les événements contemporains. En outre, c'est par l'originalité de ses vues que M. Wells s'est imposé à l'attention de ses compatriotes, et du monde ensuite. Il est éminemment une « personnalité ». En même temps, il est très représentatif de la bourgeoisie cultivée de son pays. A ce dernier titre, nous devons prêter le plus d'attention à celles de ses idées que nous pouvons le moins partager.

N'oublions jamais que, si nous réglons en ce moment le vieux compte de 1870-71, l'Angleterre n'a encore que de récents motifs de détestation contre l'Allemagne :

> Ne nous laissons pas aveugler par les passions de la guerre jusqu'à confondre un peuple avec son gouvernement et avec une kultur artificielle, vieille seulement d'un siècle, — écrit M. G.-H. Wells. — Il est une Allemagne grande et civilisée, une nation honnête et digne d'estime, masquée par l'impérialisme, aveuglée par des victoires faciles d'il y a un demi-siècle, perdue dans son rêve mensonger.

Cette distinction entre les Hohenzollern et les peuples allemands, M. Wells la fait sans effort. Il insiste sur ce point de vue :

> Toute l'Europe non allemande déteste et redoute maintenant les Hohenzollern. Nul traité de paix ne peut mettre fin à cette haine et tant que l'Allemagne jugera bon de s'identifier avec les rêves d'empire de ses Hohenzollern et leur guerre de massacre et d'assassinat, nous resterons en guerre, en guerre ouverte ou à peine voilée, contre l'Allemagne. Dans cet état de choses, et tant qu'il y aura dans chaque citoyen allemand un serviteur latent de ce système, le plus élémentaire bon sens commandera aux Alliés d'organiser des tarifs douaniers, des mesures d'exception, des lois spéciales contre la marine marchande allemande, les actionnaires et les émigrants allemands.

Quoi que l'Allemagne puisse penser des Hohenzollern, le monde entier en dehors de l'Allemagne les regarde comme l'incarnation du nationalisme homicide. Il faudra que les conditions de paix européenne, si nous devons les régler avec les Hohenzollern et non avec le peuple allemand, comprennent le désarmement virtuel de ces voleurs-assassins pour prévenir tout renouvellement de leur attaque. Ce serait la folie la plus patente que de tirer l'échelle avant d'en être arrivés là. La paix avec l'Allemagne, nous l'accepterions volontiers demain, nous verrions volontiers ses vaisseaux marchands sur les mers et ses colons dans le monde, mais contre les Hohenzollern il nous faut, de toute évidence, mener une âpre guerre jusqu'au bout.

Il va de soi que les Allemands se réhabiliteraient un peu devant l'univers, s'ils mettaient hors la loi et décapitaient leur Kaiser, leur Kronprinz et *toute* leur « élite » militaire et capitaliste, directement reponsable de la guerre. Mais, ce ne serait qu'un premier gage. Il en faudrait d'infiniment sûrs, à longue échéance, pour que l'Allemand, même établi en république, soit reçu à titre d'égal dans la société politique des nations. L'Allemagne a un véritable *apprentissage d honnêteté morale* à accomplir. Elle a perdu le sens de toute probité, dans l'état de domestication où l'a réduite la réussite inespérée de Bismarck et de Moltke contre notre pourriture impériale.
Implicitement, M. Wells reconnaît la gravité de la déchéance morale de l'Allemagne, en cela qu'il ne prévoit pas le renversement des Hohenzollern :

Si je pouvais assurer par ma mort la fin de l'empire Hohenzollern pour demain, déclare-t-il, je mourrais avec joie. Mais il me faut, en tant que prophète soucieux de peser le pour et le contre, reconnaître qu'il est probable que cet empire me survivra pendant plusieurs générations. C'est à mes yeux une probabilité déplorable. Je préférerais de beaucoup pouvoir prédire une Allemagne délivrée de ses aigles et de ses Hohenzollern et prête à prendre le premier rang parmi les puissances d'Europe.

La dernière ligne est à méditer. M. Wells écrit bien : *le premier rang*. C'est, probablement, par une habitude de classement des nations, propre aux Anglais parvenus à l'adolescence vers les années 80, sous le règne de la très gracieuse reine Victoria qui n'aima jamais l'air ni l'esprit de Paris pour sa royale famille, ni, par extension, pour ses loyaux sujets.

§

M. Jules Sageret recherche quel pourra être « L'Avenir de l'Union Sacrée » (**Revue de Paris**, 1er octobre).

Nous ne voulons pas avoir fait cette guerre pour rien.
Il s'agit de vaincre d'abord.
La victoire par les armes nous empêchera de mourir. Cela ne suffit pas: il faudra vivre ensuite. Nous devons donc songer au lendemain de la

guerre. Il posera des problèmes dont quelques-uns ne peuvent être abordés aujourd'hui, parceque les données indispensables à leur solution demeurent encore indéterminées, celles, par exemple, qui dépendent de la durée de la guerre, du degré de notre victoire, de sa modalité... Mais plusieurs d'entre eux sont nettement définis dès l'heure présente, et non les moins vitaux. J'envisagerai ici celui de la prolongation de l'Union Sacrée.

L'Union Sacrée a changé de caractère : ne cherchons pas à nous le dissimuler.

Ce fut d'abord une fusion d'âmes totale ; on n'était plus soi-même ; chacun sentait sa conscience propre remplacée par une conscience nouvelle, vaste comme un monde, forte et noble comme un esprit divin, et il avait cette certitude absolue de la retrouver pareille chez tous les hommes qu'il rencontrait, amis ou inconnus, pauvres ou riches, loqueteux ou élégants ; les autres n'étaient plus des « autres ». Véritable communion, au sens le plus mystique du mot : un Dieu s'incarnait en des millions d'âmes humaines, tout entier dans chacune, et demeurant un. Ce Dieu, c'était la Patrie.

On vécut là quelques heures trop sublimes pour durer.

Actuellement, le bon plaisir gouvernemental, avec la censure pour outil, offre au pays l'illusion que cette union sacrée persiste. Le mensonge est toujours malsain. Il abrite, aujourd'hui, des méfaits que le pays jugera avec d'autant plus de sévérité qu'il en aura fort souffert et aura été dupé.

Lorsque la discipline de l'Union Sacrée ne sera plus nécessaire pour faire face à l'ennemi, devrons-nous conserver le bâillon qu'elle met sur nos litiges ?

On ne le peut, et cela n'est pas désirable dans l'intérêt même du pays.

Si vous avez des convictions, c'est qu'en votre âme et conscience vous les jugez seules conformes à l'intérêt supérieur de la société. Moi aussi, mais les miennes sont le contraire des vôtres. Notre devoir sera donc de nous combattre. Notre lutte, d'ailleurs, résultera de ce caractère de la France qui fait d'elle un résumé de l'humanité, le lieu où convergent toutes les agitations du cœur et du cerveau humains.

La France ne serait plus la France si elle renonçait à ce rôle. Or elle y renoncerait si les idées qui naissent ou qui s'interposent chez elle cessaient d'être vivantes, c'est-à-dire d'entrer en conflit.

Pour M. Sageret. « l'union sacrée ne se prolongera que dans des œuvres nationales qui, issues de la guerre, battront leur plein tout de suite après la guerre ». L'unanimité se manifestera-t-elle contre l'alcoolisme, par exemple ? On voudrait l'espérer !

Il est des questions où l'existence même de la patrie est en jeu ; alors une lutte politique et sociale sera menée par des gens appartenant à tous les partis, et cette lutte peut être conforme à la discipline de l'Union Sacrée : ne touchant à aucun idéal politique particulier, elle ne laisse subsister que ce qui atteste l'intérêt commun ; donc elle est certainement patriotique. On se divisera sur cet intérêt commun ; mais cette fois la ligne de division sera transversale : elle passera à travers chaque parti.

Tel est bien le cas de la lutte contre l'alcoolisme. Une des forteresses autour desquelles on la mène déjà est le privilège célèbre des bouilleurs de cru. Les bouilleurs forment un véritable peuple, celui de presque toutes les campagnes de France, et quand un député représente une circonscription agricole, il est à peu près fatal que, s'il ne défend pas ouvertement le privilège, il n'en consentira le retrait qu'au prix d'indemnités exagérées. Or il y a des circonscriptions agricoles de « gauche », il y en a aussi de « droite » et qui fournissent même à la « droite » son contingent le plus fidèle et le plus nombreux. Comme, d'autre part, il y a des « droitiers » et des « gauchers » opposés au privilège, celui-ci crée une division dans la droite et aussi dans la gauche.

Le parti de l'alcool comprend les distillateurs industriels dont la plupart appartiennent à la région du Nord, où l'on est surtout divisé en catholiques et socialistes, et il est vraisemblable que les patrons distillateurs n'inclinent pas de préférence vers le socialisme ; il faut donc se les représenter comme catholiques en majorité et en désaccord avec les catholiques antialcooliques : division dans le parti catholique.

Les mastroquets fournissent des cohortes nombreuses au parti radical et radical-socialiste. A Paris, on en trouverait aussi beaucoup qui sont nationalistes ou collectivistes. D'autre part, c'est dans leur profession que se recrutent en tous lieux les agents électoraux, au moins subalternes, et les tenanciers de parlottes populaires politiques. Nul candidat au Parlement qui n'ait ses mastroquets : ils font partie de l'indispensable outillage électoral.

A défaut de toute autre, cette considération suffit à démontrer que tous les partis comprennent des gens influents intéressés à la consommation de l'alcool.

§

M. H. F. C. fournit à **la Grande Revue** (septembre) des notes poignantes sur « L'Arrière tragique ». Par ses fonctions dans une mairie, depuis la mobilisation, il a vu la douleur du peuple dans un des arrondissements pauvres de Paris.

Le peuple souffre de la guerre et la maudit pour les douleurs qu'elle cause ; mais il l'accepte. L'élan de la mobilisation n'est pas mort. La flamme d'indignation qui animait les hommes quand ils ont pris les armes contre l'agresseur a continué de vivifier et d'affermir les cœurs. Qui donc, mieux que nous, dans notre pénible mission, aurait pu saisir le sentiment profond du peuple ? N'est-ce pas dans ces premiers instants, lorsque l'on ploie sous le choc, après des mois d'attente et d'angoisse, que le cri de révolte devrait jaillir.... et ne serait-il pas un peu pardonnable ?

J'ai entendu des mots poignants ; j'ai vu des désespoirs. Cette femme, de vitalité puissante et superbe, qui frappait le mur de ses poings en criant : « Non, non, ce n'est pas vrai ! Mon mari n'est pas mort ! Ce n'est pas vrai... *je ne veux pas...* » fut une de mes impressions les plus atroces. A côté d'elle, une femme âgée répétait doucement : « Quel malheur... un si bon mari... un si brave garçon ! » Mais ni l'une ni l'autre, ni la fille qui se débattait en bête fauve contre la vérité, ni la mère, si triste et lassée, n'eu-

rent d'amertume contre la guerre sacrée, et de mot sacrilège contre la France !

Une autre figure, broyée, lamentable, surgit encore devant mes yeux : c'était une petite femme flétrie, qui suait la misère. Elle n'eut point de révolte ; mais du fond lointain de son enfance bretonne émergea la superstition fataliste ; elle eut ce mot énorme : « Le bon Dieu m'en veut !... le bon Dieu m'en veut ! »

Est-ce, pour la masse, habitude de souffrir ? Résignation de pauvres que les difficultes de la vie, l'incertitude chronique du lendemain ont rendus moins prompts à se rebeller ? Peut-être ; mais ce n'est pas tout. *Et il faut qu'on le sache.*

Le peuple de Paris est guidé en cette crise géante par un certain nombre d'idées et de sentiments très simples. Son bon sens et son grand cœur le gardent des faiblesses irrémédiables.

C'est, avant tout, le souvenir indestructible de l'agression. Il sait que nous n'avons pas voulu cette guerre. Il en est sûr, *puisque nous n'étions pas prêts*. Quand il a couru aux frontières, c'était pour défendre son sol, ses traditions et son foyer. Combien auraient pu faire leurs ces mots d'un pauvre homme réformé, qui, s'engageant dès le début de la guerre, écrivit à sa mère : « Je ne veux pas que mes enfants soient Allemands, ni que mon père dorme en terre allemande ! » Voilà le sentiment instinctif caché sous la gouaille de l'ouvrier parisien comme sous le mutisme têtu de nos paysans.

§

La Vie politique et littéraire (août-septembre a organisé un concours de « Poèmes de guerre ».

M. Paul Vibert a obtenu le 23e et pénultième prix pour la pièce que voici :

LA VIEILLESSE DU KAISER

Le sinistre mangeur de choucroute,
 Le Kaiser, dans la déroute
De son peuple sur la banqueroute,
 Dans l'avenir ne voit goutte,
De plus en plus rongé par le doute
 Par cette guerre qui coûte
Si cher, ignorant la bonne route.
 Oui, tout cela le déroute :
C'est l'avenir surtout qu'il redoute !
 Vaincu dans la grande joûte,
Il voit Berlin sans la moindre croûte,
 La Chambre à peine dissoute
 La révolution qui l'écoute.
 Maintenant son dos se voûte
Sous le sombre remords qui l'encroûte

A ses terreurs qu'il ajoute :
C'est en vain que cet homme s'arc-boute ;
Son âme n'est pas absoute.
Non, vraiment, le Kaiser nous dégoûte !

M. Henri Bordeaux présente aux lecteurs du **Correspondant** (25 septembre) les lettres du capitaine Belmont à sa famille.

Relue, recopiée, la correspondance de Ferdinand Belmont était connue de quelques amis. Ces amis ont réussi à vaincre de si délicates hésitations, dont la plus forte était inspirée par la modestie du mort, bien étranger à toute recherche de renommée et de publicité. Ils ont représenté à la famille qu'une heureuse action sur les âmes pouvait s'exercer par le moyen de cette publication, que cette action, au delà d'un cadre restreint, pouvait atteindre bien des cœurs désolés, bien des esprits incertains, bien des courages faiblissants, les relever, les convaincre, les enflammer, faire des croyants et des héros.

Ainsi s'exprime M. Bordeaux. Les éditeurs catholiques ne trouveront pas d'ouvrage de propagande supérieur à ces lettres d'un jeune étudiant en médecine qui a commencé la campagne comme sous-lieutenant aux chasseurs alpins et a été tué, le 28 décembre 1915, étant capitaine et décoré, à 25 ans, altéré d'obéissance, aspirant à la mort, comme un chrétien des premiers siècles.

Au fond du vallon, cachés par le manteau sombre de la forêt, les canons de 75 jetaient par salves lentes leurs appels triomphants ; un avion allemand, poursuivi par le chapelet des shrapnells blancs, glissait à tire d'aile sur le bleu. Pas de foule, pas de galerie, pas d'autre assistance que les hommes, mes amis, et un peu mes enfants, présentant les armes, avec mon fanion jaune et vert au centre du carré.

Pas de foule, pas de galerie, pas d'autre décor que cette lisière de sapins et les nuages légers du ciel, pas d'autre fanfare que celle des canons. Aucune mise en scène, comme parade, ne m'aurait ému davantage, et s'il m'avait fallu choisir les circonstances, je ne les aurais pas souhaitées différentes.

Et pourtant j'étais presque honteux, en me voyant au centre de ce petit monde, figé et attentif autour de moi. Il me semblait occuper une place qui n'était pas faite pour moi, détourner à mon profit un honneur indu. Ce n'est pas pour cela que je suis parti en guerre; je crains d'éprouver après coup l'ambition de ce qui est arrivé en dehors de moi.

A d'autres les lauriers péniblement acquis et pieusement récoltés. Le hasard, la Providence a permis que j'arrive jusqu'à ce jour sans dommage, et sans avoir éprouvé de peine qui vaille. La palme que je recueille, d'autres l'ont méritée et l'ont payée ; et combien sont restés dans l'ombre, humbles, méconnus, sacrifiés, ignorés ! Combien ont disparu sans une plainte, sans témoin pour leur sacrifice, sans gloire, sans auréole. Oui, à travers l'émotion de cet honneur qui m'écrase, je ressens comme un remords l'amertume de tant d'oublis, et j'éprouve comme le sentiment d'une injus-

tice. Pauvres bougres, pauvres gosses qui sont tombés dans les sapinières d'Alsace, dans les plaines du Nord ou de la Flandre, pauvres petits chasseurs, que vous importe à vous, et qu'importe à ceux qui vous pleurent dans la chaumière de Savoie, ce ruban rouge que vous avez teint de votre sang ?

Les héros, où sont-ils ? Ils n'ont ni galon ni médailles ; ils sont invisibles et innombrables; chaque jour ils renouvellent sans bruit leur sacrifice admirable. Personne ne les regarde ni ne les aime ; ils le croient du moins, parce qu'ils ne peuvent pas deviner. Il faut aller, ils vont ; il faut souffrir, ils souffrent ; ils sont blessés, ils meurent ; leurs corps parfois sont abandonnés, perdus, anéantis ; personne n'est là pour voir, pour savoir, pour comprendre. Et plus tard, quand ils auront ainsi amoncelé des montagnes de dévouement et de sacrifices, un privilégié du rang et du hasard recevra le prix de leurs innombrables sacrifices.

Voilà pourquoi cette journée qui m'apporte tant de fierté, tant d'honneur, me pèse aussi, comme une faute.

Non cependant, pas comme une faute. Car je sais que la justice parmi nous n'est qu'une convention de Code et que les vrais jugements se prononcent ailleurs. Si près de la Toussaint, comme c'est peu de chose d'être décoré ! Et comme cette croix d'émail semble banale, à côté des croix grossières faites de deux branches de pin qui ouvrent leurs bras sur des tombes !...

La gloire ? Mais ce n'est pas moi qui l'ai aujourd'hui, elle est pour eux ; certainement ils ne m'envient rien. Cela me réconforte ; à chacun selon son mérite, leur bonheur de là-haut n'a rien de comparable. A ce titre la proportion est sans doute plus juste.

Mon plus grand plaisir, et celui-là je me l'accorde sans réserve, est de penser que ce qui m'arrive peut vous faire plaisir à vous-mêmes.

Quelle grandeur chez celui qui s'offre à la mort, convaincu qu'il n'y a rien au delà, et qui, aimant la vie, ambitieux, ardent, viril parmi les hommes, livre tout son avenir, par devoir, simplement, sans attendre le profit éternel d'un échange, l'esprit net, le cœur pur de tout mysticisme ! Les mobiles de l'athée sont très beaux : il se dépouille de la vie, son seul bien, pour protéger les faibles de sa patrie. Nous attendons le témoignage épique d'un de ces hommes-là, humains, réalistes, généreux sans espoir de survie, jetés dans la guerre par le *crime de quelques hommes qui croient tous en Dieu, s'en disent protégés et se targuent d'en servir les desseins, pour entraîner les peuples au sacrifice.*

Memento. — *Revue des Deux Mondes* (1er octobre). — M. Edmund Gosse : « France et Angleterre. L'avenir de leurs relations intellectuelles ». — « Hernando de Bengoechea », par Mme Gérard d'Houville. — « Le bruit de la bataille », par M. Ch. Nordmann.

La Revue Hebdomadaire (16 septembre) publie d'admirables poésies de M. Louis Mercier qui les date des « armées, juillet 1916 ». — (23 sep-

tembre) : M. de Lisse : « La Banque de France, hier, aujourd'hui, demain ». — *** : « Croquis du front : le ravitaillement ».

La Revue de Paris (1er octobre) : « Cahiers d'un Artiste », par M.-J.-E. Blanche. — M. G. Bounoure : « Alain-René ». — X... : « Le gentleman temporaire ».

La Revue (1-15 octobre) annonce qu'elle va s'accroître de 32 pages par numéro, en attendant de pouvoir reprendre sa périodicité bi-mensuelle. — M. E. Renauld : « Charleroi, — Dinan, — Neufchâteau, — Virton ». — M. Jean Finot : « Dans le royaume de la bonté ». — « Les Canadiens et la guerre », par « Un volontaire canadien ». — M. R. de Mesa : « Sur la germanophilie espagnole ».

L'Amitié de France (août à octobre) a perdu son directeur, M. Georges Dumesnil, décédé le 31 juillet. Ses collaborateurs s'expriment ainsi : « Dans le numéro prochain, qui sera le dernier, ils essaieront de dire combien belle fut la vie de l'homme éminent, de l'esprit généreux et puissant dont l'œuvre est arrêtée, mais dont l'exemple reste leur force. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Mircea R. Sirianu : *La Question de Transylvanie et l'unité politique roumaine*, Jouve et Cie, 7 fr. 50. — Paul Louis : *La Guerre d'Orient et la Crise Européenne* ; Alcan, 1 fr. 25. — Jacques-Emile Blanche : *Cahiers d'un Artiste*, deuxième série, Paris, Emile Paul, fr. 3.50. — Louis Barthou : *l'Heure du droit*, Paris, Georges Crès, fr. 1.75. — Jean Massart : *Comment les Belges résistent à la domination allemande*, Payot, 5 francs. — Louis Thomas, lieutenant au 66e bataillon de chasseurs : *Avec les Chasseurs*, collection Bellum, Georges Crès et Cie, 3 fr. 50. — Joseph Vassal : *Dardanelles, Serbie, Salonique*, impressions et souvenirs de guerre (avril 1915-février 1916), préface par le général d'Amade. — X..., avocat à la cour d'appel de Bruxelles : *Les Prussiens en Belgique*, Paris, de Boccard, 3 fr. 50. — Président Payelle, Mollard, Maringer et Paillot : *L'Allemagne et le Droit des Gens*, Imprimerie du « Journal Officiel ». — Vindex : *Les Sanctions pénales des violations du Droit de la Guerre*, « La Paix par le Droix », 0.50. — *Les Allemands à Lille et dans le nord de la France*, public. du Ministère des Affaires étrangères, Hachette, 1 fr. — Colonel Bujac : *La Roumanie*, L. Fournier, 264 Boulevard Saint Germain, 1 fr. 50. — W. Morton Fullerton : *Les Etats-Unis et la guerre*. Chapelot, 1 fr. 50. — Dr Harry Marceau : *L'Evolution de Junior*, Jouve, 15 rue Racine, 2 fr. — Olivier de Rougé : *Autour de la guerre*, Berger-Levrault, 3 fr. 50.

M. Mircea R. Sirianu nous apporte un ouvrage substantiel sur **La Question de Transylvanie et l'unité politique roumaine**. On sait que les Roumains de Transylvanie (partie de l'ancienne Dacie), plus ou moins issus de colons romains, furent, au xe siècle, définitivement absorbés par les invasions hongroises. Une certaine proportion d'entre eux, pour se soustraire aux conquérants, émigra au delà des Carpathes, sur le territoire de la Roumanie actuelle, qui réclame la Transylvanie au nom du principe des nationalités : les Roumains forment, je crois, un peu plus de la moitié de la population transylvanienne. A l'argument nationaliste ajoutez les

souvenirs historiques. L'auteur s'est efforcé de débrouiller la période de deux siècles où la Transylvanie jouit de l'autonomie sous des princes hongrois indépendants (Jean Zapoly et ses successeurs, 1526-1699), tout en étant tributaire du Sultan, qui, d'ailleurs, se trouvait la protéger contre l'Autriche. Il put y avoir alors, des deux côtés des Carpathes, quelque chose comme une unité roumaine (mais tout celà reste bien obscur), et c'est cette unité, qu'elle soit un mirage historique ou non, que la Roumanie veut aujourd'hui reconstituer. Le traité de Carlowitz (1699), par lequel la Turquie céda à l'Autriche, avec toute la Hongrie turque, la Transylvanie, confirma la rentrée de celle-ci dans les possessions des Habsbourgs, qui la possèdent encore. Durant les deux siècles qui suivirent ce traité, des tentatives séparatistes eurent lieu, racontées par M. Sirianu : le soulèvement fomenté par Horia, à la fin du XVIIIe siècle (il paraît que les idées des Encyclopédistes y furent pour quelque chose), surtout celui d'Avrame Iancou, après 1848, quand la Transylvanie s'insurgea contre la Hongrie de Kossuth et aida l'Autriche, avec la Russie et les nationalité slaves, à briser la révolution magyare. C'est, nous dit-on, la devise de cet Avrame Iancou que reprend aujourd'hui la Roumanie : « La Hongrie aux Hongrois, la Transylvanie aux Roumains. »

La Transylvanie, nous dit M. Sirianu, n'a jamais été aussi malheureuse, non pas même en 1848-1849, que sous le régime dualiste : « Couverts par leur accord avec l'Autriche, les Hongrois, qui forment dans leur État une minorité, inaugurent leur fameuse politique de magyarisation... Ce sont les plus douloureux jours qu'ait connus la Transylvanie pendant son long calvaire. » M. Sirianu s'est appliqué à donner le plus de détails possible sur cette situation. Il s'efforce, notamment, de montrer que la loi hongroise de 1868 sur les nationalités, loi favorable en principe aux nationalités non magyares, est demeurée lettre morte en ce qui concerne la Transylvanie. Tout au contraire, dit-il, « les gouvernements hongrois qui se sont succédé depuis l'établissement du Dualisme ont fait adopter une série de lois, notamment la loi sur les colonisations, la loi électorale (1914 à la veille de la guerre) et la loi de presse (1914), par lesquelles les Roumains de Transylvanie sont réduits à une complète impuissance politique. » L'administration, ajoute M. Sirianu, n'est pas moins tyrannique que la législation ; ni, enfin, le pouvoir judiciaire non plus.

En passsant, l'auteur rappelle le projet du publiciste roumain Aurel C. Popivoci sur une constitution fédérale des « Etats-Unis de la Grande-Autriche ». La Transylvanie, dans cette constitution, aurait été autonome, tout en restant partie intégrante de la monarchie dualiste. Ces projets étaient favorisés, nous dit-on, par l'archiduc héritier François-Ferdinand. L'assassinat de Sarajevo les ruina, et la

situation de la Transylvanie restait, à la veille de la guerre, celle qui vient d'être dite.

Sans doute, et les Roumains, ceux de Transylvanie et ceux de Roumanie, ont leurs raisons. Mais l'Autriche-Hongrie aussi avait ses raisons de ne pas vouloir faire de concessions territoriales à l'irrédentisme roumain. Chacun tient à sa peau. Jetez les yeux sur la région des Carpathes : par la réunion de la Transylvanie à la Roumanie, les Carpathes, dans cette partie-là, deviennent, sur les deux versants, pays roumain ; la plaine hongroise perd sa barrière contre le slavisme. Le succès de l'irrédentisme italien ferait moins brèche sur les Alpes, que ne ferait, dans les Carpathes, le succès de l'irrédentisme roumain. Ce dernier est certainement moins modéré. Et d'ailleurs, dans l'effroyable conflit de haines qui s'est déchaîné, l'historien, refusant de se rendre dupe d'aucune fantasmagorie « morale », discerne que les peuples ne valent pas mieux les uns que les autres. Le plus fort aura raison. Il créera le droit. Un point, c'est tout. On aura égard au fait de force, qui inclut tout ce qu'on peut dire, expérimenter ou imaginer de la vie. On ne se tracassera pas la cervelle sur les droits, en tant que chose abstraite.

J'avoue que le côté « juridique » de l'intéressant ouvrage de M. Mircea R. Sirianu ne m'impressionne pas beaucoup. Les « droits historiques » de la Transylvanie me paraissent bien problématiques. Qualifier d'« usurpation » la conquête hongroise est fantaisiste. Aurélien, en évacuant cette partie de la Dacie, l'avait livrée d'avance à ceux qui *pourraient* la prendre. Les Hongrois, derniers venus, furent ceux qui réussirent à s'établir définitivement. Ils n'apportaient pas autre chose qu'un fait de force (le distingué M. Sirianu, qui fait la petite bouche à la manière libérale d'occident, dit : la barbarie), tandis que les Romains avaient apporté la civilisation ? Ils apportaient ce qu'ils pouvaient, alors qu'il n'y avait plus là de Romains ! La civilisation romaine ! Qui donc en est pénétré plus que moi, studieux adorateur et poète de cette civilisation du plus loin que je me souvienne, et qui le demeurerai aussi longtemps que j'aurai vie et force, en priant la Providence de me permettre seulement de compléter certain témoignage que j'espère laisser de cela ! Mais la civilisation romaine elle-même, d'où est-elle sortie, je vous prie ? D'un fait de force. A de tels faits M. Sirianu refuse d'associer le droit. Les situations de fait n'ont pour lui aucune valeur. Parlez-moi d'une situation de droit, en dehors de tout fait ! Evidemment, il ne reste plus à M. Sirianu qu'à chercher la source d'un tel droit dans la Lune, ou bien, s'il trouve que la Lune est trop loin, à La Haye, qui est ici-bas une colonie de la Lune. Je défie bien que la civilisation romaine puisse subsister une seconde dans le concept du Droit pur, du Droit abstrait — antérieur à tous les attributs de force, de pouvoir, de mérite

— cher à M. Sirianu. L'état de fait primordial d'où tout découle sort immédiatement de la nature. Invasion en Transylvanie, Hongrois ? Oui ! dit avec indignation notre Libéral roumain. Mais, lui répondrai-je, invasion aussi, invasion en Italie, Ligures, Etrusques, etc.

Cette importance exagérée donnée à la question du Droit historique provient d'un désir de flatter les Démocraties occidentales. On se pare, un peu gauchement, pour leur faire plaisir, de leurs formules importées. On est des paysans endimanchés. En fait, on se tourne du côté des gens qu'on suppose devoir être les plus forts. Dans ce cas, nous sommes d'accord, car c'est ce que j'admets très bien.

En ce qui concerne le principe des nationalités, pas un seul État où tout, à vouloir appliquer ce principe avec une rigueur théorique, ne puisse être remis en discussion. J'écarte la question de droit : les petites nations ont la même importance politique que les grandes. C'est une absurdité métaphysique. La Démocratie nous dit : tous les individus sont égaux, quelque inégaux qu'ils soient en mérite, capacité, pouvoir, etc.; de même toutes les nations sont égales, quelque inégales qu'elles soient sous les autres rapports, territoire, puissance. C'est absurde, disons-nous. Ecartons cela. A m'en tenir à la question de fait, je découvre des impossibilités déjà suffisantes. Par le jeu de toutes sortes de causes, il peut toujours y avoir, dans un pays, des groupes de race différente. Ce pays sera-t-il bouleversé, pour rendre politiquement ces groupes à leur métropole ? En ce cas, l'Espagne aura des droits sur Oran, ville espagnole ; l'Italie sur Tunis, ville italienne ; la France sur Jersey et Guernesey, territoires normands, etc. On bouleversera sans fin l'univers sur des idées d'unité, d'égalité et de nationalité. La Roumanie n'en a pas moins raison d'essayer. Mais, justement, tout se réduit alors à une question de *force*, — toujours ! Cependant, on nous dit : les questions de droit seront résolues sur le terrain du droit, par un tribunal d'arbitrage international. Les sanctions ? L'application ? Rien de plus facile : en avant, Pandores internationaux ! « Brigadier, répond le Pandore de La Haye, brigadier, vous avez raison ! » Niaiserie ! Démence !

Dans le recueil d'articles qu'il publie sous ce titre général : **La Guerre d'Orient et la Crise européenne**, M. Paul Louis s'attache principalement à marquer le lien qui rattache aux affaires d'Orient l'ensemble des affaires du Continent. Les sujets de ces études sont donc, presque tous, empruntés à l'histoire contemporaine balkanique : « La Bulgarie et la Guerre », « La ligue balkanique », « Le rêve oriental de l'Allemagne », « Après la troisième guerre balkanique », « La question de l'Adriatique ». Ces études se liront volontiers, à un moment où le nœud politique et même militaire de la guerre, un moment desserré par la défaite serbe, se reforme plus inextricable que jamais au sud du Danube. L'étude intitulée « De

l'Orient à l'Orient » résume les vues de l'auteur à cet égard. Hambourg — Bagdad — Golfe persique, avec le Slave rejeté à l'Orient, l'Anglo-Latin à l'Occident ; la germanisation de tous les intérêts compris entre ces deux points ; les Balkans servant de passage, de couloir, de tunnel, d'un point à l'autre, d'un Eldorado à l'autre, du moderne Walhalla germain à l'antique Eden oriental, qui est celui d'Alexandre et de la Fable même ; les vingt siècles de l'histoire moderne se juxtaposant, selon une directive germanique, aux vingt siècles de l'histoire antique ; la synthèse de l'histoire du monde s'accomplissant sous les auspices de l'Allemagne. Voilà le schéma de l'entreprise qui s'essaye en ce moment dans l'Humanité, parmi les protestations, les oppositions et l'extermination universelles. Je suis obligé de me servir d'images pour faire saisir en quelques lignes l'intérêt de ces articles de M. Paul Louis.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Les récits de guerre se multiplient : notes de combattants, souvenirs de prisonniers, impressions de témoins, forment déjà une importante bibliothèque. Ceux qui ont été au feu et qui parfois, guéris de leurs blessures, y sont retournés, nous ont dit tout ce qu'ils ont vu de l'effroyable massacre déchaîné par la présomption germanique. Mais nous ne savons pas grand'chose de ce que, depuis deux ans de guerre, ont vu les civils, j'entends les civils qui n'appartiennent ni à la presse quotidienne ni au Parlement et dont l'attitude n'est pas guidée par la préoccupation d'orienter le public dans un sens déterminé. On voudra savoir plus tard comment ont vécu ceux de l'arrière qui, témoins clairvoyants de la formidable lutte, n'ont cependant pu remplir leur devoir de bons citoyens qu'en agissant efficacement sur leur milieu restreint. M. Jacques-Emile Blanche, témoin clairvoyant, a fait œuvre de bon citoyen. S'il n'est pas allé au front, il a cependant *participé* à la guerre avec toute sa sensibilité de bel artiste et, le premier parmi les « civils », il nous livre ses impressions.

Voici déjà la deuxième série de ces **Cahiers d'un Artiste**, où nous revivons au jour le jour toutes nos angoisses du premier hiver de la guerre. Le volume débute, en effet, au mois de novembre 1914, pendant la première bataille de l'Yser, pour se clore sur l'entrée en ligne de l'Italie, en mai 1915. Entre ces deux termes que d'illusions, que d'espérances, que de déceptions ! C'est l'épisode de Saint-Mihiel, la fâcheuse affaire de Soissons, l'enlèvement des Eparges, l'expédition des Dardanelles, si malencontreusement engagée et dont on se promettait de si beaux résultats ; c'est enfin la généralisation de la guerre, avec le ralentissement des opérations, alors que la con-

viction s'établit de plus en plus que « ce sera long », mais que la victoire est certaine. M. Blanche constate, chez le public français, ce phénomène d'accommodation aux circonstances nouvelles. A son retour de Paris, une impression de tristesse l'a saisi devant ce Paris nouveau, sorti de ses habitudes et essayant de se ressaisir. Les ambulances s'organisent, les dispensaires, les œuvres de secours. « Avoir une occupation, être utile », telle est l'obligation que s'imposent ceux qui, hommes et femmes, n'étant pas appelés par des devoirs impérieux, sentent cependant qu'il est impossible de reprendre leur tâche d'avant-guerre. Hanté comme il l'est par les visions de la grande catastrophe, l'artiste ne peut plus peindre. Pour se remettre d'aplomb, il regarde et il juge. Des paroles viennent du dehors qui heurtent sa sensibilité, mais qui contribuent à faciliter son propre examen de conscience. L'individu peu à peu reprend pied et s'installe dans une atmosphère nouvelle, prêt à une tâche inaccoutumée.

M. Charles Maurras a noté que cette tâche, pour nous autres civils, était de « monter la garde devant les nerfs de la France ». Mais il faut avant tout savoir maîtriser ses propres nerfs. M. Blanche, après quelques tâtonnements, y est loyalement parvenu.

Paris est nerveux ? écrit-il le 13 février 1916, non. Pourtant depuis le commencement de l'hiver, nous avons un peu changé. En quoi ? Comment ? Ici l'on appelle « impondérables » les influences qu'on préfère ne pas s'avouer à soi-même. Si nous avions comme les malades, à la tête de leur lit d'hôpital, une feuille où se marquât notre température, il semble que nous tracerions une ligne assez capricieuse.

Les *Cahiers d'un artiste* sont donc avant tout l'histoire d'une crise. Ils analysent des états d'âme que les circonstances ont fait naître. Beaucoup de Français, selon leur tempérament, ont traversé des crises semblables et retrouveront dans les pages de M. Blanche l'image de leur propre désarroi. L'auteur des *Cahiers* a retrouvé la pleine maîtrise de soi, à tel point que, le génie du peintre guidant la plume de l'écrivain, la faculté visuelle est devenue chez lui si intense qu'elle a dominé la volonté d'analyse intérieure. Les événements, ainsi relatés au jour le jour, ne deviennent plus alors que des prétextes à dessiner des « types ». Il en rencontre de toute sorte, de ces types plus ou moins touchés par la guerre, et, d'une plume tour à tour amusée et émue, il note leur silhouette.

Ce sont tout d'abord des snobs dont il se moque agréablement, tout en les appelant « des gens de notre monde ». Les pseudonymes, dont il les affuble les désignent parfois mieux que les initiales qu'il condescend à leur laisser. Voici le marquis Arsène qui « recherche et redoute malgré lui les pessimistes » et qui « s'est organisé une existence de grand seigneur dans la panne » ; Arsène, dont tous les gendres sont sains et saufs, a repris sa belle humeur, lit et admire

les écrits de Monsieur Suarès : « La guerre inspire toutes les âmes et les illumine. » Gilles est l'inséparables des Arsènes : « Ce lièvre s'est terré, puis il a sorti le bout de son museau ridé ; son poil grisonne mais le lièvre a flairé, a vu dans la nuit, il a pris son parti ; sans lui, il n'y aurait plus de Paris. » Voici le mystique Bertrand qui croit à la venue d'un âge d'or et « s'apprête à entrer dans la ronde des bienheureux », et Odon, l'inutile qui, sous l'uniforme, « trépigne dans l'impatience d'une mort réparatrice et croit avoir racheté ses vices et son inutilité »... Il faudrait en citer d'autres dont le portrait est moins cruel, des confrères peintres que la guerre a jetés dans le désarroi : Shœffar, Abel. Le caquet de certaines femmes, par ailleurs, a le don d'exaspérer le mémorandiste. Lisez cette description d'un thé à l'hôtel Majestic, avec de redoutables perruches « qui, inhabiles à se représenter les choses et à raisonner, exhibent un civisme barbelé comme des fils de fer ».

Certaines descriptions de milieux populaires émeuvent par leur simplicité. Le trait le plus fruste suffit à donner de l'accent au croquis : Ledru, petit marchand des quatre-saisons, dont le fils aîné a été tué en Alsace et dont le second est officier sur l'Yser ; Madame Laplanche « qui conçoit la passion à la Corneille », va chercher à travers mille aventures son mari dans les tranchées du front, le retrouve sur un lit d'hôpital au Val-de-Grâce et ne respire que quand elle le sait définitivement réformé ; le breton Barboiron, dont « les histoires sont assez belles si vous parvenez à en dégager le sens », Barboiron, grand blessé, quand il « cale la palette qui supporte sa main droite, se met en posture de narrateur public et qu'il commence, vous en avez pour des heures ». Il y a aussi des anecdotes savoureuses de réfugiés belges, comme nous en avons tous entendu depuis deux ans, et qui contribuent à placer ce livre dans sa véritable atmosphère.

« J'admire tout chez ceux qui reviennent de la mort », écrit M. Blanche, et il copie de sa main quelques lettres du front qui sont parmi les plus belles que l'on ait publiées jusqu'ici. Il faut citer celle de Félicien C. sur les méthodes de guerre des Allemands et surtout les douloureuses épîtres du lieutenant Stéphane de X..., tué dans l'un des derniers combats de la bataille de l'Yser. Peut-être n'y eut-il jamais sort plus tragique que celui de cet être raffiné, cosmopolite et philosophe, jeté brusquement dans les réalités de la guerre, et qui, avant de mourir stoïquement dans la boue et le sang, accouple ses visions d'horreur à de hautes méditations.

On voudrait pouvoir dire mieux comment, dans ce livre écrit au jour le jour, les épisodes, les détails, les méditations se fondent et se concentrent autour d'une seule préoccupation, *la victoire*, de telle sorte que l'artiste, renonçant à son art, sans abdiquer sa personnalité, est parvenu à donner véritablement un tableau de la guerre, telle que

nous l'avons vécue, telle que les historiens futurs devront l'envisager, s'ils veulent la comprendre. M. Jacques-Emile Blanche depuis quelques mois a recommencé à peindre. Souhaitons qu'il ne cesse pas d'écrire, pour que ces *Cahiers* d'un mobilisé resté « civil » aillent, eux aussi, « jusqu'au bout ».

La jolie brochure que M. Louis Barthou, ancien président du Conseil, a publiée sous le titre de **L'Heure du Droit** pourra figurer dignement dans les collections de M. Louis Barthou, bibliophile. Malgré la guerre, ne perdons pas le souci des belles éditions. La collection *Bellum* dont ces pages font partie s'honore d'allier les soins typographiques aux préoccupations de l'heure présente. Deux discours, l'un pour la Belgique, l'autre pour la Serbie, quatre articles et une préface ont fourni au promoteur de la loi de trois ans l'occasion d'affirmer quelques saines vérités que la nation devra avoir sans cesse à l'esprit, si elle veut aller jusqu'au bout de sa tâche. L'année dernière, à propos du premier emprunt, « l'emprunt de la victoire », il lançait un appel dont les arguments sont encore valables ce mois-ci, dans une occasion identique. Pareillement, s'il qualifia l'année 1916 d' « année décisive », en mettant en épigraphe aux pages qui portent ce titre les fortes paroles de Vauvenargue, « la guerre est plus onéreuse que la servitude », il anticipe sur des événements dont nous attendons la réalisation avec autant de certitude pour 1917 que pour 1916.

L'année 1916 verra la libération et la victoire, écrit M. Barthou. Je la salue avec confiance. Elle nous rendra nos départements envahis et, *non moins nôtres*, cette Alsace et cette Lorraine qui nous reviendront sans conditions, sans modalités, sans plébiscite préalable ou subséquent, au nom d'un droit outragé dont un demi-siècle d'exil n'a pu ni transformer le caractère ni affaiblir la noble protestation.

Tous les Français souscriront à ce programme. S'il ne s'est pas réalisé encore, c'est peut-être parce que nous avons cru trop longtemps que le bon droit suffisait à justifier nos revendications. « L'heure du droit » ne pourra sonner que quand ce sera *l'heure de la force*. Ce n'est que quand nos moyens d'action seront supérieurs à ceux de l'adversaire que nous imposerons notre volonté. Les canons de la Somme nous fournissent la preuve qu'on l'a enfin reconnu. En faisant sienne la maxime *Soyons durs*, dans la solide préface qu'il a écrite pour l'excellent opuscule de M. Paul Flat, *Vers la Victore*, M. Barthou a démontré qu'il connaît toute la valeur qu'il faut attacher à ce mot *force* qui tendait à disparaître de notre vocabulaire. Pascal avait pourtant écrit sur les rapports de la force et du droit des choses définitives :

Il est juste que ce qui est juste soit suivi ; il est nécessaire que ce qui

est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante ; la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants ; la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et, pour cela, faire que ce qui est juste soit fort et que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force contredit la justice et a dit qu'elle est injuste, et a dit que c'était elle qui était juste. Et ainsi, ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.

Les idées ne gouvernent pas le monde. La guerre, qui a amené tant de calamités, nous a du moins convaincus de cette vérité. Au contact de nos soldats nous revenons aux vertus primitives. M. Barthou a été dans l'Argonne et à Verdun et le récit de son voyage est, tout au long des pages, un hymne à la force. Avec quelle émotion il parle des héros qui, à travers quatre mois de lutte, restituèrent à la France « sa magistrature ». Verdun, ce fut, pour les neutres comme pour les ennemis, la pierre de touche. Verdun a assis définitivement la réputation de la France. Il faut relire les pages que M. Barthou consacre à la géniale initiative du général de Castelnau, au magnifique entêtement du général Pétain. Tous les optimismes sont permis quand on a eu la bonne fortune d'assister à un pareil spectacle.

HENRI ALBERT.

§

« Contribution », dit l'auteur, « au livre des douleurs de la Belgique », il étudie, au milieu d'un amas de documents officiels, **Comment les Belges résistent à la domination allemande**. M. J. Massart, botaniste de premier ordre, vice-directeur de la Classe des Sciences de l'Académie Royale de Belgique, appartient, par malheur, à cette catégorie de savants à qui l'entassement entêté des matières intéressantes tient lieu de dessein et de méthode. C'est la confusion même, ce livre dont tout ce qu'il renferme de témoignages certains et de preuves authentiques aurait pu faire le monument le plus poignant du martyre d'un peuple et d'une nation.

Mais qu'on l'ouvre au hasard, et, outre de sérieux renseignements sur la vie intellectuelle dans tout le pays opprimé, on rencontrera à coup sûr de formidables indications cueillies sur « la mentalité allemande peinte par elle-même », dans les livres, dans les journaux, dans les proclamations et affiches où eux-mêmes se révèlent grossièrement et naïvement, bien plutôt, en dépit du titre, qu'on n'y trouvera des indices, sinon assez vagues, sur les modalités de la résistance des Belges aux mesures de coercition, à la torture morale et

physique qu'ils endurent provisoirement. Et cela s'explique aisément. M. Massart a écrit son livre en Belgique, entre le 4 août 1914 et le 15 août 1915, en ne s'appuyant que sur une documentation d'origine allemande ou neutre, dont la circulation en Belgique était tolérée par les autorités usurpatrices. Avec ses scrupules de savant, il s'est nécessairement efforcé de demeurer dans son travail aussi objectif que possible. Où le document fait défaut, il ne se risque jamais à rien avancer, et le document est forcément allemand ou toléré par l'Allemagne, qui ne se doute pas, dans son orgueil infatué et dans sa lourdeur stupide, de toute la force des preuves qu'elle a accumulées contre elle-même. Par contre, du côté belge, rien ou fort peu de chose. Sans doute, M. Massart a vu, deviné, senti et compris les ressorts multiples de cette incomparable résistance, mais en dévoiler le secret eût été faire œuvre, presque dans tous les cas, de dénonciateur; il ne faut pas que les Germains puissent être renseignés. M. Massart est trop sincèrement, trop foncièrement belge, pour rien perdre de son sang-froid avisé et pour rien compromettre par une imprudence de langage. Il s'abstient, avec raison, et l'en louer serait lui faire injure, tant cette abstention est naturelle et nécessaire. Au surplus, l'intérêt de l'ouvrage n'en est pas amoindri. Il contient la majeure partie des textes et des documents auxquels il siéra qu'on ait recours quand on entreprendra d'écrire l'histoire complète et véridique de la brutalité, de la bestialité, de la vilenie félone et cynique des Allemands sur le sol belge. C'est le plus précieux recueil de preuves à leur charge.

On a joint au texte la reproduction en fac-similé d'un numéro de cette feuille introuvable et hardie, « La Libre Belgique », qui talonne et déconcerte la Kommandantur, de la célèbre affiche de démenti du bourgmestre Max, des avis placardés à Bruxelles, au jour de la fête nationale, de diverses cartes postales qui y circulent clandestinement ainsi que quelques preuves, photographies des déprédations, des ravages, des mensonges et des horreurs tudesques. Cela seul suffirait pour qu'on dût reconnaître au livre de M. Massart un intérêt considérable.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

M. Louis Thomas est un écrivain qui écrit sur la guerre en homme qui la fait. Les cent pages de son ouvrage, **Avec les Chasseurs**, nous renseignent mieux que bien des gros livres sur le soldat de 1914-1916, en même temps qu'elles nous font connaître l'état d'esprit d'un jeune homme de lettres qui en août 1914 quitta ses livres et ses travaux pour courir à la frontière. M. Louis Thomas ne nous dissimule pas que la guerre n'a rien d'une partie de plaisir; mais s'il

y souffre, quelle âpre joie il y prend en songeant qu'il participe à la plus prodigieuse des aventures ! « Et que souhaiter ici-bas, sinon de beaux voyages ! » Les souffrances, plus tard, seront oubliées :

Nous ne nous souviendrons que des temps où nous fûmes remplis d'une ivresse nouvelle, le reste n'est qu'un songe dont la mémoire ne retient rien. Ce seront les grands souvenirs qui feront oublier les mornes nuits froides dans les tranchées : « Lorsque, plus tard, on fera l'histoire, on oubliera les longues heures passées à attendre, à ne rien faire, à essayer de se redonner du nerf, à trébucher encore dans les marécages du désenchantement et de la perplexité. On se bornera aux grandes tempêtes, Charleroi, Guise, Péronne, Mondement, Beauséjour. Et l'on aura raison ; la grande poésie ne s'écrit pas avec du brouillard.

Ce petit livre a le rare mérite d'être écrit par un homme qui, même quand il se donne tout entier à sa nouvelle existence de soldat, conserve ses qualités d'artiste et un goût profond d'observer les hommes. Il sait faire un choix dans ses observations selon leur importance, tandis que son habitude des idées générales lui permet d'en tirer un enseignement. En lisant *Avec les Chasseurs* on imagine que voici un livre écrit pendant un repos bien gagné. M. Louis Thomas dut alors laisser ses impressions s'ordonner d'elles-mêmes, tandis que se dévidait, comme dans une songerie l'écheveau de ses souvenirs, et il nous a donné ainsi une œuvre d'un style alerte et simple, et qui semble une relation de voyage dont il n'est pas une ligne qui ne soit à lire. On relira même ce livre pour y retrouver des réflexions de ce genre marquées dans leur style d'une belle ligne classique : « C'est l'incertitude du lendemain qui fait la tranquillité de la vie du soldat. » Qu'il nous montre son bataillon abandonnant la route de Verdun à Metz, traversant la Woevre, puis le Valois, ou qu'il nous fasse assister à une action, jamais M. Louis Thomas ne s'égare dans des broussailles de détails. Il nous dira :

Nous traversâmes le Valois aux forêts charmantes. Les rosiers grimpant étaient tout fleuris, de braves gens nous encourageaient avec des gestes ; aux gares, on apportait des paniers de fruits aux soldats. Nous étions inquiets et tristes.

Ou bien :

J'ai eu froid ; j'ai eu faim. Un soir, j'ai vu Maunoury, près de Vic-sur-Aisne, regardant le combat d'artillerie qui faisait aux crêtes une couronne de flammes. Je suis de ceux qui ont traversé la rivière.

Voici par exemple une excellente silhouette de soldat citoyen :

Dressé sur un tampon, un clairon, un gros clairon père de famille, allait passer près de son village de banlieue. De la portière voisine, je regardais ses joues enflammées, ses yeux de plus en plus humides.

— Ah ! les vaches ! dit-il, le bras tendu vers des pierres. Mon chantier qu'est toujours arrêté !...

Et l'on dit que le peuple de France n'aime pas travailler.

M. Louis Thomas est un réaliste dans le meilleur sens du mot ; même quand il s'agit des sentiments les plus admirables, il entend ne s'en laisser imposer par aucun poncif. Ainsi il explique volontiers l'héroïsme des combattants par les traditions des corps de troupe, le désir de faire mieux que le voisin, ce qui, soit dit en passant, paraît être un argument très fort en faveur d'une armée de métier. Ces manifestations d'orgueil, nous dit-il, ne doivent pas troubler ceux qui voudraient que les soldats fussent seulement menés par le patriotisme et le sentiment du devoir. Mais ce qui importe à la guerre, c'est le résultat :

A la guerre, il n'y a que le rendement qui compte, et tous les moyens sont bons qui permettent au chef d'obtenir le rendement maximum. Il faut au troupier,— lequel n'est pas toujours un disciple de Descartes ou un lecteur de Barrès, — des raisons immédiatement sensibles à ce don généreux, à ce sacrifice immense que l'on exige de lui pendant la bataille. Jeunes têtes qui rêvent d'aventures, ambitieux qui cherchent des galons et des médailles, chrétiens qui croient obéir aux volontés de leur Dieu en se dressant debout pour commander leur section, socialistes ennemis du militarisme qui combattent la Prusse en ses princes, zouaves, marsouins, chasseurs qui détestent la biffe, voilà les vrais soldats de la victoire. Ils n'entreront pas à l'Académie française (moi non plus et je m'en fiche), mais ils ont servi le pays, donné un coup de vernis à nos chaussures, et la civilisation leur devra quelque chose.

Tel est le petit livre héroïque sans en avoir l'air qui est dédié « *A la mémoire des camarades du 66e bataillon de chasseurs à pied morts pour la patrie : Friauville, l'Ourcq, Nouvron (Cote 150). Hautebraye, Beuvraignes, Fouquevillers (Argonne).*

La guerre suscite des écrivains. Je crois bien que **Dardanelles, Serbie, Salonique** est la première œuvre de M. Joseph Vassal. Une dédicace de l'auteur à sa femme nous apprend que cet ouvrage a été composé avec des lettres qu'il écrivit les soirs de combat à Gallipoli et en Macédoine, et que Mme Vassal a réunies. Ce livre imprévu, si l'on peut dire, n'en est que plus intéressant, plus vivant surtout. Grâce à lui, nous suivons jour par jour, même souvent heure par heure, les péripéties d'une prodigieuse campagne. Nous assistons à une traversée magnifique « sans une ride sur la mer » à bord de *la Lorraine*, depuis Bizerte jusqu'à Alexandrie, où le séjour du corps expéditionnaire est une succession d'enchantements. Le général d'Amade présente dans une revue les troupes au général anglais Ian Hamilton ; le souvenir de Bonaparte et d'Aboukir plane sur la revue ; des fleurs tombent aux pieds des chevaux ardents : « Ceux qui

vont mourir se grisent une dernière fois du sourire des femmes et de l'ivresse de l'histoire. Puis c'est sur *la Savoie* le départ vers de rudes combats : quinze jours et quinze nuits d'une lutte héroïque ininterrompue sur le front étroit de la presqu'île de Gallipoli ; lutte dans laquelle nos forces s'épuisent tandis que se renouvellent sans cesse les forces turques ; ce sont les combats pour rompre les défenses du Kérévès-Déré, réduire au silence les batteries de Krithia et d'Achi-Baba, Eren-Keuï, In-Tépé, Orhanié, Yezi-Shehr. Le corps expéditionnaire quitte les Dardanelles pour aller au secours des Serbes ; puis c'est l'effroyable retraite de Serbie sous la morsure d'un terrible froid de décembre, et enfin le retour à Salonique.

A l'auteur de ces pages, écrit le général d'Amade, dans la préface qu'il a faite à ce livre, il faut savoir gré, comme d'un acte de justice, d'avoir, pour la gloire du soldat français, pour celle de son frère d'armes britannique, pour l'honneur du corps de santé, recueilli ces souvenirs et payé ce tribut à l'honneur militaire et à la vérité, l'hommage ne vise que le devoir de discipline, de dévouement et de sacrifice simplement rempli. Il se trouve, par incidence et sans recherche, engendrer la gloire.

On ne saurait mieux dire. Comme le déclare encore le général d'Amade, il ne manque à cette grande entreprise « que le recul du temps pour apparaître sur le théâtre même de l'Iliade aussi sublime que ce poème ». On reviendra au livre de M. le docteur Vassal comme à un beau document.

S'il est par hasard encore quelques malheureux qui gardent touchant l'Allemagne quelques-unes des illusions qui avaient trop cours au temps où, selon la si juste expression de Charles Maurras, *les Français ne s'aimaient pas*, qu'ils lisent les **Prussiens en Belgique**, par X..., avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. Ce livre a d'autant plus de valeur qu'il n'est presque composé que de documents officiels. On y voit comment se comporte l'Allemagne conquérante. Du moins la charmante narquoiserie belge ne cessa pas jusqu'ici de tenir tête à la muflerie des Tudesques. Ainsi, même aux plus mauvais jours de la guerre, l'esprit sera du moins toujours resté vainqueur. C'est vraiment du règne du Père Ubu sur le monde que nous préservera la victoire définitive des Alliés.

GEORGES LE CARDONNEL.

§

Sous le titre **L'Allemagne et le Droit des Gens**, le Ministère des Affaires Etrangères a fait publier en éditions portatives les *Rapports de la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du Droit des Gens*. Cinq de ces Rapports ont paru, le dernier au commencement de cette année, donc il y a déjà quelque temps, mais les publications de ce

genre restent longtemps d'actualité. Elles devraient même ne jamais cesser de l'être, et après la guerre, quand auront paru les autres Rapports, car, hélas ! il y en aura d'autres, il faudra réunir le travail complet de M. le président Payelle et de ses collègues, MM. Mollard, Maringer et Paillot, et en faire un volume portatif aussi et même classique ! Pourquoi, chaque semaine, l'instituteur n'en lirait-il pas quelques paragraphes à ses élèves ? Pourquoi ne garderions pas la mémoire des atrocités commises par les Allemands aussi longtemps que les Allemands ont gardé le souvenir de Conradin de Hohenstauffen, lequel d'ailleurs ne fut pas décapité contrairement au droit des gens du XIIIe siècle ?

Cette question des violations du droit des gens appelle celle de leur punition, et il faut louer **la Paix par le Droit** de l'avoir fait traiter, sous le titre : *Les sanctions pénales des violations du droit de la guerre*, par un de ses collaborateurs, probablement professeur de droit international, qui signe Vindex pour la circonstance. Vindex ne parle, d'ailleurs, que des crimes individuels ; les crimes collectifs, dit-il, ne sont passibles d'aucune peine, et ce premier arrêt est déjà discutable ; les troupes qui ont mis Louvain à feu et à sang, par exemple, n'auraient subi que le juste châtiment de leur crime si, en pleine furie de massacre et d'incendie, elles eussent été soudain entourées par des troupes ennemies qui les eussent exterminées sans miséricorde ; auraient-elles le droit, juridiquement parlant, de protester si, après la guerre, tout soldat en ayant fait partie à la date du crime était personnellement tenu pour coupable ?... Ce ne serait nullement là restaurer la loi du talion, comme semble le dire notre auteur. Mais admettons avec lui que la répression des atrocités collectives ne soit pas possible, restera toujours celle des crimes individuels, et ces crimes sont nombreux !

Parmi les Allemands il y a eu, cela est incontestable, des assassins, des voleurs, des violeurs, des incendiaires ; leurs crimes ne sont pas prouvés seulement par les dépositions des victimes, lesquelles, sérieusement recueillies comme elles l'ont été par la commission, seraient suffisantes, mais par bien d'autres témoignages, et parfois par les aveux des criminels ; on a des carnets de route qui sont décisifs, et des ordres de chefs de corps qui sont officiels ; on sait qui commandait dans telle ville où des pillages ont été commis, qui logeait dans tel château où tout a été cambriolé, qui était chef responsable dans tel cas où des civils ont été fusillés, et des femmes et enfants placés devant les colonnes d'attaque. N'a-t-on pas encore le nom du général qui ordonnait à ses hommes de ne pas faire de prisonniers ? Or non seulement le code de justice militaire punit tous les faits de ce genre, mais encore il fixe le tribunal compétent, ce qui dispense de créer une juridiction nouvelle, laquelle au surplus ne

pourrait pas châtier rétroactivement les crimes dont on lui donnerait connaissance, ou de charger la conférence de La Haye d'un rôle qui ne lui appartient pas; ce tribunal, c'est tout simplement le Conseil de guerre qui peut, aux termes des articles 64 et 68, juger «tous individus prévenus comme auteurs ou complices des crimes prévus par les articles...du présent code » et parmi ces Conseils ceux qui sont le plus « voisins du lieu dans lequel le crime ou le délit a été commis ». On pourrait donc dès maintenant ouvrir des informations contre tous les auteurs connus ou inconnus des crimes et délits relevés dans les cinq rapports de notre commission ainsi que dans les actes officiels du gouvernement belge.

Dira-t-on que c'est là un acte de vaine procédure? Pas plus que ne l'est une condamnation par contumace. Il importe, au contraire, que les responsabilités soient bien établies et les peines bien prononcées, fût-ce contre X. La seule évaluation des dommages et intérêts à allouer aux victimes doit être fixée dès maintenant en vue de la carte à payer par leurs bourreaux, à la fin de la guerre. Quant à la recherche des responsabilités, elle serait du plus haut intérêt moral et juridique; le plus souvent on remonterait, en effet, du soldat au capitaine, et du capitaine au colonel, jusqu'au général en chef, mais dans bien des cas on s'arrêterait en route, à tel général d'armée ou de corps d'armée, peut-être à tel officier ordinaire. Que si, dans certains cas, on devait remonter jusqu'au général en chef, eh bien! on y remonterait, et tant pis si ce personnage était en même temps kaiser! La question de savoir si, à la paix, on extraderait ou non le coupable est subsidiaire; ce qu'il faudrait, c'est que le coupable soit condamné, et qu'il sache que, même non extradé, il s'expose, jusqu'à sa mort, à être cueilli par les gendarmes, fût-il le Kaiser, s'il s'aventure sur le sol français.

L'arrogante phrase : *Krieg ist Krieg* n'est pas une excuse. Il est inadmissible que le Barbare qui vient de piller, de tuer, de violer ou d'incendier puisse, quand on le tient, s'en tirer avec une pirouette : La guerre est la guerre! Tout cela a été proscrit par les conventions de La Haye qu'a signées l'Allemagne. C'est même elle qui a tenu à y faire insérer le principe que « la partie belligérante qui violerait les dispositions du dit règlement sera tenue à indemnité, s'il y a lieu » et qu'elle « sera responsable de tous actes commis par les personnes faisant partie de sa force armée » (A quelle idée a-t-elle obéi en cela? Probablement à l'espoir qu'étant victorieuse elle se débarrasserait instantanément de ses responsabilités à elle tout en surchargeant, au nom de cet article 3 de la 4e convention, ses victimes; jamais calcul n'aura été plus odieux ni plus justement déjoué par le sort). Elle devra donc subir sa propre loi, et ce sera son digne châtiment. La guerre russo-japonaise a pu durer dix-huit mois sans

presque qu'un crime de ce genre ait été perpétré, et dans les seules premières semaines de cette guerre-ci l'Allemagne en a entassé d'innombrables. Tant pis pour elle si les mains de Thémis et de Némésis la prennent à la gorge!

HENRI MAZEL.

§

Pour faire suite aux rapports de la Commission d'enquête sur les crimes allemands en France, le Ministère des affaires étrangères a publié un nouveau volume : **Les Allemands à Lille et dans le nord de la France**, *Note adressée par le gouvernement de la République française aux gouvernements des puissances neutres sur la conduite des autorités allemandes à l'égard des populations des départements français envahis par l'ennemi.* — C'est surtout un recueil de témoignages et les pièces annexées tiennent la plus grande partie du volume qui a trait d'abord à l'enlèvement et à l'expulsion *manu militari* des populations de Lille, Roubaix et Tourcoinq, — 25000 personnes, dit le rapport officiel, — des gens âgés, des adolescents, des jeunes filles ou des malades qui furent jetés dans des wagons à bestiaux et durent aller travailler la terre dans l'Aisne ou dans les Ardennes pour le compte de l'ennemi. Le prétexte donné fut « l'attitude de l'Angleterre qui rendait de plus en plus difficile le ravitaillement de la population ». Les habitants ayant refusé de travailler pour le compte de l'envahisseur on les déporta, malgré des protestations comme celle du maire de Lille ; de l'évêque, Mgr Charost, qui s'entendit crier à la Kommandantur : « Vous, l'évêque, taisez-vous et sortez ! » — Mais on a remarqué que les râfles furent effectuées surtout dans la classe ouvrière ; les premiers jours on emmena aussi des jeunes filles de la classe aisée, que leurs mères, du reste, prétendirent accompagner, mais on les relâcha bientôt. Certains des évacués partaient en chantant *la Marseillaise*; d'autres jouaient aux cartes pendant leur attente à la gare, au grand ahurissement des Boches de l'escorte, qui déclaraient ne rien comprendre, décidément, au caractère français. — Des réquisitions analogues eurent lieu d'ailleurs dans les autres départements occupés, — surtout dans les villages. Il faut passer sur le travail imposé par les Allemands, — travail non payé, d'ailleurs puisque c'était *pour le roi de Prusse ;* sur les traitements à coups de pied, à coups de poing, à coups de crosse ; c'est dans leur manière et ils pensent toujours prouver ainsi leur supériorité. Une femme déposa que son fils avait été giflé plusieurs fois, parce qu'il ne comprenait pas ce qu'on lui demandait ; d'autres sont venues affirmer également qu'elles avaient souvent reçu des coups et étaient toujours insultées ; les hommes furent contraints d'accepter les besognes humiliantes et dégradantes. La nourriture, — quand il y en avait, — n'était pas à prendre avec

des pincettes. Sur trente-quatre malheureux qui furent pris à S.. (?) dans la Meuse, hommes et femmes, quinze moururent par suite de mauvais traitements ; ils restèrent vingt et un jours sans subsistances régulières. Une femme est venue affirmer que toutes étaient soumises à la visite tous les cinq jours, telles des filles publiques. Certaines furent forcées de travailler entre les lignes et sous le feu des combattants ; on les enrégimentait presque, en leur faisant porter une médaille avec un numéro. Les Allemands confisquaient les céréales, fourrages, légumes, et les habitants « devaient se débrouiller » ; on leur délivrait tout au plus, ironiquement, « des bons payables par M. Poincaré » pour les travaux de blanchissage. Enfin le rapport cite vingt-six cas de civils qui se trouvèrent placés en avant des troupes de combat, — servirent de *boucliers*, — preuve qu'il qu'il était nécessaire d'apporter, car des neutres, pour lesquels sont surtout publiés les documents actuels ont douté de la véracité des faits. Ils attestent surtout la sauvagerie de la race. Le gouvernement impérial, peut-on croire également, a voulu terroriser les populations envahies et les forcer à s'expatrier ; en annexant nos provinces comme il en avait la bonne intention, il les aurait plus tard repeuplées avec des naturels d'outre-Rhin.

On peut toutefois regretter que dans la publication du Ministère des affaires étrangères sur les méfaits de l'ennemi, les noms de lieux et de personnes ne soient pas donnés autrement que par des initiales. Nous comprenons certes les mobiles auxquels on a obéi en les supprimant ; les nécessités auxquelles il fallut se soumettre ; mais lorsque les comptes auront été réglés par les armes, il y faudra revenir, car nous ne voudrions pas paraître avoir inventé, — comme on l'a déjà dit, — des histoires que l'adversaire serait heureux de pouvoir toujours contester et démentir.

Le petit volume du colonel Bujac, **La Roumanie**, *première contribution à l'histoire de la Grande Guerre*, apporte surtout quelques pages de considérations sur les affaires militaire du pays, et d'abord son intervention au moment de la guerre balkanique, qui lui valut l'accroissement de la Dobroudja toujours rageusement revendiquée par les Bulgares. Cependant l'Autriche avait compté qu'en cas de conflit les Roumains attaqueraient la Russie, — le Roi étant de la famille impériale d'Allemagne, — et la place qu'ils devaient tenir, le rôle qu'ils devaient jouer avaient été étudiés dans ce sens par le Grand Etat-Major de Vienne ; un traité (août 1914) existerait même assignant à la Roumanie un rôle important lorsqu'elle interviendrait dans le conflit européen qui se trouvait depuis longtemps en préparation. On peut comprendre ainsi quels cris de fureur a déchaînés l'intervention roumaine à nos côtés ; non seule-

ment elle ne s'est pas mise contre nous, mais elle est avec nous. On ne peut donc plus compter sur rien ! — Les Austro-Boches doivent déjà « punir l'Angleterre », « punir l'Italie » ; il leur faudra aussi « punir » les Roumains, — et ils pourraient bien encore ramasser quelques horions à ce petit jeu dont ils n'avaient vu d'abord que les avantages, et des profits que leur ambition voulait excessifs.

Avec **les Etats-Unis et la Guerre**, M. W. Morton Fullerton apporte quelques réflexions curieuses sur le rôle de la grande république américaine dans le conflit actuel. Pourquoi et comment les Etats-Unis sont-ils neutres ? Quelle idée se font-ils de la neutralité ? — et surtout quelle idée s'en fait le président Wilson? Le livre de M. Morton Fullerton retrace les hésitations du cabinet du Washington. « Pourquoi les Etats-Unis n'ont ils pas fait plutôt ce qu'ils auraient pu faire et ce qu'ils auraient vraisemblablement fait s'ils avaient été mieux informés et surtout mieux dirigés ? » se demande l'auteur. Pourquoi n'ont-ils fait que ce qu'ils ont fait ? Il faut penser surtout qu'il y a en Amérique l'antagonisme de deux tendances ; une partie de la population sans doute penche de notre côté; mais il y a aussi une forte minorité remuante, agressive et criarde, qui est de sang allemand et se réclame toujours de la patrie allemande. Entre ces deux courants, le président Wilson hésite, — et prie les Dieux éternels qu'il ne soit pas forcé de se prononcer. M. Morton Fullerton parle de son optimisme naïf, de son inconscience absolue du caractère de la guerre dès le commencement. Il y a autre chose, que personne ne veut dire, car on ferait le procès de tout un système gouvernemental : « Bavard pusillanime », se contente de déclarer M. Morton Fullerton, le président des Etats-Unis, s'est gardé de prendre position lorsque le traité de La Haye, signé par l'Amérique eut été violé par le Kaiser. « Le gouvernement américain, dit le sénateur Elihu Root, n'a pas su s'élever à la hauteur des exigences de cette grande crise ; sous la pression d'une politique erronée il recula, et cette erreur capitale a désormais faussé tous les ressorts de notre diplomatie. » — Il faudrait établir, sans doute, que les Etats-Unis pouvaient intervenir efficacement ; qu'il y ait avantage, — avantage matériel et même militaire, — à leur intervention, et que cette intervention était possible. Le président Wilson qui a d'autres idées voudrait bien, finalement, jouer le rôle de médiateur ; il a rêvé d'être l'arbitre des belligérants, — le juge impartial qui départage le crime et la vertu, — et « il lui a fallu dix-huit mois pour comprendre ce que signifiait l'agression allemande, — dix-huit mois après l'ultimatum à la Serbie, l'incendie de Louvain et l'invasion de la France. « Encore, dit M. Morton Fullerton, cette lumière n'a été que bien fugitive. » Dès qu'un incident se produit, il s'enferme pour réfléchir et nous sort un petit papier. Peut-être conviendra-t-il plus tard qu'il a fait un rêve absurde, — la prépara-

tion militaire, on le sait, a fini par s'imposer dorénavant même aux Etats-Unis, — et que dans l'énorme conflit actuel il n'y avait guère de place pour les demi-solutions.

En écrivant le petit livre qu'il intitule **l'Evolution de Junior**, le Dr Harry Marceau a voulu d'abord nous donner les variations de jugement d'un quidam qui s'est trouvé encore jeune au moment où se produisit le conflit actuel. On y rencontre ainsi des ratiocinations quasi philosophiques sur l'évolution d'un caractère; puis c'est le conflit, les enthousiasmes du début, les spectacles de la lutte ; des réflexions sur les blessés, la vie dans les tranchées de l'Yser ; la marche à travers les plaines de la Marne, des bivouacs et des combats, — après quoi Junior finit par convenir qu'il ne peut faire seul toute la besogne et qu'il a besoin d'être aidé par ses aînés. Il raisonne du reste beaucoup. Son livre est surtout en phrases courtes, affirmatives, — et assez souvent avec le jargon de la Science. — Rempli toujours de bonnes intentions, il spécule enfin sur l'après-guerre. Nous le retrouverons un jour, et comme Junior sans doute M. Harry Marceau aura évolué.

Autour de la Guerre, par M. Olivier de Rougé, est un recueil d'articles, — des chroniques d'actualité ; l'auteur y a inséré des pages d'enthousiasme, de vaillance et de foi ; des cris de haine pour la férocité de l'ennemi ; plus loin une étude des Allemands d'après eux-mêmes ; des choses sur la Russie ; l'effort énorme de l'Angleterre, l'expédition d'Orient ; l'histoire de l'Europe depuis un demi-siècle ; les tragiques fantoches de la Jeune-Turquie ; l'épopée serbe ; l'agonie de l'Autriche, — et la paix qui finira bien par venir. Je ne puis du reste indiquer que les choses principales. Les articles insérés dans le volume de M. de Rougé ont été écrits, je crois, pour *la Grande Guerre*. Un deuxième doit suivre qui nous mènera vraisemblablement jusqu'à la période actuelle.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

L'AFFAIRE BETHMANN-HOLLWEG. — L'affaire Bethmann-Hollweg est une affaire intérieure allemande. Mais elle peut exercer une influence sur la conduite de la guerre, fortifier ou affaiblir le moral du peuple allemand. A ce titre elle doit intéresser les Alliés. Si les conservateurs parviennent à renverser le chancelier, ils exigeront de son successeur, quel qu'il soit, une action plus énergique contre l'Angleterre : incursions de zeppelins et guerre sous-marine. L'Allemagne est-elle en mesure d'intensifier ses torpillages et de multiplier ses raids aériens ? C'est une autre affaire. En tous les cas les Etats-Unis

l'ont déjà avertie que les termes de la note du président Wilson ont conservé leur pleine valeur et que tout attentat à la vie des citoyens américains pourrait amener des complications. D'autre part, si docile que soit le peuple allemand, il ajoute foi aux promesses de réformes démocratiques que lui a fait le chancelier et un coup de barre à droite ne laisserait pas de faire naître, dans les masses populaires, un certain mécontentement. L'introduction du suffrage universel en Prusse, réclamé depuis tant d'années par les partis de gauche, a été inscrit au programme de l'après-guerre. M. de Bethmann-Hollweg a laissé entendre qu'il se prêterait à une combinaison qui donnerait satisfaction aux aspirations politiques des classes ouvrières. S'il s'en va, toutes les belles espérances dont les dirigeants du parti socialiste leurrent leurs électeurs s'évanouiront avec lui. M. Scheidemann, quand il saura qu'il ne sera pas payé, pourra difficilement justifier les gages de servilisme que, depuis le commencement des hostilités, il ne cesse de donner à la cause impériale. Les jérémiades sur les privations qu'exige la guerre, sur les lourds sacrifices que s'impose le peuple, pourront alors s'enfler jusqu'à créer à l'administration militaire de sérieuses inquiétudes. Difficultés à l'intérieur, complications à l'extérieur, voilà le plus clair bénéfice que l'Allemagne pourrait tirer d'un changement de régime.

Pourtant, il paraît peu probable à l'heure qu'il est que M. de Bethmann-Hollweg sorte indemne des multiples attaques dont il a été l'objet. Sa situation est fort compromise et toutes les tractations secrètes ne suffiront probablement pas à sauver sa tête.

Le cinquième chancelier de l'empire allemand n'a jamais été un homme populaire. En acceptant la succession du prince de Bülow, il savait que sa situation serait d'autant plus forte qu'il jouerait un rôle plus effacé. N'oublions pas que l'Allemagne n'a pas de régime parlementaire et que le « régime personnel » est la base de la Constitution. Le chancelier n'est responsable que devant l'empereur. Pour exécuter les volontés impériales, M. de Bethmann-Hollweg a donc traité de gré à gré avec chaque parti, composant selon les circonstances la majorité qui lui permettrait de faire voter tel ou tel projet de loi. Il s'est appuyé tour à tour sur la droite ou sur la gauche, sans consentir jamais à être le prisonnier d'un parti. Aussi tout les partis l'ont-ils successivement attaqué, sans que sa situation en parût ébranlée. Mais la tâche est ingrate qui consiste à trahir successivement tout le monde pour faire prévaloir une politique qu'on ne dirige pas et qu'on ne fait qu'exécuter, en humble serviteur du pouvoir. Il faut, pour une pareille besogne, l'âme obscure d'un chef de bureau. Sous les ordres d'un souverain impulsif comme Guillaume II, un Bethmann-Hollweg est le chancelier idéal.

Il y eut cependant un moment dans la carrière du chancelier où

l'absence de principes politiques et le manque de caractère faillirent lui coûter la tête. Le 4 décembre 1913, le Reichstag, par 293 voix contre 54, vota une motion de blâme contre M. de Bethmann-Hollweg. On était alors à la phase la plus pathétique de l'affaire de Saverne, alors que, par une volte-face imprévue, toute l'Allemagne semblait vouloir prendre parti contre la caste militaire. C'est alors, on l'a trop oublié depuis, que s'est jouée la partie qui devait décider de la paix ou de la guerre. Le vote insolite du Reichstag aurait en outre pu avoir des conséquences incalculables dans le développement de la vie politique en Allemagne. Il n'en eut point. « M. de Bethmann-Hollweg, écrivait M. Th. Wolff dans le *Berliner Tageblatt*, est parti pour Donaueschingen, avec un ordre du jour de méfiance en poche, pour offrir à l'empereur sa démission. » Il en revint deux jours plus tard, avec la promesse de l'attitude conciliante de l'empereur et l'affirmation que toute cette affaire reposait sur un malentendu. Déjà le vent d'opposition qui avait soufflé pendant quarante-huit heures commençait à tomber et le Reichstag, ahuri de sa propre audace, ne demandait plus qu'à s'incliner devant la raison d'Etat.

Quand, après les vacances du jour de l'an, l'Assemblée impériale rentra en séances, le servilisme allemand avait repris le dessus : c'étaient les méchants Alsaciens qui troublaient la paix publique, et la clique du colonel de Reuter incarnait les droits du germanisme. De nouvelles interpellations sur l'affaire de Saverne, déposées par les radicaux et les socialistes, furent alors discutées le 24 janvier. A une très forte majorité on leur fit subir un enterrement de première classe. Ainsi M. de Bethmann-Hollweg, jugé maladroit et hésitant, incapable de défendre le pouvoir civil contre les empiètements du pouvoir militaire, ayant subi un mois plus tôt un grave échec à la tribune du Reichstag, reprenait sa place au banc du gouvernement, et continuait à diriger les travaux parlementaires, comme s'il ne s'était rien passé.

Il y eut pourtant encore quelques petites alertes. Le comte de Wedel ayant donné sa démision de statthalter d'Alsace-Lorraine, il fut question d'envoyer M. de Bethmann à Strasbourg. Le *Berliner Tageblatt* crut même pouvoir insinuer que le chancelier ne conserverait plus son poste que pendant quelques mois et que, fin juillet après le retour de l'empereur de sa croisière sur les côtes de Norvège, son remplaçant serait désigné. Il en fut tout autrement : quand Guillaume II revint de son voyage, il garda son docile chancelier, mais il déclara la guerre et M. de Bethmann-Hollweg prononça la fameuse phrase du chiffon de papier, par quoi il passera à la postérité.

A-t-il depuis lors exercé une influence quelconque sur la conduite de la guerre? Dès le 1er août 1914, ses pouvoirs ont été considérablement limités par la remise à l'autorité militaire de presque tous les roua-

ges de la vie publique. Les commandants de districts se sont emparés des attributions de la police et la censure est exclusivement entre leurs mains. Le ministère du grand-duché du Luxembourg, depuis que le pays est occupé par les troupes allemandes, dispose de plus d'autorité que n'en a le chancelier dans l'empire. Bien mieux : la caste des officiers faisant cause commune avec les pangamanistes et les conservateurs, la censure militaire laisse attaquer le chancelier dans la presse et étouffe certaines manifestations d'opinion qui seraient de nature à servir sa politique.Les pamphlets des Wolfgang Kapp et des « Junius alter » ont été répandus avec la connivence de ceux qui depuis la guerre détiennent l'autorité. Dans chaque ville un petit tyranneau qui incarne l'esprit de la vieille Prusse poursuit les délits d'opinion et fait incarcérer sans jugement les gens qui lui déplaisent. Les officiers de la territoriale, trop vieux pour aller aux front, désignés comme commandants de districts, se sont substitués à l'autorité civile et gouvernent presque sans contrôle.

Dans ces conditions, les attributions du chancelier sont forcément limitées. Ce bureaucrate incolore était déjà sans prestige avant la guerre. Depuis vingt-six mois il est tombé au-dessous de rien. Pourtant il conserve dans ses attributions le ressort important de la politique extérieure. La représentation de l'empire à l'étranger est soumise à sa direction et les diplomates allemands reçoivent leurs instructions à la Wilhelmstrasse. Mais c'est précisément en sa qualité de ministre des affaires étrangères que M. de Bethmann-Hollweg est en butte aux violentes attaques de ses adversaires. Conservateurs et nationaux-libéraux lui reprochent d'avoir indisposé les neutres par une propagande maladroite et trop timide (!), de n'avoir pas su empêcher l'intervention de l'Italie et de la Roumanie, aux côtés des Alliés, et enfin de s'être laissé imposer par les Etats-Unis l'abandon d'une guerre sous-marine « sans merci ». Ce dernier grief, aux yeux des adversaires du chancelier, est le plus important. En décidant l'empereur à répondre d'une façon conciliante à la dernière note du président Wilson, il a provoqué la démission de l'amiral de Tirpitz, le seul homme sur lequel comptaient les patriotes allemands pour vaincre définitivement la perfide Angleterre. Tirpitz, à l'égal de Hindenburg, est le fétiche du peuple germanique ; ce que l'un doit accomplir sur terre, l'autre était prêt à le réaliser sur mer. En opposant l'amiral au chancelier, on croit préparer le retour à une politique qui augmentera les moyens d'action de l'empire.

Mais pour atteindre plus sûrement le chancelier, on remonte aux origines de la guerre et on lui reproche une série de fautes qui auraient acculé l'empire à la situation difficile où il se trouve. Voici le résumé en trois points des péchés du chancelier que publient les journaux de la droite :

1° Bethmann-Hollweg s'est montré avant et pendant la guerre absolument incapable de sauver la dignité de l'empire et d'exploiter les succès militaires ;

2° Avant la guerre, Bethmann-Hollweg a eu vis-à-vis de tous les ennemis de l'Allemagne et particulièrement de l'Angleterre une politique trop faible, elle a créé la conviction que l'Allemagne se serait tout laissé imposer;

3° Bethmann-Hollweg déclara à l'ambassadeur d'Angleterre, le jour de la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne, que sa politique d'entente avait fait naufrage. Un homme qui, pendant des années, a exercé une action qui, au lieu de conduire à une entente, a conduit à la guerre mondiale aurait dû démissionner aussitôt. Bethmann-Hollweg a commis les plus graves fautes ; il a qualifié d'illégitime le passage des troupes allemandes à travers la Belgique. Malgré les grandes victoires des armées allemandes, il a persisté dans sa politique fatale de paix. Sa faiblesse a eu les plus graves conséquences pour l'Allemagne; il n'a jamais compris le véritable état de choses.

M. de Bethmann-Hollweg a essayé de se défendre comme il a pu contre les reproches que lui ont lancés ses adversaires. Son grand discours du 28 septembre a été jugé sévèrement par la presse française. Comme d'habitude, il a prononcé des phrases sans relief et s'est répandu en récriminations contre les méchants adversaires de l'innocente Allemagne. Cela ne sonnait point du tout comme des fanfares de victoire. Mais, au point de vue parlementaire, sa harangue n'était pas dépourvue d'une certaine habileté. Elle répondait aux circonstances. Le mot d'ordre général étant de faire autant de mal que possible à l'Angleterre, c'est contre le « principal ennemi » que le chancelier a tourné son courroux :

Un homme d'Etat allemand qui craindrait d'employer contre cet ennemi n'importe quel moyen de combat propre à abaisser réellement la durée de la guerre, un tel homme devrait être pendu.

Ce langage, inspiré des pamphlets pangermanistes, n'est pas parvenu à provoquer les applaudissements des conservateurs et précisément, au cours d'une réunion tenue à Munich quelques jours plus tôt, un interrupteur avait demandé que l'on abattît M. de Bethmann-Hollweg d'un coup de fusil. Pour faire plaisir à ses amis socialistes, le chancelier s'était plu à paraphraser ensuite, dans sa péroraison, le mot de Napoléon sur « la carrière ouverte aux talents », et c'était là une imprudente promesse que les hobereaux lui feront certainement payer cher.

Pendant 15 jours le Reichstag n'a pas tenu ses séances. On a discuté et négocié en comités secrets sans parvenir à trouver un terrain d'entente. La concorde apparente qui a régné à la séance plénière du 11 octobre n'a fait illusion à personne. Le chancelier a cru que la meilleure réponse à donner à ses détracteurs était d'autoriser de nouveau les torpillages sans avertissement. Le coup de théâtre de l'ap-

parition des sous-marins devant New-York, le 9 octobre, était destiné à montrer que, même en l'absence de l'amiral de Tirpitz, l'Allemagne était capable de frapper dur. Mais de semblables coups de force sont généralement sans lendemain et le mouvement de mécontentement contre le chancelier ne s'arrêtera probablement pas. Il a des causes profondes qui sont antérieures à la guerre et que le succès seul pouvait faire oublier. L'Allemagne qui se croyait invincible est stupéfaite de s'apercevoir qu'elle s'acharne inutilement à une lutte qui est sans issue pour elle. Ses dirigeants cherchent une victime expiatoire et le plus haut personnage de l'Etat leur paraît tout désigné pour remplir ce rôle. L'empereur sacrifiera-t-il le fidèle exécuteur de ses volontés aux rancunes des soutiens du trône et de l'autel ? C'est la question de demain. Mais, quoi qu'il arrive et quel que soit l'homme qui recueillera la succession difficile du cinquième chancelier de l'empire, l'Allemagne n'évitera pas la destinée inéluctable qui l'attend.

HENRI ALBERT.

§

Arabie.

PÈLERINS ET DÉLÉGUÉS FRANÇAIS A LA MECQUE. — Une des cinq prescriptions fondamentales de la religion musulmane est le pèlerinage à la *Ka'ba*, sanctuaire très révéré déjà à l'époque préislamique, et qui fut proclamé par Mahomet le centre de l'Islâm que chaque musulman, — pourvu qu'il ait les ressources et l'état de santé nécessaires pour accomplir le voyage, — doit visiter au moins une fois dans sa vie (1).

La guerre a jeté le trouble dans la vie religieuse des mahométans. Dès le début des hostilités en Europe, on en a ressenti les contrecoups dans la péninsule arabique. En novembre 1914, les journaux d'Egypte nous informaient que l'insécurité régnait à l'intérieur de l'Arabie, et que les communications y étaient coupées. L'accès des lieux saints se trouvait ainsi interdit. Les pèlerins égytiens arrivés à Djeddah avaient été obligés de regagner Suez et de renoncer aux visites rituelles du temple de la *Ka'ba*, à la Mecque, et de la tombe du Prophète, à Médine.

(1) Cf. *Mercure*, n° 439, p. 394, n. 2 ; et p. 398. — Malgré l'interdiction religieuse de faire le pèlerinage quand on n'a pas les moyens nécessaires pour l'accomplir sans privations, des centaines de pèlerins pauvres et de derviches suivent la caravane à pied et beaucoup d'entre eux tombent malades ou meurent de fatigue et de dénuement... Durant le pèlerinage, la Mecque prend l'aspect d'une foire internationale. Tout les pèlerins qui veulent rapporter quelque souvenir à leurs parents ou amis y font leurs achats, ce qui donne aux objets acquis un caractère sacré et une valeur inappréciable pour tous les musulmans. [Cf. H. Kazem Zadeh, *Relation d'un pèlerinage à la Mecque en 1910-1911*, pp. 148, 177 et 178 dans la *Revue du Monde Musulman* de juin 1912 (Paris, Leroux). Nous lui empruntons des renseignements divers.]

Il est d'usage que chaque année le Grand-Charîf(1) fasse annoncer par un crieur public la voie la plus sûre pour se rendre aux deux berceaux de l'Islâm. Cette voie est choisie de préférence aux autres à cause des garanties que les chefs des tribus, dont les territoires seront traversés par les pèlerins, fournissent à l'Emir de la Mecque, — garanties qui consistent soit dans le dépôt d'une somme d'argent, soit dans la remise comme otage du fils ou du frère du chef de la tribu jusqu'à l'arrivée des caravanes à destination, et l'avis donné à l'Emir qu'elles y sont parvenues sauves.

Or à la fin de l'année 1914 le Grand-Charîf, prévenu du débarquement des pèlerins d'Egypte à Djeddah, envoya un délégué auprès de l'*Amîr'oul Hajj*, — chef du Convoi sacré, — Abd'Allâh bey Fâïq, pour lui faire connaître l'insécurité du pays. Abd'Allâh bey jugea opportun de confier au délégué du Grand-Charîf la *Kiswa* — couverture pour la *Ka'ba* en soie noire, envoyée annuellement depuis 1517 (2) — les cadeaux et les aumônes offerts toutes les années afin d'être distribués aux habitants de la ville sainte, puis il regagna Suez avec les pèlerins qu'il conduisait. Rentré au Caire, il fut reçu par le Régent britannique, le Ministre des affaires étrangères égyptien et lord Edward Cecil, conseiller financier, à qui il fit part des résultats de sa mission ainsi interrompue (3).

La situation troublée de l'Arabie et les mauvais traitements infligés par les Turcs à des pèlerins algériens de 1914 qui, confiants dans les assurances du gouvernement de Constantinople, s'étaient attardés en Syrie, furent cause qu'en 1915 les gouvernements des Alliés n'ont pas cru devoir autoriser les musulmans de leurs possessions à se rendre à la Mecque.

Le Grand-Charîf Houssaïne ayant rendu à la ville natale du Prophète l'indépendance et la sécurité par sa victorieuse révolte contre les Turcs de juin 1916 ; le service télégraphique étant rétabli, d'après une dépêche du Caire du 20 août dernier, non seulement avec la Mecque et Djeddah, mais aussi avec Tâïf *viâ* Halfa-Souakim ; la réorganisation civile des localités tombées au pouvoir du chef arabe se trouvant poussée avec zèle et les communications soit postales, soit maritimes, régulièrement assurées, — nous apprend le *Secolo*, — entre les ports égyptiens et le Hedjâz ; il était naturel que cet état de

(1) Nous adopterons pour l'Emir de la Mecque cette dénomination plutôt que celle de *Charif*, tout court (en arabe : « noble ») appliquable aux fils de l'Emir comme d'ailleurs à tous les descendants de Mahomet.

(2) La *Kiswa* coûte chaque année au trésor égyptien 4.550 guinées : 118.300 fr. environ. Elle est tissée dans une manufacture spéciale sise au Caire dans le quartier de Khoronfiche. L'administrateur de cette manufacture est Abd'Allâh bey Fâïq, celui-là même qui conduisait le Convoi sacré d'Egypte en 1914. [Cf. Mouhammad Labîb al Batnoûnî, *Ar Rihla al Hijâziyya* (en arabe) p. 137-138 (Le Caire, 1329 H. 1911 J.-C.).]

(3) *Le Temps*, 13 novembre 1914.

choses favorable amenât un changement dans la décision antérieure des Alliés quant au pèlerinage de leurs sujets mahométans. Aussi la Grande-Bretagne fit-elle adresser par le sultan d'Egypte, Houssaïne Kâmil, au président du conseil des ministres, en date du 1r *Zoul qa'da* 1334 (30 août 1916), l'ordonnance supérieure que voici :

Le pèlerinage à la Mecque constitue pour tout musulman, qui a les moyens de le faire, un des devoirs primordiaux prescrits par notre sainte religion. La population égyptienne est, par la grâce de Dieu, comptée parmi les groupements musulmans qui attachent le plus de prix à l'accomplissement des prescriptions de la loi divine. Pour ces considérations, le départ et le retour de la caravane égyptienne jouent dans la vie musulmane un rôle particulièrement important.

Ce n'est donc pas en vain que l'Egypte a pris depuis longtemps l'initiative d'envoyer tous les ans, en compagnie du *Mahmal* (1), la caravane sacrée à laquelle les fidèles se joignent avec empressement. Cette institution témoigne de la sollicitude dont les souverains musulmans — puisse Allâh les en récompenser ! — entouraient leurs sujets ; elle est aussi une des manifestations de leur constant souci de sauvegarder les intérêts de leur peuple et de lui garantir la sécurité.

Je proclame solennellement que, par un effet de la bonté providentielle, je suis l'un de ceux qui tiennent scrupuleusement à observer et à continuer cette tradition féconde en bienfaits. J'éprouverais la plus belle tranquillité d'âme si, grâce à mes efforts, je parvenais à faire profiter mes sujets de toutes les commodités dont ils pourraient avoir besoin en vue de réaliser avec facilité leurs aspirations, tant spirituelles que temporelles. Il m'est également agréable de me préoccuper sans relâche de tout ce qui intéresse mon peuple, et notamment de protéger la vie, l'honneur et le bien-être de chacun partout où il puisse se trouver.

Je voyais avec peine que durant deux années de suite les pèlerins égyptiens, par suite de la sécurité douteuse de la route, avaient dû être privés de la visite des Lieux-Saints de l'Islâm.

Aujourd'hui que mon gouvernement a acquis la certitude de la sécurité de l'itinéraire, les mesures opportunes ont été prises en vue de faciliter à ceux de mes sujets qui voudraient accomplir ce devoir de dévotion le voyage à l'aller et au retour, tout en réduisant les frais à leur strict minimum.

Dans ces conditions, il me plaît d'ordonner le départ du *Mahmal* égyptien (2). J'ai déjà décrété la nomination de *l'Amîr' oul Hajj*, ainsi que

(1) Le *Mahmal* est une sorte de case en bois, carrée par le bas, conique par le haut. Sur chacun de ses quatre angles se trouve une petite boule en argent ; celle du sommet est surmontée d'un croissant d'or. Le *Mahmal* est recouvert de satin rouge ; il contient la *Kiswa* : couverture de la *Ka'ba*.

(2) Car il y a aussi un *Mahmal* syrien. Celui-ci contient la *Sourra* : subside au Grand-Charff envoyé par la Porte ; le drapeau du Calife Oumar ; des bougies pour la tombe du Prophète et d'autres cadeaux en nature. Le *Mahmal* de Syrie est recouvert de satin vert foncé ; il est surmonté de la *toughrâ* : Chiffre du Sultan. Moins large que le *Mahmal* d'Egypte, il en a la forme. Le 5 *chawwâl* (dixième mois de l'année musulmane), le *Mahmal* syrien sort de Damas en grande pompe et se dirige vers Médine.

votre Excellence en a été informée par mon ordonnance en date du 22 août 1916.

Par surcroît de précaution, il m'a plu de joindre à l'escorte de la caravane du *Mahmal* un détachement de ma garde sultanienne, en plus des forces affectées ordinairement à son service.

J'adresse à Allâh, Seigneur du temple sacré de la Mecque, Maître de la Pierre vénérée et du Prieuré d'Abraham, mes prières les plus ardentes de décréter salut et santé à tous les pèlerins et de les rendre à leur foyer, satisfaits et heureux ! J'invoque auprès d'Allâh, pour l'accomplissement de ces vœux sincères, le prestige et le crédit de son Saint Prophète sur qui doivent être les salutations et les bénédictions divines.

De son côté le gouvernement français a estimé, — nous apprend une note officieuse (1) — qu'il ne pouvait mieux manifester sa reconnaissance pour le loyalisme dont ont fait preuve ses sujets et protégés musulmans depuis le début de la guerre (2) qu'en permettant sans délai la reprise du pèlerinage. Désirant donner à ses ressortissants une preuve particulière de sa sollicitude et leur éviter les difficultés du voyage, il a mis gratuitement à la disposition des pèlerins algériens, tunisiens et marocains, un paquebot, — l'*Orénoque*, — appartenant à l'une des grandes lignes de navigation françaises.

Une dépêche d'Alger, en date du 11 septembre 1916, nous a informés qu'à l'occasion de l'embarquement des indigènes algériens se rendant en pèlerinage à la Mecque, le gouverneur général de l'Algérie s'est rendu à bord de l'*Orénoque* pour les saluer au nom du gouvernement de la République. Aux souhaits de bon voyage exprimés par M. Lutaud, les chefs indigènes présents ont répondu par de vifs remerciements pour la sollicitude de la France à l'égard des musulmans.

Le pacha de Salé qui dirige les pèlerins du Maroc a exprimé à son tour ses sentiments de gratitude pour l'attention dont il a été entouré, avec les siens, lors de leur passage à Alger. Il a ajouté que ses coreligionnaires se félicitent d'être devenus les protégés de la République française, qu'ils admirent.

Tous les chefs algériens et marocains ont terminé leurs allocutions en souhaitant une victoire complète de la France, — victoire dont ils ne doutent d'ailleurs pas (3).

(1) *Le Temps*, 23 septembre 1916.

(2) L'Algérie a fourni comme appoint à la défense nationale 80.000 indigènes environ, dont plus de 40.000 engagements volontaires maghzens ou goumiers ; la Tunisie 34.000. le Maroc 44.500. La valeur de ces troupes — on n'a qu'à consulter les citations de *l'Officiel* — s'est souvent affirmée de la Marne à Verdun, en Flandre comme aux Dardanelles et aujourd'hui sur la Somme, que les célébrer est devenu un lieu commun... D'autre part l'Algérie a versé, en chiffre ronds, aux guichets nationaux, 370 millions ; la Tunisie 20 millions ; le Maroc 40 millions ; Soudan, Sénégal Dahomey ont souscrit pour plus de 7 millions. Dans cet ensemble il n'est pas téméraire de dire que l'apport musulman représente plus d'une moitié [Cf. André Tudesq, *Le loyalisme musulman*, dans *Le Journal*, 3 octobre 1916].

(3) *Paris-Midi*. 12 septembre 1916.

Le 20 septembre, *l'Orénoque* est arrivé à Port-Saïd, en route pour Djeddah. Il transportait plus de 650 pèlerins provenant par tiers de chacune des trois grandes colonies de l'Afrique du nord. Encore que les conditions actuelles de la navigation aient obligé le gouvernement français à réserver cette faveur à un petit nombre, toutes les classes de la société musulmane se sont trouvées représentées et, en particulier, les notables. Les dispositions nécessaires ont été prises pour permettre aux pèlerins de continuer leur voyage par voie de terre.

En effet le Grand-Charîf de la Mecque a prescrit que rien ne doit être épargné pour assurer toute tranquillité aux visiteurs pieux des lieux saints durant leur séjour dans le Hedjâz. Trois commissions ont été instituées à Djeddah pour chacune des contrées islamiques, commissions composées d'hommes originaires de cette contrée et établis dans la ville. A la tête de la commission se trouve un *Charîf*. Le gouvernorat de Djeddah a reçu en outre l'ordre de veiller sur la tranquillité des pèlerins, de leur réserver les meilleures maisons de la cité. Des hôtelleries en bois ont été installées dans la banlieue de la ville (1).

L'activité du pèlerinage cette année, malgré les restrictions prudentes apportées par les Alliés, témoigne de la sympathie des musulmans pour l'entreprise du Grand-Charîf Houssaïne. Les 900 pèlerins de l'Inde déjà arrivés se sont déclarés ravis des soins dont ils ont été l'objet, et auxquels ils n'étaient point habitués sous le régime des Turcs (2). Tous font des vœux pour le triomphe des armes du Grand-Charîf et de la « cause arabe ». A l'heure où nous écrivons 1.500 autres pèlerins de l'Inde sont attendus, ainsi que les pèlerins d'Egypte — sans parler des 650 pèlerins d'Algérie, du Maroc et de Tunisie amenés par *l'Orénoque* (3).

Le gouvernement de la République a eu l'heureuse idée de faire coïncider avec le pèlerinage des musulmans de l'Afrique du nord française une mission auprès du Grand-Charîf Houssaïne. Celle-ci est chargée de lui exprimer la satisfaction éprouvée par la France en apprenant que, brisant le joug turc, l'Emir de la Mecque avait revendiqué les pouvoirs appartenant à ses ancêtres et assuré la pleine indépendance des lieux saints.

(1) Djeddah est à 20 heures de la Mecque à dos de chameau, et à 10 heures à dos d'âne. Il est défendu aux Chrétiens de sortir des murs de Djeddah et d'entrer dans les villes saintes sous n'importe quel prétexte : ils risquent d'être assassinés, sans que la responsabilité du gouvernement soit engagée.

(2) Sous l'ancien régime de la Turquie... les chefs arabes, malgré les garanties données, maltraitaient les pèlerins... les obligeaient, en les menaçant... à payer de fortes sommes, et leur extorquaient des témoignages écrits de satisfaction qu'ils remettaient... aux autorités compétentes, qui partageaient leur butin et étaient les complices de leurs cruautés. (Cf. H. Kazem Zadeh, *art. cit.* p. 159, n. 1).

(3) Les pèlerins de l'Afrique du nord française sont arrivés à la Mecque le 28 septembre au soir.

La mission s'est embarquée sur le croiseur *D'Estrées*. Elle compte en tout six personnages musulmans : deux Algériens, deux Tunisiens, un Marocain et un délégué de l'Afrique occidentale. Parmi les membres de cette mission, conduite par Sî Abd'oul Qâdir ben Ghabrît, dont le loyalisme a été mis à l'épreuve dans les affaires du Maroc, figurent Sî Châdlî al Ouqbî, *caïd* de la banlieue de Tunis (1), et Sî Abdoû Kâne, chef de la confrérie religieuse *At Tarîqa't Tîjâniyya*.

Les délégués doivent offrir des présents au Grand-Charîf Houssaïne au nom du gouvernement français. A cette fin M. Briand a déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi tendant à ouvrir un crédit de trois millions et demi. Voici l' « exposé des motifs » de ce projet, qui a la valeur d'un document dans la politique musulmane de la France :

Le chérif de la Mecque, à la suite des abus de pouvoir et des exactions du gouvernement jeune-turc, notamment du meurtre de personnalités arabes marquantes (2), ayant rompu les liens politiques qui le rattachaient à l'empire ottoman, le gouvernement de la République, en complet accord avec le gouvernement de S. M. britannique, a jugé qu'il était de l'intérêt de la France, grande puissance musulmane, de nouer des relations d'amitié avec le nouveau souverain des villes saintes de l'Islam.

En conséquence, une mission civile et militaire, composée de personnalités musulmanes françaises, est partie pour la Mecque de Marseille au début de septembre.

Cette mission a emporté les présents d'usage pour le grand-chérif, les personnalités de sa suite et certains chefs de tribus arabes ; elle est également chargée d'un important subside pour le chérif.

En plus de ces dépenses, le gouvernement doit prendre à sa charge les frais de voyage, indemnités de déplacements, etc., des délégués et de leur suite.

D'autre part, les autorités britanniques ayant donné avis que le pèlerinage vers les lieux saints de l'Islam pouvait être repris, le gouvernement de la République a pris l'initiative d'affréter aux frais de l'Etat un paquebot spécial pour transporter, dans le courant de septembre, de Casablanca, d'Alger et Tunis à Djeddah, six cent cinquante pèlerins marocains, algériens et tunisiens et les ramener dans l'Afrique du nord.

Pour gager ces diverses dépenses, le gouvernement estime nécessaire l'ouverture d'un crédit extraordinaire de 3.500.000 francs.

La mission envoyée par le gouvernement français auprès de l'Emir de la Mecque a fait son entrée dans cette ville au milieu d'une foule

(1) Voyez le « portrait littéraire » de Sî Châdlî, par Charles Géniaux, dans *Paris-Midi*, 3 octobre 1916.

(2) Comme l'Emir Oumar, petit-fils d'Abd-el-Kader ; Chafîq al Mouaïyad, Choukrî al Assalî, Rouchdî ach Cham'a, députés, tous pendus à Damas. (Voyez la liste des notabilités syriennes exécutées, dans le n° 17 du journal arabe *Al Moustaqbal* (Paris, 3, rue Laffite).

sympathique de plusieurs milliers de personnes. Le 28 septembre, à dix heures du matin, elle fut reçue en audience solennelle par le Grand-Charîf Houssaïne, entouré de tous les personnages importants de la ville sainte. On avait exposé dans une pièce voisine les cadeaux offerts à l'Emir et à ses fils par le gouvernement de la République et les monarques musulmans protégés de la France. Sî Abd'oul Qâdir ben Ghabrît a prononcé une harangue appropriée et a présenté ses collègues. Les délégués tunisiens et marocains ont félicité le Grand-Charîf conformément aux instructions qu'ils avaient reçues de leurs souverains. Ben Ghabrît a remis ensuite au héros de la révolte arabe une lettre du président de la République française.

L'Emir Houssaïne avait pris soin de faire lui-même part à M. Poincaré de l'arrivée à la Mecque de la mission civile et militaire française musulmane. « Comment n'exprimerais-je pas mon admiration pour l'intérêt que la nation française nous a manifesté en prenant l'initiative de cette importante mission au moment où elle s'occupe, avec ses alliés, de la défense de la civilisation et du droit des gens? *D'ailleurs, l'Histoire a enregistré les sentiments de la France envers l'Islâm !* » — a télégraphié le Grand-Charîf, à la date du 21 septembre. « Vous pouvez être assuré que la nation française forme les souhaits les plus sincères pour la gloire de vos armes », — a répondu le président (1). Et un journal autorisé du soir pouvait écrire : «... L'émir Hussein, grand-chérif de la Mecque, vient d'échanger avec le président de la République des télégrammes *qui équivalent à la reconnaissance* de cette nouvelle puissance musulmane amie de la France (2). »

La politique française, en matière d'Islâm, est entrée dans une phase nouvelle... et heureuse, hâtons-nous de l'ajouter. Le 10 décembre 1915, M. Briand a déposé un projet de loi pour la création, à la Mecque et à Médine, de deux hôtelleries destinées aux pèlerins indigents originaires des possessions et protectorats français d'Afrique. Dans quelques jours, la Chambre, — nous apprend M. De Monzie (3), — sera appelée à discuter ce projet. L'administration du quai d'Orsay a préparé, en outre, un projet de loi « tendant à la désignation de conseillers légistes musulmans auprès de la commission interministérielle des affaires musulmanes ». En dehors du domaine législatif, le gouvernement français a pris l'initiative d'ériger, dans le jardin colonial de Nogent-sur-Marne, une mosquée où les adeptes de Mahomet pourront se livrer à leurs pieux exercices.

(1) Voyez le texte intégral de ces dépêches dans *L'Echo de Paris*, 26 septembre 1916.

(2) C'est nous qui soulignons. Voyez : « La situation diplomatique » dans *Le Temps*, 27 septembre 1916.

(3) Voyez son article : *Au compte-gouttes*, dans *Paris-Midi*, 1er octobre 1916.

Cette *Politique musulmane de guerre* (1) a trouvé, au Sénat et à la Chambre, de chaleureux défenseurs.

M. Lucien Hubert, sénateur des Ardennes, président du Comité consultatif des affaires indigènes, posait naguère nettement la question : *Il faut savoir aujourd'hui si l'on est avec ou contre l'Islâm !*

De son côté M. Henry Bérenger (2), dans un rapport déposé le 16 juin 1915 au Sénat, estime qu'il convient *d'octroyer la naturalisation de droit, — dans le statut musulman, — à tous les soldats indigènes qui auront combattu pour la France ;* et, après avoir constaté que le statut personnel arabe comporte des droits successoraux, fiscaux, fonciers, maritaux, personnels, commerciaux, très différents des droits civiques prescrits dans les codes français, l'honorable sénateur conclut ainsi : « *Tout le problème se ramène donc à trouver des formules de législation qui permettraient de concilier, pour les musulmans, la qualité de citoyen français avec leur statut personnel.* »

Quant à M. Paul Bénazet, député de l'Indre, dans un article remarquable : *La France et l'Islâm* (3), il adjure M. Briand de *réaliser*.

M. Briand réalisera.

M.-Y. BITAR.

§

Balkans.

La Grèce n'entre donc pas dans la lutte d'un seul bond, mais graduellement. Sommeillant, emmitouflée dans ses couvertures qui l'empêchaient de voir bien des choses, elle s'étire à moitié réveillée par le bruit du canon qui gronde pourtant à proximité. La tête s'élance la première et, comme dans la vie privée, ce sont les pieds qui se désengourdiront les derniers... Vénizélos a quitté Athènes et, après un court séjour en Crète et un voyage dans les îles, s'est finalement installé à Salonique. C'est là que sera convoquée la dernière Chambre constitutionnelle, celle abolie, avec l'appui de la couronne, par M. Gounaris et c'est avec l'assentiment d'une réelle majorité nationale que le triumvirat de Salonique poursuivra la lutte contre l'envahisseur. Le triumvirat grec n'a de commun, comme vous voyez, que le nombre des membres qui le composent avec ceux de la Rome antique. Pompée, César et Crassus en formant leur association politique visaient à s'arroger des pouvoirs qui appartenaient de droit

(1) Titre d'une intéressante brochure de M. A. Le Chatelier, professeur au Collège de France.
(2) Voyez son article : *Les Musulmans et nous*, dans *Paris-Midi*, 9 décembre 1915.
(3) *Le Matin*, 5 décembre 1915.

au Sénat, c'est-à-dire au peuple. Vénizélos, Coundouriotis et Danglis essaient au contraire de rendre au peuple les pouvoirs dont celui-ci a été frustré par des coups d'Etat successifs. Ils constituent donc en réalité un gouvernement provisoire représentant une importante partie de la Grèce, en attendant qu'il devienne un gouvernement définitif et qu'il représente la Grèce tout entière. Le Congrès des colonies helléniques ne vient-il pas de transmettre aux Puissances Protectrices son ordre du jour voté dans sa séance extraordinaire du 6 octobre 1916 et par lequel il insiste auprès des gouvernements de la France, de l'Angleterre et de la Russie pour qu'ils investissent Vénizélos de leur reconnaissance officielle? Cet ordre du jour est un acte et qui comportera des conséquences considérables, si les Puissances Protectrices donnent suite à la requête des colonies grecques. C'est pourquoi je me permets de mettre sous les yeux du lecteur les principaux fragments de ce document important :

Les Puissances Protectrices, fidèles à la garantie donnée au peuple grec par les susdits traités, firent remettre au ministère Scouloudis la note du 21 juin, exigeant le départ de ce ministère, simple organe d'un gouvernement occulte, auteur de ruines accumulées en Grèce, ainsi que la dissolution de la Chambre inconstitutionnelle, avec l'épuration de la police et de l'administration qui obéissaient exclusivement aux ordres du grand état-major.

La Couronne fit promettre par M. Zaïmis l'acceptation pure et simple de toutes les demandes contenues dans la note; mais la camarilla et les organisateurs de la propagande allemande veillaient et rendaient l'œuvre d'épuration entreprise par le cabinet de M. Zaïmis impossible par une série d'actes scandaleux auxquels vint enfin s'ajouter le plus grave, l'abandon par l'état-major de la Macédoine orientale et occidentale aux Germano-Bulgares, y compris la capitulation odieuse du colonel Hadjopoulos, ce qui motiva la démission du cabinet de M. Zaïmis.

Suivent des détails, déjà connus, concernant la formation et la démission du cabinet Calogeropoulos. Puis ce mémoire reprend :

L'opinion publique unanime dans la nouvelle Grèce et en grande majorité dans l'ancienne, soit les 4/5 de l'Etat hellénique, indignée d'une telle trahison, suit avec confiance M. Vénizélos, qui vient de former, avec l'amiral Coundouriotis et le général Danglis, un gouvernement vraiment national, jouissant de la confiance de la dernière Chambre constitutionnelle, élue le 13 juin 1895, et de la partie saine de l'armée, résolue de chasser les Germano-Bulgares du sol national, en collaboration avec l'armée alliée. Seul ce gouvernement saura préserver la Grèce de la catastrophe qui la menace, et sauver l'honneur du peuple hellène, gravement compromis par une poignée d'audacieux germanophiles.

L'armée de ce gouvernement, organisée par le général Danglis, ancien chef du grand Etat-major, lors de la première guerre balkanique, a juré de reconquérir à tout prix la Macédoine grecque, livrée par l'Etat-major du général Dousmanis aux ennemis séculaires de l'hellénisme. Elle n'o-

béit plus au gouvernement d'Athènes, mais uniquement à celui de M. Vénizélos. Les officiers et soldats patriotes font le vide autour de la Couronne pour aller grossir cette armée, qui constituera bientôt un facteur militaire important sur le front macédonien.

Retarder la reconnaissance du gouvernement de M. Vénizélos, seul qualifié pour traiter avec les Puissances alliées, en vue de la coopération immédiate de cette armée, dans l'espoir plus que problématique d'une alliance impossible avec le gouvernement d'Athènes, ce serait paralyser l'action du grand patriote hellène et l'élan de la nation qui le suit avec une confiance illimitée ; ce serait aussi se priver d'un facteur moral et militaire que les Puissances apprécient sans doute à sa valeur.

Retarder cette reconnaissance ce serait, en outre, prolonger l'action malfaisante d'une camarilla, qui est l'instrument de la politique pangermaniste, et continuer à perdre un temps précieux.

La reconnaissance du gouvernement de M. Vénizélos compléterait l'œuvre des Puissances Protectrices heureusement inaugurée par leur intervention du 21 juin 1916.

Mais qu'est-ce au juste. le Congrès des colonies helléniques? Dans quelles conditions fut-il constitué? Quelle est son importance? Le Congrès des colonies helléniques s'est réuni pour la première fois en séance plénière le 8 janvier 1916, au Grand-Hôtel, à Paris. Trente et une colonies grecques de l'Europe, de l'Amérique, de l'Afrique (Egypte, Tunisie) y participèrent, représentées par leurs délégués respectifs. Le but de ce congrès était d'offrir aux frères de l'étranger l'occasion de se concerter, de délibérer sur les questions vitales de l'hellénisme, de cet hellénisme anxieux, hésitant, en proie aux souffrances morales et matérielles les plus dures. S'agissait-il vraiment d'une innovation? Pas absolument, puisque les colonies grecques n'ont jamais cessé de s'intéresser activement aux affaires du royaume, en subvenant à ses besoins par l'excès de leurs richesses, en suivant l'évolution intérieure du jeune Etat, en ne rompant jamais les liens qui les unissent à la « mère-patrie ». La nouveauté gisait dans le fait que, depuis la création du royaume libre, les Hellènes du dehors décidaient pour la première fois de coordonner leurs efforts, d'additionner leurs influences.

La presse germanophile d'Athènes accueillit avec une mauvaise humeur manifeste la constitution d'un congrès des colonies. La *Nea Himera* n'avait-elle pas eu l'incroyable maladresse de soutenir que les frères du dehors n'avaient pas le droit de se prononcer sur les affaires de leur pays? Et pourtant que n'ont-ils pas fait pour leur patrie, les Hellènes des colonies ! Contribuables volontaires, ils sont toujours venus au devant des désirs et des besoins du fisc grec. Ne suffirait-il pas de rappeler qus l'*Averof*, l'unité navale la plus importante de la flotte grecque, est due en grande partie à la générosité éclairée d'un Hellène d'Alexandrie? Et ne serait-il pas saugrenu et

quelque peu « léonin » que des gens qui accomplissent volontiers tous les sacrifices de sang ou d'argent, exigés par les nécessités de la métropole ne puissent émettre tel ou tel vœu concernant la sauvegarde des intérêts vitaux de la nation ? Hellènes de Marseille et Hellènes de Paris, Hellènes de Londres et Hellènes de Liverpool ou de Manchester, Hellènes d'Odessa ou Hellènes de Pétrograd se réunirent donc et manifestèrent leurs sympathies pour l'Entente.

Particulièrement significatif fut l'enthousiasme des Grecs d'Amérique. Vivant dans un État neutre où se croisent les influences et les tendances les plus diverses, ils ont eu tous les moyens de s'informer sur la situation générale, de peser le pour et le contre, et les voici se rangeant à nos côtés pour nous renforcer dans la défense de notre cause.

Le mémoire soumis par le congrès des colonies aux puissances Protectrices formule la volonté de plus de trois millions de Grecs de l'étranger et de tous ceux qui en Grèce même partagent les idées d'Eleutherios Vénizélos. Ce n'est donc pas un alignement de théories qu'un petit nombre de personnes songe à défendre. C'est l'appel de la grande majorité de l'hellénisme.

Vous avez dû remarquer que je n'ai guère parlé du nouveau cabinet grec et de son président, l'historiographe M. Spyridon Lambros. Que voulez-vous que j'en dise ?

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

L'UNIVERSITÉ VON BISSING ET LES TRAITRES A LA PATRIE. — L'Université flamande de Gand a pu ouvrir ses portes. C'est un fait. Les Boches ont créé cette Université pour exaspérer les Wallons et susciter à leur profit des querelles intestines dans la Belgique occupée.

Quelques traîtres se sont malheureusement rencontrés pour faire le jeu de l'ennemi, des Flamands assez vils pour prêter leur concours aux Allemands et accepter des appointements de ceux qui n'ont pas distingué entre la terre flamande et la terre wallonne quand ils ont ravagé notre pays.

Ces félons ne pourront pas prétexter l'ignorance quand nous rentrerons victorieusement au pays, car Bethmann-Hollweg, du haut de la tribune du Reichstag, avait très clairement exposé la manière dont la politique allemande s'y prendrait pour diviser les Belges et chercher à les dresser les uns contre les autres.

Quoi qu'il en soit, on avait mis les Boches au défi de recruter des professeurs, des étudiants. Or, ils ont réussi. De quelle qualité sont ces professeurs, ces étudiants, vous vous en doutez bien.

La réussite n'étant pas moins avérée, les Boches ont triomphé avec

leur modestie habituelle : « Nouveau succès sur la culture latine... triomphe du germanisme... hoch pour von Bissing... quel cerveau, quelle poigne » ! Bref, tous les accents du lyrisme teuton.

Mais à tout prendre ce succès est artificiel comme la plupart des manifestations allemandes et le Gouvernement du Havre vient de riposter par un coup qui portera. Riposte imprévue pour les Allemands et leurs complices. Notre gouvernement est si certain de la Victoire finale qu'il ne met dans son jeu, aucune nervosité. Certes, sur la terre d'asile qu'est pour eux Ste-Adresse, nos ministres ont dû éprouver tristesse et indignation en apprenant que des professeurs, dont quelques-uns étaient leurs amis politiques, allaient enseigner sous l'égide pangermanique et que, peut-être, des flamingants dévoyés confieraient leurs enfants à ces transfuges de la cause patriale.

Mais — pour reprendre le dicton favori de notre ministre de la Justice M. Carton de Viart, — « l'heure viendra qui tout paiera ». Notre gouvernement a attendu la constitution du corps professoral de l'Université von Bissing et les prises d'inscriptions à ses quatre facultés ; ainsi les traîtres se seront dénoncés eux-mêmes et leur procès se trouvera automatiquement instruit. C'est ce dont le gouvernement vient de les aviser à grand renfort d'une publicité qui passera certainement nos frontières, tout bien gardées qu'elles soient, et que les aviateurs alliés et notre insaisissable journal « La Libre Belgique » se chargeront d'intensifier. Voilà ces « professeurs » prévenus. Je gage qu'ils ne doivent pas en mener large et que le poteau d'exécution doit apparaître dans leurs cauchemars. Quant aux étudiants et à leurs familles, on verra, on examinera, ce sont des cas d'espèce, mais d'ores et déjà ils sont prévenus que les diplômes et brevets qu'ils pourront obtenir n'auront chez nous, après la Victoire, d'autre valeur que celle de simples chiffons de papier boches.

On connaît assez mal, en France, cette question de l'Université flamande qui, chez nous, avant la guerre, fit couler beaucoup d'encre et pleuvoir les coups de poing. Les luttes entre les flamingants et les tenants de l'idéal wallon avaient pris une acuité extrême ; certains, et non des moindres de nos hommes politiques, Jules Destrée par exemple, allaient jusqu'à proposer une séparation administrative. Les partis eux-mêmes, si disciplinés en Belgique, étaient divisés sur cette question. Au sein du parti socialiste, Camille Huysmans était fougueusement flamingant et Jules Destrée fougueusement wallon ; le député libéral Louis Franck attestait un flamingantisme irréductible devant le wallonisme de ses collègues libéraux de Liége ; on notait des oppositions identiques dans le parti catholique, voire jusque dans le ministère.

La pratique de la représentation proportionnelle avait pacifié nos

luttes politiques, mais des luttes linguistiques violentes, haineuses, injustes les remplaçaient.

A dire vrai, il y a encore vingt-cinq ou vingt-huit ans, les flamands étaient traités en citoyens de deuxième classe dans un pays où ils sont en légère majorité. La langue judiciaire et administrative était le français dont beaucoup de Flamands sont incapables de comprendre un seul mot, ce qui est évidemment le signe d'une lacune dans notre système d'enseignement où la loi n'introduit pas l'obligation.

Il y a environ un quart de siècle, M. Cooremans, député d'Anvers, acquit une immense popularité en faisant voter une loi qui porte son nom et qui introduisait le puissant dialecte dans les prétoires et les administrations publiques du pays flamand, chaque fois que les intéressés en réclamaient l'emploi. La chose n'était pas aussi aisée qu'il peut le paraître ; le flamand n'a pas évolué depuis des siècles ; il n'existait pas de terminologie juridique, administrative, ni scientifique ; il fallut emprunter au néerlandais ou innover et créer de toutes pièces des mots composés très longs, d'aspect rébarbatif, baroques, prétentieux et qui prêtaient au ridicule. Cependant, le principe n'avait rien que de juste, les Flamands étant des contribuables et des citoyens au même titre que les autres Belges. D'autre part, un mouvement de renaissance flamande s'était produit, il n'a cessé de se développer depuis et a suscité d'excellents poètes, romanciers, orateurs, sans parler de peintres et de musiciens flamands, — essentiellement flamands par leur art.

Le malheur est que la popularité de M. Cooremans lui suscita des émules. On vit surgir des faiseurs de surenchère, des extravagants, des énergumènes. Il y eut tout un « battage » flamingant, une loufoquerie forcenée qui inventait les manifestations les plus abracadabrantes et dont quelques-unes prenaient même un caractère non seulement injurieux pour les Wallons, mais aussi pour la France, comme par exemple la commémoration à grand orchestre de paroles sans mesure de la bataille des Eperons d'Or et les pèlerinages à la butte de Waterloo. Ces déments se trouvaient être en très petit nombre, mais ils faisaient énormément de bruit. Du reste, sous leurs apparences délirantes, intervenait beaucoup de ruse et de cautèle. Leur boucan leur rapportait ; ils savaient se faire courtiers électoraux à l'occasion et retirer tous les avantages que ce métier comporte. Dans les villes et les communes flamandes, un flamingantisme bruyamment et habilement affiché menait à toutes sortes de sinécures : secrétariat, archives, bibliothèques, professorat dans les « Conservatoires flamands », missions à l'étranger, sans parler des poèmes, des mémoires couronnés ou primés. Il n'y a pas à se leurrer : des revendications originairement fort justes furent déviées par ces messieurs dans le sens

d'une politique alimentaire. Oui, il faut en convenir, certains flamingants se montrèrent arrogants, désobligeants, sans tact, indiscrets et fanfarons. D'aucuns allèrent dans leur outrance jusqu'à l'adhésion au pangermanisme, au mépris affecté de ce qui était français et wallon, à l'ostentation saugrenue de leur balourdise. Des députés flamands, très experts dans le maniement du français, poussaient le mauvais goût jusqu'à employer leur dialecte à la Chambre devant des collègues dont la bonne moitié, de culture purement française, était incapable de les entendre. Ils éprouvaient un contentement épanoui à faire preuve de muflisme dans toutes les occasions où la politesse est élémentairement de mise. J'ai connu de ces flamingants professionnels qui n'hésitaient pas à sacrifier à leur idole de bon rapport l'éducation de leurs enfants et s'arrangeaient pour que « pas un mot de français ne souillât leurs oreilles avant leur quinzième année» (j'affirme avoir rencontré de tels phénomènes). Le flamand, rien que le flamand! Qu'une telle formule est étriquée et stupide! Quelle méconnaissance des nécessités de la vie moderne, quelle présomption, quelle ignorance du peu d'influence véhiculaire d'un dialecte incontestablement riche et beau, mais qui n'est parlé que par quelques millions d'individus !

Les succès électoraux du flamingantisme de surenchère grisèrent ses suppôts. Ils voulurent obliger les Wallons d'apprendre le flamand qui n'est pour eux d'aucune utilité et fermer ainsi à près de la moitié des Belges l'accès des emplois publics, le Wallon se montrant tout à fait réfractaire, malgré la meilleure volonté, à l'étude des langues étrangères en général et du flamand en particulier. Ces exagérations flamingantes, qui trouvaient presque toujours des sanctions législatives, avaient suscité en Wallonie une vive effervescence.

Par là-dessus vint se greffer la fameuse question de l'Université flamande. Là, encore, où le principe était équitable, la surenchère vint tout envenimer. Pourquoi pas, en terre flamande, des avocats, des magistrats, des ingénieurs, des notaires, des professeurs flamands? Sans doute le dialecte n'est pas approprié au haut enseignement, faute de vocabulaire et de maîtres suffisants, mais enfin la sève flamande est forte, créatrice, l'expérience pouvait être tentée et si des hommes de culture générale désiraient s'enfermer dans le cercle de leur petite, très petite patrie flamande, c'était ma foi bien leur droit et il y avait même dans le désir d'exercer ce droit quelque chose de pieux, de filial et d'émouvant. On allait du reste, avant la guerre, accorder aux flamands cette Université pétrie de leurs idées et qu'ils désiraient tant. Le gouvernement se montrait tout disposé à créer une Université flamande à Gand à côté de l'Université française d'Etat qui fonctionne dans cette ville depuis de très longues années et dont l'enseignement est illustré par des hommes d'une renommée

universelle comme le grand historien Pirenne, précisément intern[é] par les Boches à l'heure actuelle à cause de son opposition à la flamandisation de son Université. Mais les flamingants de surenchère ne voulurent pas entendre parler de deux Universités : ils voulaient tout simplement, — oui tout simplement, — la flamandisation, c'est-à-dire la suppression de l'ancienne Université française. On eût dit qu'ils cherchaient à se spécialiser dans les attitudes importunes, fâcheuses et irritantes.

Notez qu'ils ne sont qu'une poignée et ne représentent aucunement l'esprit intrinsèque du peuple flamand. Le peuple flamand est par-dessus tout attaché à la Belgique. Il l'a prouvé, en se battant admirablement, puis en résistant stoïquement à toutes les menaces, à toutes les séductions de l'oppresseur.

Le peuple flamand déteste les Boches. Quand les hordes boches ont pénétré en Belgique, les Anversois ont exercé contre les éléments allemands de leur ville des représailles qui n'ont été dépassées dans aucun autre centre de la Belgique. Des villes flamandes comme Gand et Bruges sont fortement imprégnées de culture française ; les conférenciers français y reçoivent toujours l'accueil le plus empressé et les livres, les revues françaises y sont lus davantage que dans la Wallonie. Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer ici, les meilleurs écrivains et poètes français de la Belgique, feu Rodenbach, feu Van Lerberghe, Maeterlinck, Verhaeren, Eekhoud, Max Elskamp sont des fils de la terre flamande qui ont estimé que le meilleur mode d'expression de leurs rêves était non pas le flamand, leur dialecte maternel, ni le néerlandais, ni l'allemand, — langues sœurs pourtant et de large diffusion, — mais le français la belle langue claire, élégante, précise : et c'est la culture française qu'ils ont délibérément choisie.

Les véritables chefs du mouvement flamingant ont compris, dès le début de la guerre, qu'il ne fallait pas choir dans le fallacieux piège boche. « Belgique d'abord », fut leur mot d'odre. Leur leader le plus qualifié, le député Louis Franck, d'Anvers, répondit à von Bissing lui faisant part des douceurs dont il entourait les prisonniers flamands, qu'il n'approuvait pas ce traitement de faveur et que tous les Belges se trouvaient solidaires en ce moment. A plus tard, dans la Belgique reconquise et restaurée, la solution des compétitions politiques et linguistiques.

Il n'y a pas un seul nom connu dans le corps professoral de l'Université de von Bissing ; il n'y a que des enflés, des médiocres, de petits esprits qui s'imaginent avoir le droit de mettre leur politique de taverne au-dessus de l'intérêt du pays. Ils se sont groupés autour de deux personnages d'envergure moyenne, les professeurs De Clercq et Mac Léod, qui devront être considérés comme les deux traîtres principaux, puis c'est une bande de petits instituteurs, de maîtres

de l'enseignement secondaire et que le titre de professeurs à une faculté boursoufle de vanité. Il y a également quelques Hollandais.

Félonie d'une part, intrusion inconvenante de l'autre, voilà dont se compose l'Université von Bissing.

Ne nous émouvons pas. Le geste du Gouvernement belge a restitué déjà à l'incident ses véritables proportions.

Puis l'heure viendra qui tout paiera.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Maintenant où tout fait espérer aux Polonais russes que bientôt les armées allemandes devront abandonner leur pays, il est bon de voir qu'une partie de l'opinion russe, représentée par le prince Troubetzkoï, reconnaît les errements passés dans le gouvernement du royaume. A propos de cette question polonaise, aussi brûlante que celle de l'Alsace-Lorraine, voici comment s'exprime, dans le *Rousskoie Slowo*, le prince Troubetzkoï :

Il ne suffit pas, dit-il, de faire des promesses, il faut agir de manière à inspirer confiance dans ces promesses, c'est-à-dire qu'il ne faut pas que les actes soient en contradiction avec les paroles. Les Russes aussi bien que les Polonais savent parfaitement que le manifeste du Grand-Duc Nicolas est en contradiction fondamentale avec les mœurs séculaires de l'administration russe en Pologne. Chacun se souvient de l'impression que faisaient en leur temps, dans le Royaume de Pologne les circulaires de M. Maklakow. Elles furent interprétées en ce sens, que l'administration russe civile ne regardait pas le manifeste grand-ducal comme obligatoire pour elle et qu'elle cherchait à en faire une lettre morte. Il est indispensable de trouver un moyen pour que de telles contradictions ne se rénouvellent pas. Si le gouvernement russe s'est réellement décidé à accorder à la Pologne le régime de l'autonomie, il doit commencer par changer de fond en comble la composition du personnel administratif dans le Royaume de Pologne. Le retour de l'ancienne administration qui, par ses actes, a violé ou a annihilé le manifeste, est moralement inadmissible, surtout après les modifications que les Allemands ont apportées en Pologne. Si nous voulons réellement accorder à la Pologne non pas moins, mais plus que les Allemands, nous devons nommer dans l'administration non pas des Russes, mais des Polonais d'origine polonaise; et cet acte, pour les Polonais comme pour les Russes, *sera la pierre de touche de la sincérité de la Russie.* Si nous voulons vraiment libérer la Pologne et non remplacer le joug allemand par un autre joug, plus lourd, nous devons commencer par là. Pour que l'armée russe soit saluée avec joie en Pologne, il faut que son retour ne soit pas le signe du retour de l'ancienne administration de russificateurs aux noms allemands. Nous devons indiquer que les traditions russificatrices sont oubliées à jamais. Nous devons le faire non pas pour la Pologne, mais pour la Russie elle-même. Pour parachever notre victoire sur les Allemands, il ne faut pas que nous leurs permettions d'arracher de nos

mains l'étendard libérateur. Nous devons montrer dans la pratique et aux Polonais et au monde entier que seule la Russie peut leur apporter la véritable liberté nationale.

LA PRESSE ENNEMIE. — Il semble que la haine de l'Allemagne pour l'Angleterre a repris de plus belle, mais il est encore des Allemands ayant assez de bon sens pour savoir que la haine n'est pas tout et que ce n'est pas d'elle que dépendra la victoire tant désirée sur le Royaume Uni. Si l'Allemagne était vraiment convaincue de triompher enfin, moins profonde serait certes cette haine. La *Rheinisch-Westphalische Zeitung* doute, quant à elle, que l'Angleterre puisse jamais être écrasée :

Du fait de la guerre un grand changement s'est opéré dans l'opinion allemande sur l'Angleterre. Ceux qui avaient accoutumé de rejeter l'Angleterre par un mot ou deux de mépris, reconnaissent maintenant qu'elle est un adversaire de premier rang. Ceux qui avaient continué un long temps de manifester un sentiment de conciliation démocratico-internationale, ont été de ce fait presque réduits au silence. Au fond, la situation politique est exactement ce qu'elle était de 1910 à 1914. L'Angleterre était l'ennemie de l'Allemagne, non parce que l'Allemagne le voulait, mais parce que l'Angleterre sentait que l'Allemagne était son ennemie. Nous respectons la logique de cette conclusion. L'Angleterre a souvent, — comme elle le fait aujourd'hui — soutenu une guerre qui nuisait sérieusement à ses intérêts économiques, elle n'a jamais été effrayée des dommages qu'il lui fallait éprouver en vue qu'elle s'assurât des avantages politiques, pour cette raison que les dommages sont passagers alors que les profits politiques durent des siècles. L'Angleterre a récupéré les pertes économiques des guerres de l'Espagne et napoléoniennes ; les colonies conquises, elle les possède toujours. En outre, en guerre, les intérêts militaires deviennent des facteurs décisifs, les compromis et les rapprochements politiques viennent ensuite de leur propre mouvement. Les Boers, en dépit de leur assujettissement brutal, se battent aujourd'hui pour l'Angleterre, et la Russie est son alliée.

Nous regardons les choses avec calme et impartialité. Nous ne fûmes jamais des anglophobes. Nous respectons les Anglais individuellement, et comme un peuple actif physiquement et moralement ; mais en même temps nous comprenons qu'il faut que la diplomatie de cette petite nation de 42 millions d'habitants soit brutale aux fins que l'Angleterre demeure un empire mondial. Jamais nous n'avons excité à la haine pour l'Angleterre, et jamais nous n'avons montré de sympathie pour les « Hymnes de haine » à la Lissauer. Les poèmes n'aident pas à la défaite de l'Angleterre.

Depuis vingt ans nous sommes persuadés du principe que, par suite d'une agression toujours possible de l'Angleterre, nous ne devons pas nous permettre le luxe de vivre en hostilité avec une seconde grande puissance, alors la Russie. L'Angleterre nous en offre un exemple ici. Au moment où nous décidions d'engager, à la première occasion, une lutte pour la vie ou la mort avec l'Angleterre, celle-ci s'assurait des ententes cordiales ou une paix à tout prix avec tous les autres états du monde. Nous avons négligé cette préparation diplomatique.

Aujourd'hui nous avons seulement à ajouter que la guerre n'a en rien modifié la situation telle que nous l'avons exposée. Elle a assis notre conviction que l'Angleterre est le cœur de la lutte contre nous, et l'opinion qu'il n'y a pas de paix ou d'arrangement raisonnable possible avec l'Angleterre y gagne plus de force.

S'il est vrai, comme on le rapporte, que le Chancelier essaie de restreindre la guerre et d'assurer la paix au moins d'un côté, il fait en cela montre de prudence. A l'opinion que l'Angleterre doit être détruite, nous répondrons en demandant par quels moyens la chose est possible. Nous n'avons jamais espéré arriver à la destruction de l'Angleterre, parce que sa force nous est connue. Une puissance comme l'Angleterre ne peut être détruite en quelques années, et rien de plus stupide que le parallèle établi entre elle et Carthage. Carthage avait une classe dirigeante d'environ 5000 personnes. L'Angleterre dépasse quarante millions, et possède une suprématie fortement établie en Australie, au Canada, et, pour le moins, temporairement, en Afrique; cependant que, derrière elle, le monde anglo-saxon de l'Amérique du Nord se tient prêt pour la bataille. Qui ferme les yeux à ces faits est tout simplement incapable de pensée politique. Nos espoirs militaires et, par conséquent, nos buts de guerre, en doivent être influencés. Justement le minimum avancé par le Chancelier, — à savoir l'assurance de l'influence militaire et politique de l'Allemagne sur la Belgique, — ne peut être accepté par l'Angleterre, dont l'espoir et le but restent la destruction des sources de la puissance politique et militaire de l'Allemagne afin de pouvoir, sur le terrain économique, jouer avec nous comme le chat avec la souris. Actuellement, c'est nous qui sommes sur la défensive; c'est l'Angleterre qui prend l'offensive se proposant de changer le *statu quo*. Il faudra une guerre longue et âpre avant que l'Angleterre soit mûre pour les buts de guerre du Chancelier. Pourquoi, en effet se presserait-elle de céder? Ce n'est que depuis peu de temps, depuis mai, qu'elle a commencé à faire de lourds sacrifices de sang. C'est pourquoi les Pacifistes nous font simplement rire, qui espèrent en une paix prochaine avec l'Angleterre, et qui vont prêcher que les Anglais ne doivent pas être perpétuellement harcelés, comme s'ils étaient une espèce de bêtes sauvages absolument bonnes aussi longtemps qu'on ne les fouaille pas à coups de canne. Ce sont au contraire des joueurs admirablement froids et calculateurs, s'entendant à couvrir leurs desseins d'un masque d'altruisme. Encore une fois nous ne devons pas recommander une indignation morale, mais l'imitation.

. . . .

LA PRESSE NEUTRE. — le Dr Kuyper, l'ancien président du Conseil des ministres néerlandais, est devenu, depuis la guerre actuelle, un pacifiste plus ardent que jamais. Voici, cependant, dans le *Standaard*, son opinion sur la situation présente :

Jusqu'à présent les amis de la paix n'avaient cessé de prêcher cette idée que les Etats neutres devaient s'unir et « imposer » la paix aux belligérants. . . . .

Les Etats-Unis occupaient la tête de ce mouvement grâce à la mission Ford, et en Europe c'était la Scandinavie qui menait. La Suède et le Dane-

mark se trouvaient, par leur situation géographique, à la fois groupés et isolés des Etats en guerre, et ils étaient unis par des liens de race.

Rien d'étonnant dès lors que les Hollandais pacifistes aient tourné les regards vers Stockholm. L'idée se précisa quand les souverains scandinaves, assistés de leurs ministres, se réunirent en conférence pour promouvoir la cause sainte de la paix.

On fut d'autant plus surpris lorsque ces mêmes souverains décidèrent qu'ils ne prendraient pas l'initiative de négociations de paix. La question avait été mûrement examinée; de toutes parts on demandait qu'elle fût résolue. Or, les trois gouvernements scandinaves, après une nouvelle discussion, viennent d'affirmer plus nettement encore que la première fois, et presque en termes solennels, qu'ils désapprouvaient toute intervention des neutres en ce moment.

Ces événements nous montrent de nouveau combien l'attitude de notre Reine a été inspirée. Elle s'est déclarée prête à être la médiatrice de la paix, elle a envoyé à Rome M. Van Nispen tot Sevenaer. Mais ce qu'elle veut éviter c'est un échec, échec qui pourrait enlever à notre Résidence le privilège d'être de plein droit le siège de la Cour internationale d'arbitrage.

Les esprits sont encore trop montés pour s'ouvrir à des idées de conciliation. En tout cas, ce seraient les Etats-Unis qui devraient prendre les devants et M. Wilson n'aura pas les mains libres avant la fin de sa campagne électorale.

Les choses en sont arrivées à ce point que le *Anti-Oorlogsraad* lui-même se défend contre le soupçon qu'il obéirait à une pression dans sa campagne en faveur de la paix.

La *Gazette de Hollande* commente les appréciations du Dr Kuyper :

Le Dr Kuyper paraît désillusionné; il se plaint des influences « anglophiles » qui ont envahi le pacifisme : les conditions de paix que nous voyons formuler de temps en temps deviennent de plus en plus favorables à l'Entente. Il n'y a, pour ainsi dire, plus un point, remarque le Dr Kuyper, sur lequel celle-ci n'obtienne pas satisfaction !

C'est ici que transparaît la pensée secrète du Dr Kuyper et voilà qui explique l'apparente contradiction de son attitude quand, après avoir été l'un des promoteurs du mouvement pacifiste, nous le voyons aujourd'hui s'efforcer de prouver que ce mouvement n'a plus aucune raison d'être !

Le fait est que le pacifisme neutre n'est plus ce qu'il était naguère encore. Longtemps, nos pacifistes ont travaillé, consciemment ou non, en faveur de la « paix allemande » ; ce faisant, ils comblaient les vœux du vieux leader du parti « anti-révolutionnaire » hollandais.

Depuis, insensiblement, les amis de la paix ont pris le vent de la victoire et, au fur et à mesure des changements de la situation militaire, ils se sont écartés de leur idéal des premiers jours. Aujourd'hui ils finissent par donner raison à l'Entente sur presque toute la ligne. Et c'est bien pour cela que le pacifisme a perdu toute sa vertu aux yeux du Dr Kuyper; c'est pour cela qu'on s'attache à prouver qu'il a définitivement échoué.

Le fait est significatif. Le chef du parti germanophile en Hollande se retire sous sa tente. Ainsi la douceur des mœurs et le charitable esprit de conciliation qui sont le propre des pacifistes n'ont pas su éviter le conflit.

Ils étaient les derniers chez nous à garder à l'Allemagne, — quoiqu'ils s'en soient toujours défendus, — une secrète sympathie.

La discorde est aujourd'hui dans leur camp. Il nous agrée que ce soit le Dr Kuyper lui-même qui reconnaisse que la grande majorité d'entre eux ont changé leur rameau d'olivier d'épaule, et font à cette heure risette aux... succès des Alliés.

Voyons maintenant ce que pense du discours du Chancelier de l'empire allemand une partie de la presse hollandaise. Le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, peu loquace :

Le Chancelier a reconnu la supériorité des ennemis de l'Allemagne, également dans le domaine de l'artillerie. Il a avoué que les Allemands ont reculé quelque peu et qu'il reculeront encore plus, mais il a ajouté que les Alliés ne réussiraient pas à percer le front allemand... La tactique des Allemands au front occidental semble donc vouloir consister à se replier d'une façon élastique devant toute attaque supérieure en force, mais ce recul doit être aussi peu accentué que possible, de sorte que les Alliés soient obligés chaque fois de dépenser une quantité énorme de munitions pour réaliser un nouveau progrès.

L'*Algemeen Handelsblad* :

N'attirons pas trop l'attention sur le « humbug » qui se manifeste dans ce discours. Il faut que l'on se grise de déclarations retentissantes dans un pays comme l'Allemagne qui, actuellement, à un certain point de vue, fait la guerre pour défendre son existence, bien que nous persistions à conserver la conviction que cette guerre n'a pas été considérée, au début, par le gouvernement allemand, comme une guerre défensive, mais comme une guerre destinée à assurer à l'Allemagne l'hégémonie sur l'Europe.

Le *Nieuwe Courant* :

On doit attribuer cette absence de calme, soit à la colère que M. von Bethmann ressent à l'égard de ses adversaires politiques, soit à une inquiétude, très compréhensible, qu'au front occidental une grande partie des territoires conquis par l'Allemagne devrait être abandonnée, soit encore au concours de ces deux influences.

... L'exposé de la situation sur les divers théâtres de la guerre est naturellement plus optimiste que le jugement des neutres, même lorsqu'ils ne se laissent pas impressionner par les nouvelles de source alliée relatives au succès important que viennent de remporter les Français et les Anglais.

Le *Telegraaf* :

Le discours du Chancelier a été purement défensif. C'est comme toute la guerre, actuellement, du côté des Allemands. Il n'est plus question de conquêtes. Le nom de la Belgique n'est pas cité une seule fois dans ce discours. On n'y parle même plus de la Pologne. L'Allemagne n'est plus que la victime profondément à plaindre d'une agression odieuse, et elle ne se bat plus que pour défendre son existence. L'Allemagne, qui est partie en guerre pour conquérir le monde, ne lutte plus que pour n'être pas conquise elle-même.

M. Lloyd George a pris soin que le monde eût connaissance, au moment

même où il apprenait le discours du Chancelier, de la réponse que l'Angleterre doit donner à ce vain cri de haine de l'Allemagne, et c'est la seule réponse qui convienne : Jusqu'au bout !

Et enfin les *Nieuws van den Dag* :

Le discours prononcé à Berlin sera une déception profonde, une déception amère, pour ceux qui supposaient que M. von Bethmann-Hollweg montrerait qu'il comprend la gravité indicible de l'époque actuelle. Il n'y a pas, dans ce flux de mots, une parole élevée, qui décèle en même temps qu'un courroux intérieur, et l'affirmation du courage indomptable de l'Allemagne, le désir de mettre fin aussitôt que possible à ce carnage sans exemple qu'est la guerre actuelle, afin d'arriver à un avenir meilleur, à des rapports plus loyaux entre les différentes nations. Le discours est un ramassis de chicanes et de reproches, et il est bon tout au plus à fournir de la copie à la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*. En manière de péroraison, on retrouve les tirades habituelles. Oui, nous savons que l'Allemagne a été obligée de tirer l'épée du fourreau : les diplomates allemands et autrichiens ont été assaillis en juillet 1914 par la conjuration du reste de l'univers !!!

Les Germaniques n'ont jamais fait autre chose qu'une guerre défensive. La Belgique s'est montrée assez mauvaise pour vouloir se débattre lorsqu'on l'étranglait. Les ennemis de l'Allemagne violent à chaque instant le droit des gens... Nous savons tout cela presque par cœur. Nous connaissons cela : « Nous sommes blancs, nos ennemis sont noirs. »

Nous nous attendions à autre chose qu'à des affirmations de ce genre : « Nous voulons, nous aussi, la liberté des peuples », ou : « Nous désirons protéger l'Allemagne contre toute agression », ou : « Nous voulons la voie libre pour les forts ». Avec Nietzsche tout seul, nous n'en sortirons pas. Et la haine furieuse de l'Angleterre, qui émane de tout le discours du Chancelier, ne promet rien de bon pour l'avenir.

Derrière tout ce lyrisme clinquant, ces phrases creuses, ces maximes fossiles du patriotisme chauvin, ces applaudissements du Reichstag et de la foule, dans les tribunes, nous entendons le soupir de désappointement, le cri étouffé de désespoir qui sortira demain des poitrines des cinquante millions d'hommes engagés dans la guerre, et des centaines de millions d'êtres humains qui les entourent. Les paroles du Chancelier ne leur ont rien apporté à ceux-là. Ils peuvent continuer à mourir, par dizaines de milliers, chaque jour.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Des Photographies de la guerre. — La satiété de l'or en Amérique et dans les pays scandinaves.

Des Photographies de la guerre. — Dans les locaux des Arts Décoratifs, au Pavillon de Marsan, on a installé une très curieuse exposition de photographies se rapportant à la guerre actuelle et qui fournissent une documentation de valeur sur les différents fronts de combat. Ce sont surtout des photographies anglaises et françaises ; mais il y a une section belge, une section italienne et une

section serbe. Des envois qu'on attendait de Russie ne sont pas encore parvenus. — Les épreuves exposées sont d'ailleurs fort intéressantes et l'on pourra consacrer à la visite du pavillon de Marsan quelques heures brèves. C'est en somme l'illustration de la guerre, — et comme si l'on avait réussi à concrétiser, à rendre tangible l'effort unanime dont nous avons vécu depuis plus de deux ans.

Les plus belles de ces photographies, avec celles de la section française, — elles occupent aussi bien la place d'honneur, — sont les vastes épreuves qui viennent d'Angleterre. Confiées à des opérateurs adroits elles arrivent à donner réellement une impression d'art. — Pour ce qui concerne le côté britannique, on y voit défiler d'abord des bandes de recrues derrière les cornemusiers de Londres ; puis sans transition on est amené sur le front et ce sont des charges de cavalerie ; des tranchées, des abris, le transport des canons et le tir des pièces monstrueuses qui font actuellement de si bonne besogne. Plus loin on trouve les autobus utilisés pour la circulation des troupes ; les corps auxiliaires, — lanciers du Bengale, troupes australiennes affectées à l'expédition des Dardanelles, à la défense de l'Egypte ; des soldats indiens à Salonique, s'amusant à la lutte, et enfin des cortèges de prisonniers allemands, — sujet qui donne parfois des clichés humouristiques comme celui qui montre un boche avalant goulûment une bolée de soupe. J'ai remarqué de même la beauté d'une photographie montrant des tommies qui traversent un fossé à demi plein d'eau, — et encore les usines de guerre, la fabrication et le transport des obus, — même le travail d'un éléphant embauché à Sheffield par le directeur de l'usine, parmi les pensionnaires d'une ménagerie. — La marine a fourni également des photographies superbes avec la machinerie, l'armement, le tir des pièces, — et jusqu'aux navires au cours d'un combat naval ou défilant en escadre. Ce sont enfin les hydravions et dirigeables, le tir contre les avions, — et divers clichés pris des appareils en marche parmi lesquels on peut signaler celui qui montre la dévastation d'Ypres, et un autre la topographie si curieuse de la région des Pyramides, près le Caire. Des épreuves encore ont été tirées du zeppelin abattu dans la mer du Nord, et de la carcasse lamentable de celui qui fut descendu près de Londres, le 24 septembre dernier.

A côté de ces envois qui concernent les troupes et le matériel de guerre, viennent les travaux français, d'abord sur les villes saccagées : Arras avec une galerie dévastée du musée, au palais Saint-Waast ; une aile encore debout de l'Hôtel de ville ; l'extérieur de la cathédrale et au dedans des écroulements de gravats, des statues cassées. C'est ensuite le martyre de Reims, — la nef de la cathédrale, l'ancien archevêché, des rues pleines de décombres, la vie de la population réfugiée dans les caves. — Nous voyons ensuite le boulever-

sement des tranchées allemandes ; des colonnes de prisonniers ; d'autres captifs, affamés, cueillis pendant les assauts de la Somme (juin-juillet 1914) et qui mangent voracement, — après quoi une autre épreuve les montre pacifiques, — faisant de la musique. — Mais ce sont de nouveau des tranchées prises (à Combles, 28-29 septembre 1915) ; Soissons avec le pont sur l'Aisne capitonné de sacs de terre ; l'intérieur de la cathédrale dont la voûte a été percée par les obus ; les ruines de Tracy-le-Mont ; les grottes de l'Aisne utilisées pour le cantonnement des troupes et divers services ; la boutique de Dache, le perruquier légendaire, — ou son successeur ; un groupe de poilus affublés du masque de guerre au moment d'une alerte. Plus loin nous revenons en Champagne et de nouveau on nous montre des prisonniers, des tranchées en ruine ; c'est aussi une bonne femme de Clermont-en-Argonne qui retourne stoïquement dans sa maison dévastée ; le champ de bataille de la Main de Massiges (septembre 1915) avec ses cadavres d'hommes et de chevaux ; une tourelle blindée prise aux Allemands, et de nouveau des cadavres dans l'ouvrage de Wagram, — cependant qu'un mortier reste en action près de Tahure et qu'un des chiens du corps sanitaire, un brave toutou blessé, vient donner la patte pour qu'on lui fasse un pansement.

Naturellement on retrouve les églises dévastées des champs de bataille : église de Sommesous, église de Bétheny, — et à côté le Christ mutilé de Berry-au-Bac. C'est ensuite le coin d'Alsace que nous avons repris, Thann avec sa délicieuse cathédrale, la vieille tour au bonnet cocasse que baigne la Thur ; les Vosges avec le village de Revigny, pris à travers les ruines de la mairie ; la bourgade et le clocher de Flirey (Meurtbe-et-Moselle) ; Gerbeviller dévasté, sous son suaire de neige (1914-1915) ; le col des Journeaux dans les Vosges et sa forêt massacrée. — A cette série très nombreuse et dont nous n'avons pu indiquer que quelques clichés surtout remarquables, il faut ajouter des photographies coloriées, sur verre : de nouveau l'Hôtel de ville et la grande place d'Arras, les ruines de Reims, l'église de Tilloloy (Somme), — et des villages qui « attendent le retour de la paix ».

Nous sommes arrivés à l'expédition d'Orient, au sanglant effort des Dardanelles et au débarquement en Grèce ; maintenant c'est le cimetière de Seddul-Bahr ; des réfugiés d'Anatolie sur les quais de Mytilène (hiver de 1915) ; les plaines inondées du Vardar ; les Sénégalais embarqués à pleines chaloupes à Casablanca pour le front d'Europe ; l'arc d'Alexandre à Salonique et le drapeau d'Italie passant sous l'arc de Galère. — Avec le développement des opérations, une belle épreuve montre encore un régiment français qui a quitté Kavadar pour gagner la montagne, — convoi tragique s'allongeant dans une plaine de neige à demi fondue pour gagner la montagne...

Les photographies italiennes également ont l'intérêt des choses prises au moment où l'actualité s'y attache, avec leurs panoramas de montagnes, leurs vues de villes (Grado, Monfalcone). Les troupes de ce côté doivent se battre à des hauteurs fantastiques (3200 mètres donne un cliché). C'est la bataille de Goritz, avec le pont écroulé ; en Carnie, Dogna bombardé par les Autrichiens le 1er septembre 1914 ; des vues panoramiques et de plan relief. L'artillerie de montagne nous est montrée passant l'Isonzo (9 août), et à côté on peut voir la dévastation de la salle des tribunaux à Goritz, siège du commandement autrichien.

La section serbe occupe deux salles séparées et apporte également de précieux clichés documentaires, souvent de détail : un caisson d'artillerie turque abandonné près de Scoplie (Uskub) ; les Serbes entrant dans la ville ; un groupe d'officiers turcs prisonniers (guerre serbo-turque de 1912-1913). De même c'est l'évacuation par les troupes serbes de Pritchina ; une colonne d'artillerie en retraite, les pièces traînées par des bœufs ; la retraite dans la vallée de l'Ybar, cohue de gens, de bêtes parmi des voitures bondées d'objets hétéroclites ; les pièces d'artillerie lourde en action sur la position de Banitza ; la capture d'un officier allemand à Dobra-Vodé ; les combats d'arrière-garde en Albanie ; la retraite serbe passant le pittoresque pont des Vizirs ; la chaise du Voïvode portée à travers un paysage de neige, etc... (offensive allemande et retraite serbe, 1915). — A cette série pourrait s'ajouter un certain nombre de petites photographies bien venues, mais dont les clichés nécessaires pour l'agrandissement ont été égarés au cours de la retraite sur Scutari.

Nous sommes arrivés enfin aux envois du gouvernement de Belgique et qui montrent la reconstitution de l'armée nationale à Gaillon, — le défilé des troupes sous la porte du château ; des compagnies l'arme au pied devant la façade — et aussi la guerre dans la boue, les tranchées de l'Yser ; les travaux de défense, des « retranchements en sacs de terre dans une zone reconquise » ; un boyau de communication ; un poste avancé parmi la plaine inondée et « ce qui fu une route » ; la station de Pervyse, — toujours dans l'eau, la boue tenace qui a fini par arrêter les hordes du Kaiser. — Mais on pourra surtout admirer les photographies (Mission du Ministre des Sciences et des Arts) prises des édifices bombardés par l'artillerie allemande, dont nous connaissons déjà les hauts faits : — des coins de Furnes, — le passage sous l'Hôtel de ville, l'entrée du Palais de Justice et des détails du même édifice ; la place avec le Beffroi ; Sainte-Walburge et des stalles de la même église. C'est encore celle d'Elverdinghe, ruinée ; l'intérieur de Neuve-Eglise, incendiée et bombardée ; la dévastation de l'église de Loo ; la chapelle de l'Hospice du même lieu ;

la tour restée debout de l'église de Woestein dont il a été pris encore divers détails ; la cathédrale d'Ypres et les ruines du cloître ; une vieille auberge d'Elverdinghe ; le Calvaire de l'église Saint-Bertin à Poperinghe, qui a fini par être sauvé, — d'ailleurs en même temps que diverses pièces et fragments dont il a été parlé déjà. — A côté de ces photographies on peut voir, précieusement encadré, un numéro de *la Libre Belgique*, ce canard fallacieux et insaisissable, — que poursuit toujours inutilement l'autorité militaire allemande.

Il faut signaler encore qu'à l'arrière de cette exposition on a disposé dans une salle des objets, — surtout des jouets, — fabriqués par les hommes du front, réunion cocasse et d'ailleurs intéressante de bois tournés, bois découpés, jouets coloriés souvent originaux ou bizarres, sinon cocasses : des quilles à têtes de Boches ; des animaux, — lapins, perroquets ; un bassin où voguent des canards, disposé au milieu ; une salle avec table, bancs, horloge, — le tout en *art nouveau*. Il y a aussi un lot d'éléphants, dont le principal, — une bête superbe, — a été acquis par l'Etat. Dans les salles où sont exposées les photographies de la guerre, on a aussi disposé diverses pièces d'artillerie, petites ou grosses, — crapouillots, lance-bombes, canon de campagne, — qui sont sans doute des prises de guerre. — Celles-là du moins n'iront plus à la bataille ; elles ont bien gagné leurs Invalides.

CHARLES MERKI.

§

La satiété de l'Or en Amérique et dans les pays scandinaves. — Une situation extraordinaire se crée en ce moment aux Etats-Unis. Les Américains se plaignent que leur pays est inondé d'or. New-York, qui est devenu le centre financier du monde, s'enrichit non par jour mais par heure. L'or coule à flot et les gens ne savent où le dépenser. Le gouvernement songe sérieusement à faire dès maintenant de grands achats en Angleterre et en France, afin de dégager un peu le pays de tout cet or. A chaque nouveau paiement des Alliés pour les commandes militaires, un gémissement se soulève en Amérique. Cet afflux de l'or a pour conséquence la hausse du prix de la vie en des proportions incroyables. Le renchérissement de la vie en Europe n'est rien en comparaison de ce qui existe aux Etats-Unis. Les hommes moyennement aisés ne peuvent plus vivre.

Plusieurs revues américaines donnent de la vie à New-York un tableau vraiment fantastique. « Le temps n'est plus, écrit l'une d'elles, où on connaissait par cœur les noms de tous les milliardaires. Maintenant il y en a tant qu'on ne saurait les compter. La fameuse Fifth Avenue, au cours des deux dernières années, a vu s'édifier quantité de nouveaux palais, qui ont éclipsé les palais des Astorg et des Vanderbilt. Ce sont les demeures des nouveaux riches. Toute la vie

marche à la nouvelle façon. On respire l'odeur de l'argent. Jamais les restaurants n'ont été si pleins ; jamais on a entendu tant de musique ; jamais il n'y eut pareille foule dans les rues ; jamais on ne vit tant de toilettes et de diamants. Dès le matin la fête commence en ville. Une foule bruyante, débordante, inonde les rues, les parcs, les magasins. On cède malgré soi à cette exubérance de vie, à cette gaîté, et, comme par un accord tacite, tous les gens tristes et mal vêtus évitent de se montrer dans les rues centrales. »

D'après le journal *The Sun*, à New-York, il est maintenant « inconvenant » d'être pauvre. Le soir, les hôtels et les restaurants sont pris d'assaut par les dîneurs, car la mode a aboli la table chez soi, et la foule est si grande de ces hommes en habit et de ces femmes en robes décolletées qu'on a l'impression que toute la ville prend par à cette fête.

De son côté l'*Harpers Magazine* se lamente sur la décadence du goût en Amérique et la vulgarité des spectacles offerts au public. « A deux heures du matin, dans la deuxième année de la grande guerre, au moment de l'attaque de Verdun, on vit dans un des restaurants les plus élégants de New-York un groupe de femmes, vêtues du costume d'infirmières, se mettre à danser les danses les plus inconvenantes, aux applaudissements d'un public nombreux. A New-York, comme partout, la dépravation des mœurs paraît être le corollaire forcé de l'enrichissement hâtif et du désir de dépenser cet argent. Et ce n'est pas chose toujours facile. Quand il s'agit de dépenser non des milliers, mais des millions, il faut une certaine imagination. D'abord on fait construire des palais, des villas, on achète des diamants ; mais les millions affluent sans cesse et il faut inventer autre chose. Un journal de New-York racontait dernièrement qu'un milliardaire qui donnait un bal pour la fête de sa fille, dans sa villa, envoya deux trains spéciaux pour amener les invités de New-York. Un autre relate qu'un milliardaire a acheté une automobile spéciale pour la sortie quotidienne d'un canari, auquel sa femme tient particulièrement, et qu'il faut mener chaque jour chez le vétérinaire. Cependant il faut reconnaître que tous les milliardaires ne se livrent point à de telles extravagances. Il en est qui vivent simplement et consacrent une grande partie de leur fortune aux œuvres de bienfaisance. Mais la guerre a fait naître des dizaines de milliers de nouveaux riches qui ignorent les nobles traditions d'un passé récent. »

La satiété de l'or dont souffre l'Amérique atteint aussi les pays scandinaves. Peut-être y cause-t-elle dans la société de moins grands ravages, mais après s'être réjouis de l'augmentation de l'encaisse or de leurs Banques, les gouvernements commencent à se demander s'il n'y aurait pas là un danger économique. La Suède s'est, la première, préoccupée de cette situation et il y est question d'une loi sur

l'interdiction de l'importation de l'or. L'Allemagne et l'Autriche, pour relever le cours de leurs monnaies, ont, à plusieurs reprises, introduit en Suède de grosses quantités d'or. Maintenant que la situation financière de la Suède est très solide, on trouve à Stockholm que les nouveaux apports d'or provoquent une fluctuation indésirable des prix des marchandises et occasionnent un renchérissement de tous les produits dans le pays même. Le gouvernement suédois estime que le moment est arrivé où la satiété de l'or peut devenir dangereuse, et, comme première mesure, il a approuvé la résolution de la Riksbank en ce qui concerne le prix de l'or. Avant la guerre et jusqu'à présent, la livre d'or pur était payée par l'Etat 2480 krones. Désormais l'or importé en Suède ne sera plus payé que 2232 krones.

J.-W. BIENSTOCK.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

L. Chevreuil : *On ne meurt pas*. Préface de Ch. Moreau-Vauthier ; Jouve. 3 50

Histoire

Commandant Chenet : *Le sol et les populations de Lorraine et des Ardennes ;* Avec 28 fig. et une carte géologique en couleurs ; Champion. 7 50

Histoire Yougoslave ; Plon. 0 50

Stanislas Kozicki : *La Pologne depuis le Congrès de Vienne ;* Agence polonaise de presse. » »

F. Uzureau : *Andegaviana*, 18e série ; A. Picard. » »

William Vogt : *Bismarck, bronze imposteur*, IV et V ; Paris. 2 »

Littérature

Emile Sicard : *De la Provence aux Bastions de l'Est ;* édit. Hélios. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Jean Aicard : *Des cris dans la mêlée ;* Flammarion. 3 50

E. de Clermont-Tonnerre : *Histoire de Samuel Bernard et de ses enfants.* Avec 17 pl. ; Champion. 7 50

Lieut. Robert Deville : *Carnet de route d'un artilleur : Virton, la Marne.* Préface de Pierre Mille ; Chapelot. » »

Divers : *Civilisation et Kultur.* Préface du lieutenant-colonel Bernard ; Berger-Levrault. 0 75

Henry de Forge : *Ah ! la belle France !* Flammarion. 3 50

Capitaine Hanguillart : *Petit guide pratique de guerre pour ma compagnie ;* Berger-Levrault. 0 60

Gabriel Hanotaux : *Pendant la grande guerre ;* Plon. 3 50

Maurice d'Hartoy : *Au Front.* Préface du marquis de Ségur ; Perrin. 3 50

Les Huns suivis de la Passion à Lille, par un sergent ; Crès, 1 50

Henri Libermann : *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied.* Préface d'Edmond Haraucourt. Plon. 3 50

Charles Maurras : *La France se sauve elle-même ;* Nouv. libr. nat. 4 »

Paul Torn : *Huit mois avec les Boches ;* Perrin. 3 50

Philosophie

Louis Arnould : *La Providence et le Bonheur ;* Soc. franç. d'Imp. et libr. 3 50

Poésie

Ben Adam : *Teutoniana;* S. n. d'éd. 0 75
Benjamin Buisson : *Les Helléniques de Landor ;* Lemerre. 3 50
Marc Leclerc : *La Passion de Notre Frère le Poilu;* Crès. 1 25
Angèle Maraval-Berthoin : *D'azur, d'argent et de pourpre ;* Lemerre. 3 »
Henri Thiéry : *Glanes de guerre ;* Daragon. 3 »

Roman

Pierre Gourdon : *La Réfugiée ;* Calmann-Lévy. 3 50
Charles-Henry Hirsch : *Chacun son devoir*, Roman d'un réformé ; Flammarion. 3 50

Sociologie

Jean Hennessy : *Régions de France ;* Crès. 3 50

Théâtre

Alfred Mortier : *La Femme d'Othon*, miracle en 4 actes ; Figuière. 2 »

Varia

René Breuil : *Assurances et Assureurs ;* Giard et Brière. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de madame J. Rosny. — Une lettre du Dr Callamand. — Une lettre du Dr Labonne. — Autre réponse à M. Janvion. — Pierre Loti et le latin. — M. Horace Micheli et le *Journal de Genève*. — A propos de la donation Rodin. — Le Port d'Anvers. — Le mot « Obus ». — La cité futuriste. — Une exposition d'art moderne. — Le Comité du Livre. — Ligue des Droits des femmes de professions libérales. — La Veillée du Prisonnier. — Valeur nutritive des mouches et de la saccharine en Allemagne. — Le Musée de Province.

Une lettre de Madame J. Rosny.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 16 août, M. Georges Maurevert, soulevant avec esprit et compétence la question des noms et des pseudonymes, évoque, à l'appui de sa thèse, l'incident Rosny-Boex. Il le fait d'une façon assez sommaire, et cela ne va pas sans quelque inexactitude.

Je me permets de faire observer que si les ancêtres du professeur Léon de Rosny ne sont pas indispensables à la notoriété mondiale du savant et à l'appoint de services éminents rendus au pays, pendant plus d'un demi-siècle, il n'y a aucune raison d'amoindrir le souvenir et l'authenticité d'un beau nom par une phrase jetée à la légère.

M. de Rosny aimait à répéter dans ses Cours de Sorbonne qu'une seule noblesse aujourd'hui demeure, « celle de l'intelligence et du travail ». Et sa fine et aristocratique simplicité, unie à la vie la plus laborieuse, prouvait surabondamment l'excellence de cette parole. Sur ce point il eût été d'accord avec M. Maurevert. Mais sans doute, en préliminaire au jugement rapporté par votre collaborateur, aurait-il cité ceci : L'aîné des deux romanciers étant venu rendre visite à son prochain adversaire lui dit à peu près textuellement ce qui suit. « Cher Maître, supprimer le pseudonyme que nous avons adopté ce serait notre suicide ; vous ne le voudrez pas. » — « Qu'à cela ne tienne, lui fut-il répondu. Enlevez une lettre, une seule, *S*

par exemple, à votre pseudonyme, et toute confusion deviendra impossible entre les célèbres littérateurs et le modeste homme de science. Et sans rancune, beaux cousins. »

Cette générosité ou, si l'on veut, cette sorte d'indifférence ne saurait prouver (en dehors des personnalités en cause) que le nom de famille n'appartient pas d'une façon exclusive à celui qui, se basant sur des titres anciens et des états civils dûment authentiques, le porte légalement.

Qu'on le veuille ou non, se l'approprier ou l'emprunter constitue une sorte de rapt, un dol.

J'ajouterai que le pseudonyme dans l'occurrence pouvait amener une confusion : plusieurs ouvrages de Léon de Rosny et de ses ascendants avaient été publiés sous le nom de Rosny, Rosny tout court, comme on peut le voir à la Bibliothèque Nationale,aussi bien que dans beaucoup de bibliothèques publiques de France et de l'étranger.

Et puis, comme le firent remarquer, au moment de l'aventure, des journaux tels que l'*Indépendance Belge*, *le Soir* et le *Petit Bleu* de Bruxelles, pourquoi ne pas léguer à la postérité, s'il se peut, son nom de famille ennobli par le talent ?

Dans le différend Rosny-Boex, le seul gagnant, à vrai dire, a été l'avocat. Quant aux dispositifs du jugement, M. Maurevert les raccourcit trop. En l'espèce on mentionne tout ou rien. Et comme le constatait à l'époque notre spirituel et honnête confrère le *Figaro* : « Si la Littérature a obtenu un accessit, la science, dans l'hommage rendu par le Tribunal, a obtenu le premier prix. »

Me permettrai-je d'ajouter encore, Monsieur, que « le brave et vieux savant », dans les circonstances glorieuses et pénibles que nous traversons, aurait été plus ému de voir qu'après quatre générations d'officiers supérieurs, sa famille compte aux armées de très proches, dont l'un tombé à Thiaumont, l'autre grand blessé sous le ciel hospitalier de la Suisse, un troisième décoré et, enfin, un engagé volontaire, son fils, qui, selon l'impartiale opinion de ses chefs, a pris autant de peine à se faire enrôler que d'autres s'emploient à rester prudemment parmi la caste des embusqués. On peut rendre enfin cette justice « au brave et vieux savant », qu'il aurait, malgré sa modestie, vu avec plaisir que la guerre présente met en claire évidence et appuie de faits précis la thèse des Nationalités qu'il a exposée et largement,prophétiquement développée dans des ouvrages comme *les Populations danubiennes*, *les Romains d'Orient*, *Au Pays des dix mille lacs*, *Taureaux et Mantilles*. Cela aussi valait la peine d'être cité.

Agréez, monsieur le Directeur, mes sentiments les plus distingués et reconnaissants.

J. ROSNY.

§

Une lettre du Dr Callamand.

Monsieur le Directeur,

Un ami m'informe que le *Mercure de France* m'a fait l'honneur de tirer un écho d'un article du *Moniteur médical* sur *Shakespeare et Cervantes qui ne savaient pas le latin*. Je vous en remercie sincèrement, ainsi que d'une

analyse que vous avez donnée d'un de mes articles sur *Michel Servet* il y a une dizaine d'années.

D'autre part, je suis également avisé que mes affirmations ont été contestées dans le *Mercure* du 1er septembre 1916.

Je n'ai le temps ni les moyens de lire que très rarement votre excellente et si vivante Revue, surtout en ce moment où je me repose du surmenage professionnel dans une maison de santé.

Si vous pouviez me faire parvenir les extraits du *Mercure* qui me concernent, je vous en serais infiniment obligé.

Car je ne me tiens pas pour battu.

Pour Shakespeare, c'est son ami, émule et biographe Ben Johnson qui atteste son ignorance du latin. Les traductions de Plutarque et de notre Montaigne lui ont suffi pour le renseigner sur les personnages de ses pièces. Son intuition, son génie a fait le reste. C'est à mes contradicteurs à expliquer où, quand et comment Shakespeare a appris le latin.

Je n'ai pas sous la main mes documents sur Cervantès, fils d'un chirurgien ambulant, et qui n'a été ni au collège ni à l'université, avant d'être soldat. Une citation de 4 vers d'Ovide n'est pas probante le moins du monde. Je ne sais pas un mot d'anglais, et avec un livre de Byron et une traduction quelconque, je pourrais en tirer une citation originale parfaitement adaptée à mon récit.

J'espère vous envoyer bientôt la preuve absolue du cas de *Cervantès ignorant le latin*, qui a sa petite importance au point de vue de la prétendue valeur éducatrice et même créatrice du latin.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments dévoués.

Dr CALLAMAND.

§

Une lettre du Dr Labonne.

A Monsieur Vallette.

Monsieur Emile Janvion, page 760 du « Mercure de France », me reproche d'employer le mot *infaillible* d'une façon impropre. Loin de me fâcher de l'observation, je l'en remercie; mais oserai-je, dans le but d'adoucir les angles de la polémique au sujet de l'érudition du Dr Callamand, citer Victor Hugo qui, en 1870, dans sa « Littérature et Philosophie mêlées », écrit : «A un homme lisant quatorze heures par jour il faudrait trois cents ans pour prendre connaissance des seuls livres de notre bibliothèque nationale concernant l'histoire. »

Mais par *Bacco* ou par *Bacchum*, que l'on n'aille pas m'objecter que la polémique est dépourvue d'angles...

J.-J. Rousseau n'a pas seulement traduit le premier livre de l'histoire de Tacite, mais également l'*Apocolokyntosis* de Sénèque, ainsi que l'ode de Jean Puthod : In nuptias Caroli Emmanuelis invictissimi Sardiniæ regis et reginæ augustissimæ Elisabethæ a Lotharingia.

HENRY LABONNE.

§

Autre réponse à M. Emile Janvion.

Monsieur le Directeur,

Puisque Monsieur Emile Janvion exige qu'on lui réponde « honnêtement », et qu'il n'a pas voulu comprendre ce que j'ai cependant dit sur un ton *absolument contradictoire* et non « pseudo-contradictoire », comme il lui plaît de le supposer, je lui réponds catégoriquement que, malgré la méchante version latine exigée à l'examen écrit d'entrée à l'Ecole navale, nous tous, — Julien Viaud compris, — ne savions pas le latin. Comme il le voit, mon prétendu « appui » à la thèse contraire qu'il soutient (du moins en ce qui concerne Loti) se transforme en une négation absolue de ce qu'il a bien voulu croire.

Sait-on, en effet, le latin lorsqu'on ne vous demande de prouver qu'on connaît cette langue que par une épreuve enfantine, presque ridicule ? Si Monsieur Emile Janvion ne sait pas plus le latin que les élèves de la promotion de 1867 du « *Borda* », il fera bien de retourner au collège (*de préférence dans un établissement dirigé par des jésuites*) pour apprendre cette langue, dont les difficultés exigent, pour être surmontées, de longues et patientes études. C'est réellement jouer sur les mots, comme le fait Monsieur Emile Janvion, que d'affirmer que quelqu'un sait le latin parce qu'il peut traduire bien ou mal, — mal plutôt, comme c'était notre cas, — un passage intentionnellement choisi parmi les plus faciles d'un auteur très facile.

Les lecteurs du *Mercure* ont eu sous les yeux ma lettre complète ; ils savent donc à quoi s'en tenir sur la valeur des emprunts maladroitement pseudo-habiles qu'y a faits M. Emile Janvion. Si c'est ainsi qu'il a « l'habitude » de discuter honnêtement », je laisse à ces mêmes lecteurs la conclusion à tirer de cette affirmation pour le moins inopportune.

Veuillez agréer, etc.

Un ancien élève du « Borda », *promotion de* 1867.

§

Pierre Loti et le latin. — M. Pierre Loti nous fait tenir la lettre suivante :

Monsieur,

M. Pierre Loti vient de lire vos notes récentes sur sa connaissance du latin, qu'un de ses amis lui a envoyées sur le front et qui l'ont beaucoup amusé. Il me charge de vous dire que, avant de bifurquer dans les cours de marine, il avait fait toutes ses classes de lettres, jusqu'à la philosophie. Au lycée, il avait toujours le prix de version latine ; c'était du reste le seul, car il était plutôt mauvais élève ; mais il traduisait Tacite à livre ouvert.

§

M. Horace Micheli et le « Journal de Genève ».

Paris, le 18 octobre.

Mon cher Vallette,

Pris de scrupule et dans mon souci de vérité, j'avais cru devoir, dans une note de ma dernière chronique suisse, dégager M. Horace Micheli, ancien directeur du *Journal de Genève*, du regrettable « neutralisme »

adopté par la direction de cet organe romand dans nos questions nationales. Les articles de M. Micheli, bien que très modérés, m'avaient toujours paru, jusqu'ici, d'une tenue irréprochable. Mais cette attitude vient de se modifier. Dans un article signé de ses initiales et que le *Journal de Genève* publiait le jour même où paraissait ma chronique du *Mercure*, M. Horace Micheli s'élève non seulement contre la propagande française en Suisse, ce qui est son droit, mais aussi contre les Suisses qui, chez eux ou ailleurs, essayent de combattre la germanisation progressive de leur pays, destructrice de notre idéal national. Il donne ces patriotes comme autant d'agents de la propagande étrangère. Il faut donc se taire et laisser le champ libre aux Allemands qui pullulent dans les rédactions de nos journaux et les chaires de nos universités. Fort de ses souvenirs historiques, M. Micheli n'hésite même pas à se déclarer fils résolu de 1814, année qui vit l'occupation étrangère en Suisse et l'accueil triomphal réservé aux Autrichiens à Genève.

Je retire ma note.

Recevez, mon cher ami, etc.

LOUIS DUMUR.

§

A propos de la donation Rodin. — On nous communique le texte de l'adresse envoyée par l'association « L'Art de France » à Auguste Rodin, et que voici :

L'association « L'Art de France » adresse à Auguste Rodin ses respectueuses félicitations pour l'acte généreux par lequel il vient de donner son œuvre et ses collections à la France, espère que les jeunes générations sauront puiser dans les exemples qui lui sont offerts des leçons de science, de probité et d'audace, et est heureuse, en cette occasion, d'exprimer son admiration pour le sculpteur génial dont le nom est célèbre dans le monde entier et qui incarne l'Art de France dans ce qu'il offre de puissance, de jeunesse éternelle et de libre inspiration.

Au nom du comité,

Le secrétaire, AD. CADOT. — Le président, LÉON ROSENTHAL.

§

Le Port d'Anvers. — L'article que nous avons publié de M. André Fontainas sur le port d'Anvers a suggéré à une personnalité très au courant de la question, et qui désire garder l'anonymat, les réflexions suivantes :

Dans votre étude très intéressante sur le port d'Anvers vous examinez les moyens de lui rendre sa prospérité ancienne.

Vous constatez qu'Anvers était devenu un port presque exclusivement allemand. C'est peut-être excessif, quoiqu'il convienne d'admettre que l'élément allemand jouait un rôle important. En France on est souvent sous l'impression que nous ayons favorisé les Allemands. Ce n'est pas le cas. L'Allemand n'a jamais été aimé en Belgique, et je ne crains aucune contradiction en affirmant que les Français y auraient été bien mieux accueillis. Mais l'expansion est venue de l'est et nous aurions eu tort de ne pas accorder des facilités à cet appoint très appréciable de travail, de capitaux et de relations commerciales. C'est au négociant comme tel que nous faisions accueil, bien entendu sans aucune préférence pour sa nationalité avec laquelle il fallait s'accommoder sans qu'elle nous fût jamais sympathique.

En cet ordre d'idées, je constate qu'il n'y avait à Anvers qu'une seule banque allemande, y établie quelques mois avant la guerre, alors qu'une banque française y travaillait depuis plusieurs années, jouissant de la sympathie générale.

Votre étude vous mène à comparer la situation d'Anvers avec celle de Rotterdam. Anvers était un centre commercial important, alors que Rotterdam était surtout une place de transit vers l'Allemagne. Mais on perd souvent de vue que le commerce peut se déplacer au profit du port qui offre les plus grands avantages naturels. C'est la situation de Rotterdam qu'un outillage amélioré à Anvers, un canal direct au Rhin, etc., ne pourra jamais lui enlever. Les faits sont là pour prouver que les négociants anversois ont été forcés d'ouvrir des succursales à Rotterdam et que le commerce de céréales, par exemple, se déplace au profit de Rotterdam dont l'accès, contrairement à votre exposé, est plus facile. Cette situation se traduit en temps normaux par des taux de frêts moindres, non seulement en ce qui concerne les frêts de mer, mais aussi pour les frêts de transports fluviaux par le Rhin, à l'aller et au retour. Rotterdam reste le port d'accès naturel pour tout le pays rhénan jusqu'à Strasbourg.

Ce qui précède s'applique surtout aux marchandises pondéreuses, comme céréales, minerais, charbons, phosphates, etc. qui se transportent par chargements entiers. La situation est différente pour les lignes de navigation régulières dépendant de la « Cueillette », composant leurs cargaisons de parties de marchandises, pour quel genre de transports Anvers offre plus de facilités par sa situation géographique.

La Hollande a fait de grands sacrifices pour l'outillage de son port de Rotterdam, afin de monopoliser le trafic de et vers l'Allemagne qui constitue presque sa raison d'être. Aussi n'était-elle sans grandes inquiétudes au début de la guerre, quand les empires centraux semblaient victorieux et affirmaient qu'ils ne lâcheraient jamais Anvers. Si la guerre avait été selon le désir allemand, la Hollande n'aurait formé qu'une enclave entre le port « allemand » d'Anvers et les ports de la Weser et de l'Elbe, situation qui aurait menacé et son commerce et son indépendance.

Mais depuis que cette éventualité ne doit plus être envisagée, la Hollande paraît s'attendre à hériter la part du trafic allemand qui ci-devant passait par Anvers, en se disant assez logiquement qu'entre la Belgique hostile et la Hollande neutre, l'Allemagne choisira certainement la dernière pour y faire passer son transit, et que rien ne s'oppose à ce que le commerce allemand d'Anvers soit transféré tout entière à Rotterdam.

Là réside un danger pour l'avenir du plus grand port belge.

Depuis 1871 le Rhin est devenu essentiellement allemand sur tout son parcours, sauf la source et l'embouchure. La source ne joue aucun rôle, mais l'embouchure constitue la plus grande porte d'accès vers le centre industriel allemand. Cette situation constitue un danger pour l'existence même de la Hollande en vue de l'aspiration allemande de faire du Rhin un fleuve national depuis Bâle jusqu'à la mer

Cette tension entre l'Allemagne et la Hollande ira en augmentant et ne cessera qu'en reculant la frontière allemande jusqu'au Rhin depuis Bâle jusqu'à son entrée en Hollande à Emmerich. En ne possédant que la rive droite, toute aspiration allemande perdra sa raison d'être.

Mais ce qui nous importe bien davantage, c'est que du coup la situation du transit par la Belgique ainsi que notre commerce vers l'Allemagne change d'aspect.

La Belgique a déjà assez souffert lors du dernier règlement de frontières en se voyant enlever la rive gauche de l'Escaut sans que cette anomalie fût redressée lors du rachat du péage. Il est prudent d'attirer à temps l'attention sur le tracé de la frontière belge vers l'est pour que la nouvelle frontière ne devienne une barrière infranchissable ne servant qu'à deplacer notre commerce au profit d'un voisin qui n'a pas participé dans la grande guerre.

§

Le mot « Obus ». — On s'est préoccupé au début de la guerre de la façon dont on devait prononcer le mot obus. Maintenant c'est de son étymologie qu'il s'agit.

Selon M. Léger, le mot est d'origine tchèque et remonte aux guerres hussites (*haufnice,* puis *haufnitz* et *haubitze,* en allemand, d'où enfin la

forme *obus* en français). Deux obusiers primitifs sont conservés aux musée de Vienne et de Klagenfurt.

§

La Cité futuriste. — « Nos villes, écrit *l'Italia futurista*, sont extrêmement monotones, tranquilles, pédestres, manquant d'imprévu et viles. Dans la vie citadine, il manque l'atmosphère de danger, la tache miroitante de l'émotion intense, la méprise convulsionnaire de zone explosive, le jet périodique des catastrophes. Il circule, par contre, l'amour de l'existence tranquille, de la position commode, la recherche de la sécurité, des équilibres les plus banaux, des angles abrités et reposants.

« Par contre, des rues droites et larges qui finissent toujours à une place ou à une autre rue, et jamais dans un précipice ou dans une prairie minée. Des palais plats symétriques et antipathiquement immobiles. Jamais un frisson dans ces murs couleurs de lave. Jamais un jeu d'étages apparaissant et disparaissant. Jamais une surprise venant des fenêtres ou des portes cochères qui manquent de malice, et si elles sont fermées, cela veut dire qu'elles le sont effectivement. Des allées avec des échancrures honteuses avec lesquelles on sépare la route des passants de celle avec des rails, et les citadins à pied les uns des autres.

Commentaire.

« On désire voir courir des tramways électriques en zig-zag sur des rails fuyants, évitant adroitement les autos qui se précipitent sur des escaliers en spirale du sixième étage. On désire se promener sur d'amples marchepied qui se dérobent à l'improviste sous nos pas, ouvrant quelque saut-de-loup, pendant que des jets de lumière bizarre jaillissent de ces ouvertures en nous éblouissant puissamment. Tomber, glisser, fermer les yeux, se lever, rouler ensuite, se voir passer sur la tête la rue avec ses gestes et ses lueurs homicides. Nous voulons que nos villes soient des volcans, nous les voulons périlleuses, phosphorescentes, fiévreuses, infernalement humoristiques et malicieuses, démontables et désagréables. Nous voulons les voir vivre la vie magique et caméléontique, crouler et renaître, changer de forme et de reflets dans les différentes heures du jour et de la nuit. »

A notre tour, nous ferons un léger commentaire : nous avons eu, avant la guerre, l'esquisse de toutes ces merveilles dans un établissement qui nous présente en ce moment sa défroque de faux rochers, de précipices, à *Magic-City*. Nous y avons tous passé quelques heures, vite blasés par ces plaisirs brefs qui ne nous communiquaient que des émotions très vulgaires. En réalité, on ne s'y amusait pas du tout.

§

Une exposition d'art moderne. — Les poètes et les peintres sont à la guerre, mais ils en reviennent quelquefois comme de simples poilus qu'ils sont devenus. Leur retour est alors fêté; on s'ingénie pour leur faire plaisir et leur faire reprendre pendant quelques jours cette chère vie artistique et littéraire qu'ils ont dû abandonner.

Le peintre André Derain vient en permission. Ses amis imaginent d'organiser à cette occasion une exposition de ses œuvres qu'il inaugure lui-même dans son costume d'artilleur. Un ami prête le local. Un autre fait le catalogue. Le poète Guillaume Apollinaire écrit une belle préface, et géné-

reusement, y ajoute un poème. D'autres poètes, Fernand Divoire, Blaise Cendrars, Max Jacob, Pierre Reverdy apportent leurs concours. C'est une union touchante.

Le 15 octobre, André Derain, entouré de ses amis, allait voir à la galerie Paul Guillaume ses œuvres, ces trente toiles qu'il avait quelque peu oubliées. Sept jours après, il repartait conduire, sur le front, son tracteur d'artillerie lourde. Mais du moins a-t-il vécu quelques heures heureuses de consolation et d'espoir.

§

Le Comité du Livre. — C'est une œuvre nationale qui vient de se créer et à laquelle le gouvernement a tout de suite donné son patronage. *Le Comité du Livre* se définit lui-même une Association d'activités intellectuelles mises en commun pour défendre et étendre à l'étranger le bon renom des idées françaises. Son action s'exerce directement dans le domaine des Livres et indirectement dans tous les domaines par un relèvement général du prestige intellectuel de la France.

L'action directe s'effectuera à l'étranger par la création de comités correspondants et par des enquêtes tendant à établir, pour chaque pays, quels sont les goûts et les besoins du public, quels moyens peuvent être employés pour créer et satisfaire ces besoins (envois de conférenciers, professeurs, artistes, etc. aide à des journaux, écoles, académies... etc.) Et enfin sous quelles formes commerciales il convient d'aborder ce public.

En France, on s'occupera d'améliorer la rédaction des ouvrages ou collections littéraires, artistiques, scientifiques, techniques, pratiques destinées tant au marché intérieur qu'au marché international, encyclopédies portatives, guides comme les Bædeker, grammaire, annuaires, atlas, collections classiques, etc... Tous ouvrages pour lesquels les Allemands, jusqu'à ce jour, avaient su se créer une sorte de monopole.

C'est contre ce monopole que le Comité du Livre luttera. Il emploiera pour cela des moyens d'action comme la création entre autre, d'un Congrès du Livre qui doit se tenir à Paris dans le courant de l'hiver 1917 et qui sera suivi, à Paris, également, de la création d'un Musée du Livre.

L'action du Comité du Livre est très vaste et très multiple. Mais déjà on peut augurer les meillieurs résultats par la qualité de ceux mêmes qui le représentent. M. Emile Picard, de l'Académie des Sciences en est le président ; M. Henri Welschinger, de l'Académie des Sciences, morales et politique, le vice-président, avec M. le comte Durrieu, de l'Académie des Inscriptions, et les Présidents de la Société des gens de lettres et du Cercle de la Librairie pour assesseurs.

Les administrateurs sont :

MM. Croiset, Administrateur du Collège de France ; Dr Debove, Secrétaire Perpétuel de l'Académie de Médecine ; Comte A. de Gramont, de l'Académie des Sciences ; E. Lamy, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française ; F. Larnaude, Doyen de la Faculté de Droit ; Liard, de l'Institut, Recteur de l'Université de Paris ; Général Lyautey, de l'Académie Française ; Louis Marin, Député de Nancy ; Tondeur Scheffler, Consul de France ; Widor, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

M. J. de Dampierre, Archiviste-Paléographe, a reçu délégation du Con-

seil pour assurer les services du Comité en qualité de délégation du secrétaire général.

M. J. Dagreve a été chargé des services de la Trésorerie.

§

Ligue des Droits des Femmes de Professions Libérales. — Cette association est fondée en conformité des dispositions de la loi du 1er juillet 1901, avec le but « de fournir un secours matériel et moral aux femmes exerçant des professions libérales lorsqu'elles n'ont aucun droit à l'allocation ou au secours de chômage. Elle a pour présidente d'honneur Mme Paul Deschanel. Siège social à Paris, rue de Seine, 35.

§

La Veillée du Prisonnier, rattachée à l'Agence des Prisonniers de Guerre de la Croix-Rouge française, est une société qui se propose de faire parvenir aux prisonniers de guerre français et alliés des produits alimentaires, hygiéniques et pharmaceutiques, des livres et objets de récréation et d'enseignement. Elle est constituée conformément aux dispositions de la loi du 1er juillet 1901, et a pour président d'honneur M. Emile Verhaeren. Siège social à Paris, 42, rue Raynouard.

§

Valeur nutritive des mouches et de la saccharine en Allemagne. — Comment nourrir des poules sans qu'il en coûte rien ? En leur attrapant des mouches. Telle est la géniale découverte qui fait l'objet d'un article très sérieux, publié dans le *Bulletin de la société agronomique de Poméranie*, nos 398-399, 23 avril 1916.

« Les mouches destinées à l'alimentation des poules, y lisons-nous, peuvent être fraîches ou séchées. Des expériences ont été faites avec les unes et les autres par la station d'agriculture de Kestling, qui, d'après le contenu d'éléments nutritifs et le nombre de calories, a apprécié à vingt marks le double décalitre de mouches séchées. »

Ce que la station de Kestling n'a pas établi, c'est le temps qu'il faudra pour attraper un double décalitre de mouches.

Dans le même bulletin agronomique nous trouvons des renseignements très intéressants sur la consommation du sucre en Allemagne. Pour obvier au manque de sucre, on a autorisé la vente de saccharine; mais cette substance n'existant pas non plus en quantité suffisante, on en a réglementé la vente à raison de 0 gr. 25 par mois et par personne. Comme il n'est pas très commode de peser et d'empaqueter 0 gr. 25 de saccharine, on la livre en paquets de 1 gr. 25, portion mensuelle pour une famille de cinq personnes.

En guise de consolation, chaque paquet porte imprimé que la saccharine sucre 450 fois plus que le sucre de canne, si bien que 1 gr. 25 de saccharine représente 550 grammes de sucre.

On oublie d'imprimer sur le paquet, et le Bulletin agronomique ne le dit pas, que la valeur nutritive de la saccharine égale O.

§

Le Musée de Province.

Une femme à poigne. — Une vraie poilue, celle-là, vous allez en juger :

Le 7 juillet, Mme Vezier, propriétaire à Bazouges, prenait son repas au débit Peteau, lorsque survint Pierre Lemonnier, couvreur à l'Epinay-Boulande, qui lui demanda si elle offrait un verre de vin, ce qu'elle fit incontinent. Au moment de payer, elle dut laisser voir quelques billets de banque.

Rentrée chez elle, à Vaugarni, un instant après, elle se déshabillait dans son salon, lorsqu'elle vit réapparaître Lemonnier, un couteau à la main, qui se rua sur elle, la terrassa pour la voler, croit-elle.

Se dégageant rapidement, elle prit à son tour l'offensive, agrippa le couvreur à la sensibilité et lui fit subir une première blessure fort douloureuse; puis, étant montée en hâte à sa chambre, elle saisissait une carabine et lui en tirait quatre coups à bout portant.

Lemonnier lui arracha alors l'arme, dont un coup aurait été tiré dans la direction du jeune Joseph Ory qui gardait ses vaches à quelque distance et ne fut pas atteint.

Mais Mme Vezier, courant après lui, parvint à reprendre la carabine, la rechargea et lui en tira un cinquième coup, cette fois dans le ventre. Elle le croyait mort, dit-elle, lorsqu'il s'est relevé et s'en est allé.

Comme épilogue à cette dramatique aventure, l'impétueuse châtelaine télégraphiait à la gendarmerie : « Je viens de tuer un homme, venez vite! » Et aux enquêteurs, elle déclarait qu'elle avait eu cet homme jardinier, six mois à son service, qu'il avait toujours été très correct, mais que c'était un fou, et qu'elle avait bien l'intention de le tuer.

A quoi Lemonnier, qui contredit sur presque tous les points le récit de Mme Vezier, riposte que cette femme est morphinomane et éthéromane, qu'il a vécu cependant près d'une année chez elle; qu'elle ne lui a tiré que deux coups de carabine, dont un seul l'a atteint au mollet.

Ajoutons que Lemonnier serait parti de chez Mme Vezier avec un pantalon de son mari qu'elle lui aurait prêté, lui ayant déchiré tout le sien au cours de la lutte.

(*Le Réveil Fougérais*, 15 juin).

Economies de bouts de chandelle. — Quel esprit chagrin se plaignait donc que nos honorables ne s'occupaient pas de questions utiles, étaient incapable d'une réforme sérieuse? Ils viennent de nous prouver le contraire et de réaliser une de ces révolutions que l'histoire enregistrera comme une des plus grandes conceptions de l'esprit humain. En décrétant la grande réforme horaire, ils ont non seulement accompli une de ces économies qui hâteront certainement la fin de la guerre, mais encore ils sont persuadés d'avoir changé le cours des jours et eux qui avaient rêvé d'éteindre les étoiles ils sont contents et fiers de faire la nique au soleil.

Mais ce qui est le plus extraordinaire, c'est que cette bonne « poire » de Français avale sans protester cette couleuvre, comme il en a avalé tant d'autres. Il n'y a pas longtemps on lui faisait prendre des vessies pour des lanternes; aujourd'hui on lui fait prendre onze heures pour minuit et il se laisse parler, sans éclater de rire, et cette énorme absurdité qu'est zéro heure!

Le peuple qui a fait la Révolution pour conquérir ce qu'il possédait déjà, et au moins beaucoup plus qu'aujourd'hui, n'a même plus le droit de

se lever et de se coucher quand bon lui semble ! Et il ose se dire le peuple le plus spirituel de la terre !!

Mais malgré tant d'incohérence, de *stupidité*, comme dit M. Jules Véran dans l'*Éclair*, ils n'empêcheront pas le coq gaulois de chanter à son heure; et son heure n'est pas l'heure légale, mais c'est l'heure de France !

(*Le Moniteur des Cévennes*, 18 mai.)

Chantre. — On demande un chantre *pour l'église Notre-Dame des Andelys. Cette place conviendrait à un homme jardinier*, auquel on pourrait garantir travail assuré toute l'année. — S'adresser à M. le Curé de Notre-Dame.

(*Journal des Andelys*, 2 mai.)

Théorie inventée par le boche Malthus qui enseigne aux parents à ne pas avoir d'enfants. Hervé est un des propagandistes.

(*République de l'Isère*, 6 juillet.)

Les filles soumises. — La fille soumise Jeanne Bordes a été mise au violon pour être tenue à la disposition de M. le Commissaire de police.

(*Les Pyrénées*, 2 octobre.)

Cet aviateur peut symboliser l'Humanité ; les deux Boches, assis à côté de lui sur son biplan, représentent ses deux grands ennemis, la Misère matérielle et la Guerre internationale. Et le meilleur moyen pour notre race de s'en défaire, c'est de retourner à Dieu, de s'élever à Lui, d'exécuter le tour périlleux de la repentance, de boucler la boucle de l'Evangile, et de recommencer avec une ardeur nouvelle son œuvre de civilisation et de congrès.

ED. G.

(*L'Evangéliste*, 22 juin.)

La chasse aux grenouilles. — Des râfles de femmes sont ordonnées de temps à autre, à Marseille, et on les fourre, en vrac, au Frioul. Décidé, en conséquence, à prendre, une fois de plus, le Maire Eugène Pierre pour modèle, M. Granaud ordonnait, l'autre soir, de nettoyer les écuries d'Augias, c'est-à-dire de purger notre ville de toutes les innombrables « dames seules » qui l'encombrent.

Cette formidable opération s'effectua avec un flair, une volonté d'aboutir et un tact admirables. La battue terminée, on admira le *tableau*. Celui-ci ne comprenait que... 2 grenouilles. Et encore ne les avait-on retenues dans les mailles du filet que parce qu'elles arboraient une « tenue et une allure plutôt répugnantes » (*sic*), — ce qui prouvent que le vice aimable et correct aura toujours droit chez nous à des égards spéciaux.

Il appert donc que la fameuse battue ne fut qu'un horrible *chiqué*. Et comment pourrait-il en être autrement, en l'état actuel des choses ? Les grenouilles, ça boit dans les caboulots, ça boit et ça fait boire. Or, vous ne voudriez peut-être pas que les bistrocrates crachassent en l'air pour que ça leur pleuve sur le nez ? Le Bon Renom d'Arles exige que les grenouilles demeurent. Elles demeureront. Et s'il arrivait, par hasard, au commissaire de vouloir épurer la Ville, ah, vous ne le verriez pas moisir parmi nous ! Le Bon Renom, Bedaine, le Bon Renom !...

(L'*Homme de Bronze*, 30 juin.)

Avis. — Il est absolument défendu aux moutons de stationner sur les terres de Mme Heudron et Anatole Buffet, le parcours appartenant à M. Dequatremare-Thierry.

(*Le Journal de Neubourg*, 23 juillet.)

On demande ménage bon jardinier et femme pour vacherie, logé, éclairé. chauffé, *gros légume*.

S'adresser au bureau du journal

(*L'Echo de Sologne*, 16 juin.)

Une barbe de 3 mètres 35. — Le père Coulon est bien l'homme le plus extraordinaire que l'on ait jamais vu. C'est tellement formidable, une barbe de 3 m. 35, que si vous le racontez à un ami, il ne vous croit pas. Vous ne le convaincrez qu'en lui présentant sa photographie en cartes postales. Chez tous les dépositaires de l'*Ouest-Éclair*, 10 cent. Vente en gros : L. Ariès, Pontorson, 7 fr. cent. Envoyez mandat.

(*Ouest-Éclair*, 6 octobre).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Depuis l'ouverture de la souscription au deuxième emprunt de la Défense Nationale, 'est-à-dire depuis le 5 octobre, les ordres de vente sont devenus plus importants ; aussi s cours ont-ils subi en général un tassement plus ou moins accusé. C'est qu'il s'agisait, pour bien des gens, de se créer des disponibilités en vue de souscrire au grand mprunt français ; tout compte fait, les réalisations qui se sont produites de ce chef ne ont pas un mal, les excès de hausse étant souvent nuisibles. Les contre-parties, d'ailurs, se sont trouvées avec facilité.

Le 3 o/o perpétuel a perdu quelques centimes à 61 fr. 40, tandis que le 5 o/o natioal s'est maintenu à 90 francs.

Les rentes russes peu animées ne s'écartent guère de leur précédent niveau : Russe 906, 87 fr. 30 ; Russe 1914, 85 fr. 60 ; Russe 1867-69, 75 fr. 20.

Les chemins de fer français fléchissent à nouveau : Est 805 fr. ; Lyon 1020 fr. ; lidi 937 fr. ; Nord 1370 fr. ; Orléans 1132 fr. ; Ouest 699 francs.

Des offres assez nombreuses ont pesé sur les cours de nos grandes banques qui se résentent avec quelques moins-values : Banque de France 5050 fr. ; Crédit foncier 02 fr. ; Crédit Lyonnais 1185 fr. ; Banque de Paris 1056 fr. ; Banque française 189 fr. ; anque d'Algérie 3075 ; Compagnie Algérienne 1175 francs.

Au marché en Banque, les cours sont aussi moins bien tenus et les valeurs de uerre abandonnent quelques fractions de leurs précédents progrès : Bakou, 1548 fr. ; Ialtzoff, 756 fr. ; Toula, 1588 fr. ; Hartmann, 485 fr. Les valeurs cuprifères restent ien orientées.

Il est encore trop tôt pour connaître, dans son ensemble, le résultat du nouvel emrunt, mais l'on peut assurer, d'ores et déjà, qu'il aura été considérable.

Il ne pouvait en être autrement, avec les facilités données aux souscripteurs gros ou etits, son taux d'émission et son but enfin, qui est d'abréger la guerre en nous donant une victoire absolue tout en sauvegardant dans la plus large mesure la vie de nos oldats.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.